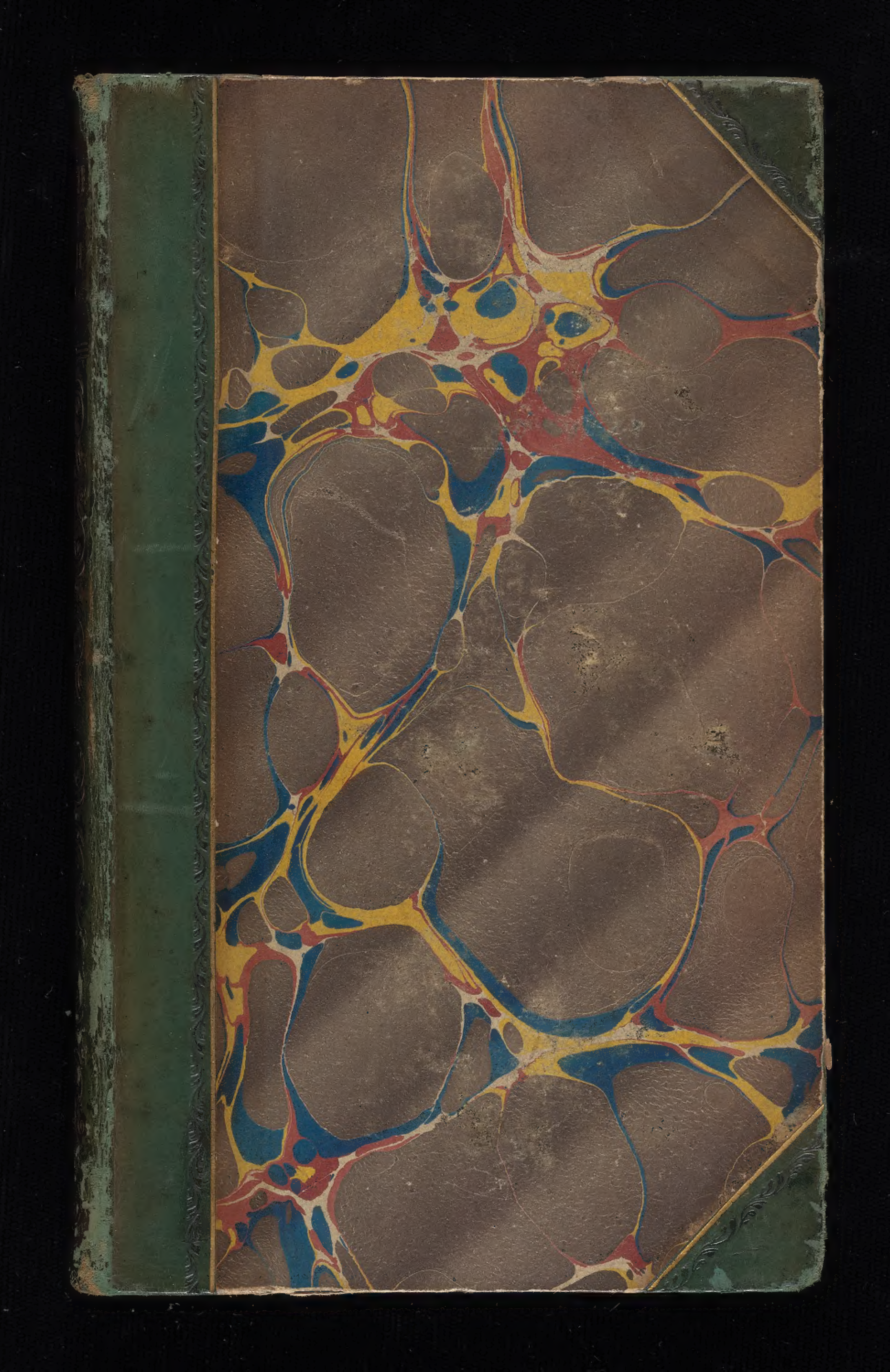
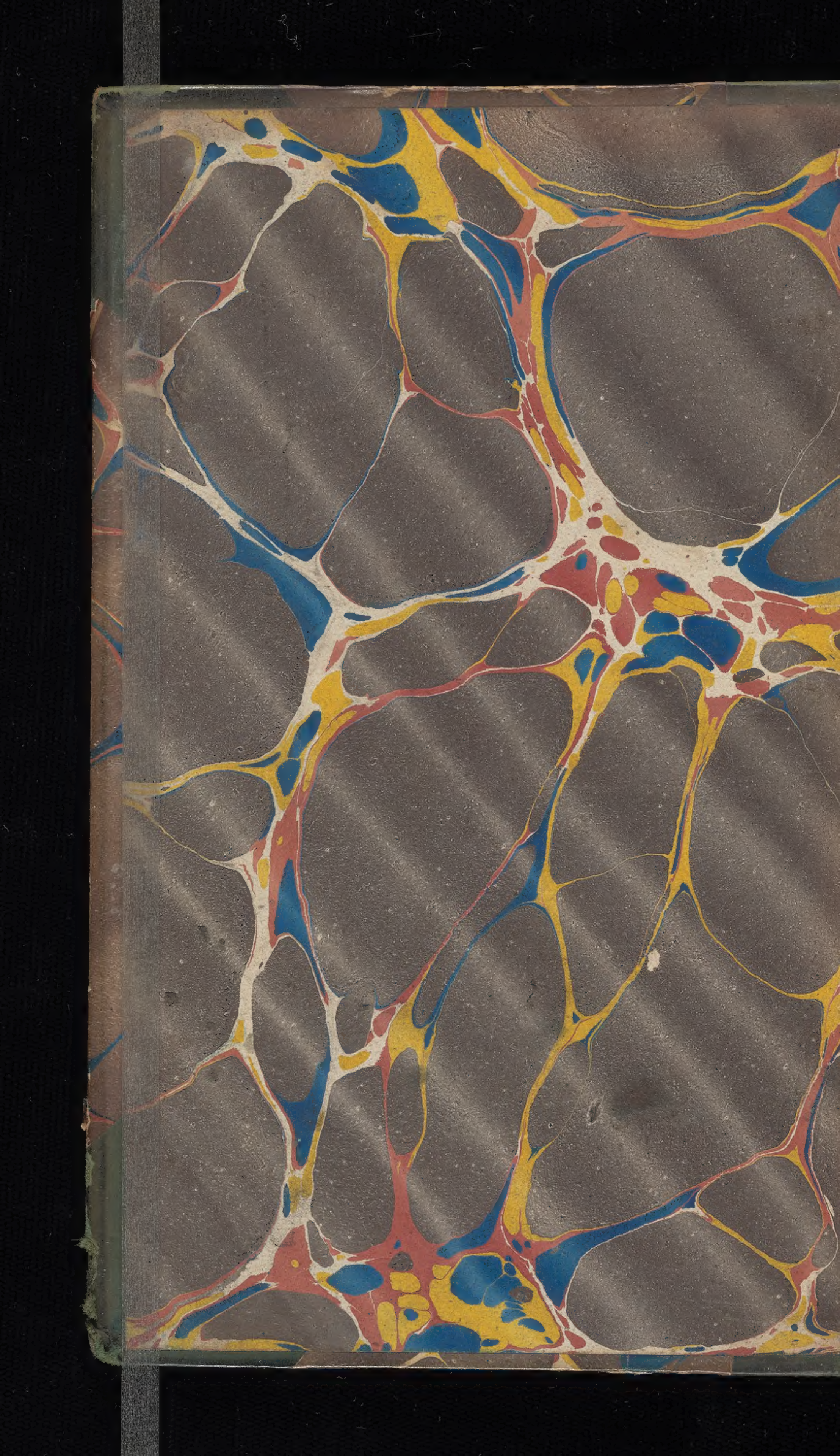
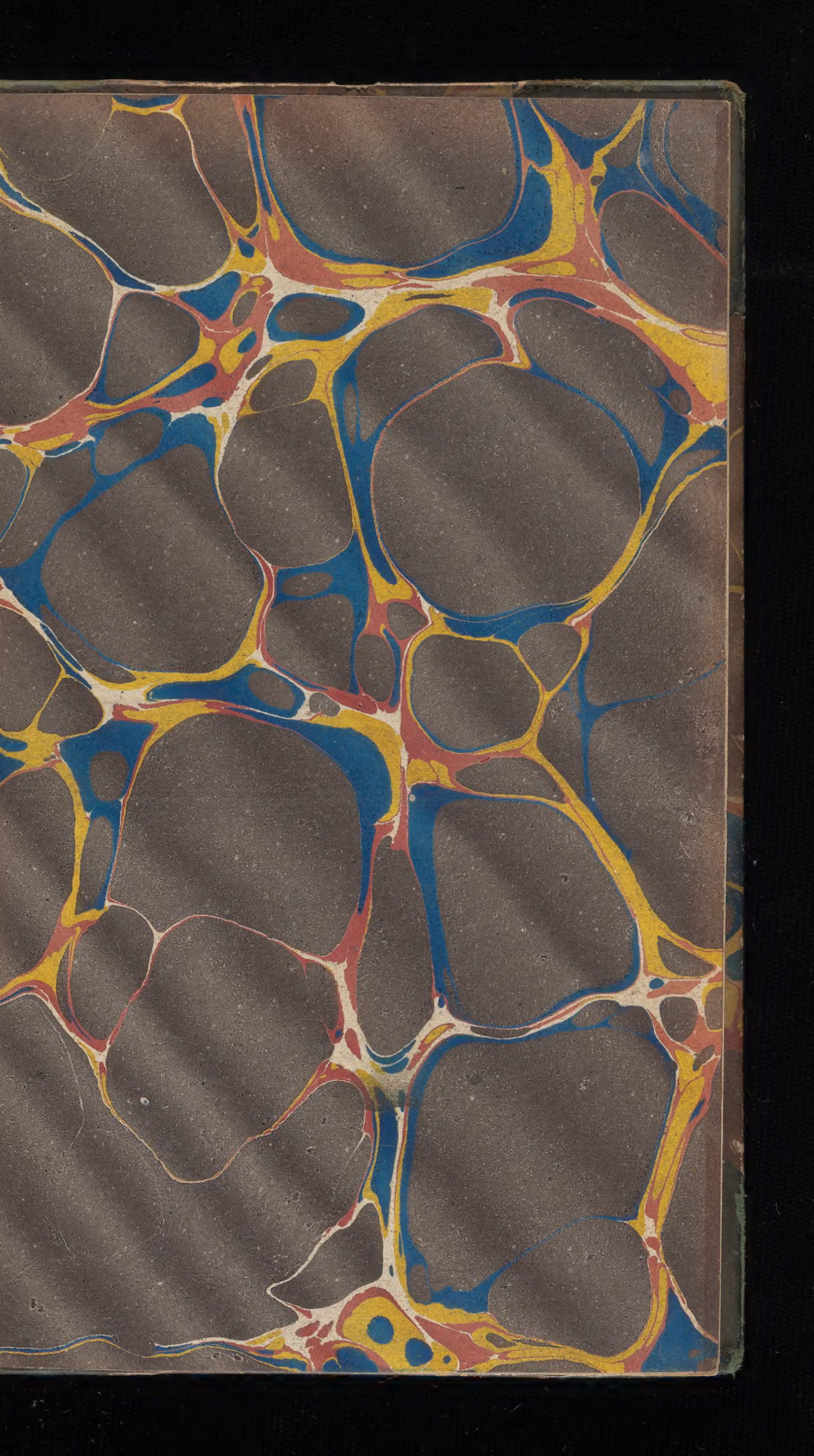
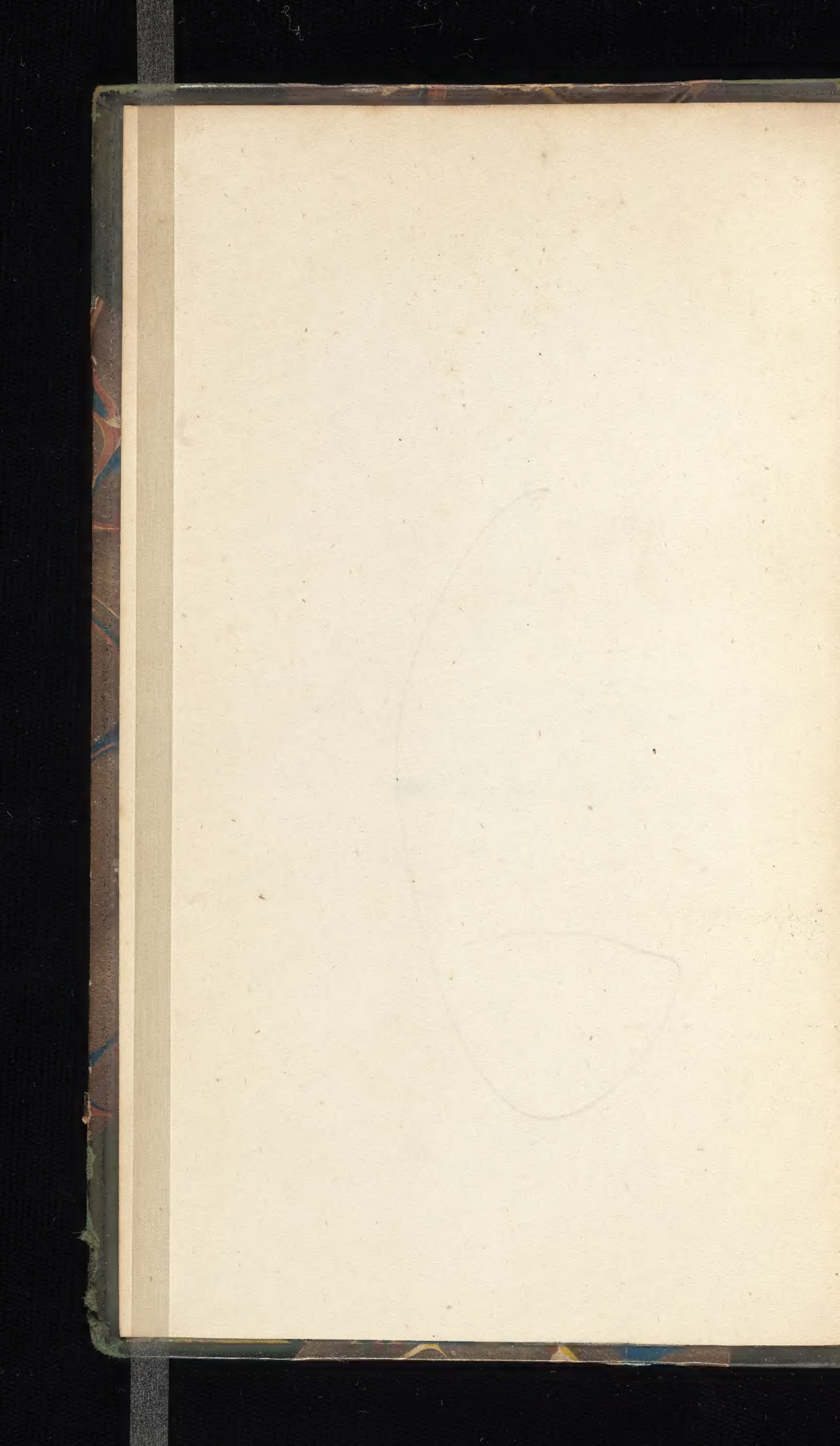









Desenne del.
Lefevre aîné Sculp

L'HERMITE
EN ITALIE,

OU

OBSERVATIONS
SUR LES MŒURS ET USAGES DES ITALIENS
AU COMMENCEMENT DU XIXe SIÈCLE,

FAISANT SUITE

A LA COLLECTION DES MOEURS FRANÇAISES

DE M. DE JOUY,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

ET A LA COLLECTION DES MŒURS ANGLAISES.

Deuxième édition, ornée de Gravures.

TOME DEUXIÈME.



A PARIS,

CHEZ PILLET AINÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
ÉDITEUR DU *VOYAGE AUTOUR DU MONDE*,
Et de la Collection des Mœurs françaises, anglaises, italiennes, etc.
RUE CHRISTINE, N° 5.

1824.

ITINÉRAIRE DE L'HERMITE.



La Tour Penchée à Pise.

Rive gauche de l'Arno à Florence.

Cour des Prisons à Florence.

Le Pont de Carrajo à Florence.

Palais Rucellai à Florence.

Grande Place de Fiesole près Florence.

L'HERMITE

EN ITALIE.

— N° XXI. —

ARRIVÉE A PISE.

Tam mobile est vulgi ingenium, et perplexum, ut quidquid constanter velit, non facile intelligi possit.

DEMOSTHENES.

C'est une chose si mouvante, si douteuse que l'esprit du vulgaire, qu'il n'est pas facile de concevoir quelle est la chose qu'il voudra toujours.

AVANT de quitter la Spezzia, je voulus faire mes adieux à mon naturaliste misantrope ; et j'ai plus d'une fois regretté sa conversation souvent exaltée, et nourrie des meilleurs auteurs latins et italiens. Juvénal était son poète favori, et il ne sortait jamais sans en avoir un exemplaire dans sa poche. « Je ne conçois pas, me

disait-il, comment on ne le préfère pas à Horace, surtout à des époques où le monde est agité par de grandes révolutions. Horace est le poète des gens heureux; sa philosophie, pour être mise en pratique, exige au moins vingt-cinq mille livres de rente, au lieu qu'avec Juvénal, on se console des malheurs de la vie par l'épanchement d'une haine généreuse qui soulage un cœur vraiment noble. — Ainsi, lui dis-je, vous devez préférer le Dante au Tasse? — Sans aucun doute; et parmi les auteurs latins, je vais plus loin. Je ne suis sûrement point insensible au charme tout divin de la poésie de Virgile, mais j'aime mieux, dussé-je faire frémir de dépit toutes les académies, la barbarie de Claudien quand il défie l'enfer d'inventer des supplices capables de châtier les crimes de Ruffin. Quant aux auteurs modernes, il n'en est point de comparables au Dante; vous irez voir sans doute la fameuse tour de la Faim; c'est là qu'il faut relire l'épisode du comte Ugolin pour apprendre à estimer les grands, et les petits ne valent pas mieux qu'eux. Voyez un peu comme le génie du mal est le véritable génie de l'homme; combien de poè-

tes, combien de législateurs religieux ont tracé le tableau d'un enfer et le tableau d'un paradis! Pour peindre des tourmens et des supplices, leur imagination est riche et féconde; elle devient pâle et stérile aussitôt qu'ils veulent donner une idée du bonheur. Je ne connais pas un paradis, tel qu'ils nous le représentent, où je voudrais seulement passer huit jours. — Mais, que pensez-vous des auteurs français? — Des auteurs français; est-ce que vous en avez? — Ah! par exemple, m'écriai-je, la question est au moins singulière. — Non, non, elle ne l'est pas! Ce que je dis doit être pris au pied de la lettre; vous n'avez pas d'auteurs; vous avez des écrivains habiles, aussi harmonieux que la langue française leur a permis de l'être; mais aucun de ceux qui avaient un certain génie n'a osé s'y livrer sans restrictions. Cependant, pour ne vous point choquer, je ferai trois exceptions : Montaigne, Rabelais et Molière. — Eh! quoi! Corneille, Racine, Voltaire, Montesquieu?..... — Non; Corneille, sans parler de ses humbles dédicaces, n'a point représenté les Romains tels qu'ils étaient; il les a faits trop grands pour des

hommes. Je ne saurais lui pardonner d'avoir tant vanté la clémence d'Auguste, parce que ce n'était point à cause de Cinna qu'Auguste épargnait Cinna ; il agissait dans son propre intérêt ; c'était afin de mettre s'il le pouvait un terme aux conjurations sans cesse renouvelées contre lui : c'est mentir à la vérité de donner une bonne opinion d'Auguste. Quant à Racine, c'est le plus élégant versificateur que vous ayez ; mais où perce son indignation contre la perversité humaine ? Je ne la vois nulle part. Votre Voltaire avait plus d'amour propre encore que d'esprit ; il chantait la philosophie, mais n'était point philosophe ; il était jaloux, haineux de sa nature, mais bon et humain seulement par ostentation. Pour Montesquieu, c'est sans contredit le plus grand coupable du dernier siècle....... — Ah ! sans doute, vous voulez rire. — Non ! je ne ris point : il connut la vérité et n'osa pas la dire ; je ne connais point à mon sens d'action plus coupable. Finissons-en, car je reviendrais peut-être sur les trois concessions que je me repens déjà de vous avoir faites ; mais tout cela se peut-il égaler à Juvénal ? Tenez, permettez-moi de

vous en lire quelques vers, vous prononcerez ensuite. — Je ne demande pas mieux. » Il prit le livre et lut : « L'excès du pouvoir, toujours » en butte aux fureurs de l'envie, perd les am- » bitieux : la liste prolongée de leurs titres su- » perbes les entraîne dans l'abîme ; leurs sta- » tues ébranlées suivent les câbles qui les tirent ; » la hache fait voler en éclats les roues de leurs » chars, et l'on brise les jambes de leurs che- » vaux d'airain. Déjà le feu s'allume, on le » souffle, on l'attise ; et déjà la tête du grand » Séjan, que le peuple adorait, pétille dans la » fournaise : cette tête, que l'univers plaçait au » second rang, va se transformer en ustensiles » les plus abjects. Couronne, ô Tibère, cou- » ronne de branches de laurier la porte de ton » palais ; conduis au Capitole un bœuf remar- » quable par sa taille et sa blancheur ! Séjan, » traîné par des bourreaux, est traduit en spec- » tacle. Tout le monde s'en réjouit. — Quelle » bouche ! quel air il avait ! Pour moi, tu peux » m'en croire, je n'ai j'amais aimé cet homme. » — Mais, sous quelle accusation a-t-il suc- » combé ? Nomme-t-on le délateur ? Dit-on par

» quels indices, par quels témoins il a fourni ses
» preuves? — Rien de tel : il est arrivé de Ca-
» prée une lettre longue et diffuse..... — Il suffit,
» je t'entends. Cependant, que fait le peuple? —
» Toujours le même; il suit la fortune et déteste
» les proscrits. Que Séjan, mieux secondé par
» la déesse de son pays, eût opprimé son vieux
» maître au moment qu'il y songeait le moins,
» ce peuple, à cette heure même, le proclamait
» Auguste. Il y a long-tems que nous ne parti-
» cipons plus aux affaires publiques; et c'est
» depuis qu'on a dédaigné d'acheter nos suf-
» frages. Nous qui dispensions la dictature, les
» faisceaux, le commandement des légions et
» tous les honneurs, engourdis maintenant dans
» un honteux repos, nous n'aspirons plus qu'a-
» près deux choses : PANEM ET CIRCENCES ! »

» Connaissez-vous, poursuivit-il, chez les poètes et chez les historiens, dans quelque langue que ce soit, quelque chose de plus beau, de plus énergique, de plus vrai, de plus éternellement vrai que cet admirable tableau? Il ne s'agit pas là de reprocher de mauvais vers à Bavius ou à Mœvius, de déplorer la coquetterie ou

l'infidélité d'une maîtresse, l'ingratitude d'un ami; tous les peuples sont vivans dans un seul interlocuteur; *ils suivent la fortune et détestent les proscrits*. Que la fortune de votre empereur vienne à changer de face; qu'il tombe, et vous verrez ses statues renversées; vous entendrez dire dans les groupes : *Quelle bouche! quel air il avait;* vous entendrez ses courtisans répéter à l'envi : *Pour moi, tu peux m'en croire, je n'ai jamais aimé cet homme!* »

Il n'eut pas de peine à me faire partager son admiration; mais je lui demandai la permission de ne pas proscrire avec lui tous nos auteurs, et après lui avoir témoigné le vif désir de le revoir, si à mon retour je passais à Parme, je pris congé de lui.

Me voilà donc de nouveau livré à la solitude, ce qui, je l'avoue, n'a jamais été une peine pour moi. Je remontai à cheval, accompagné d'un guide, et nous ne tardâmes pas à voir *Lerici*, autrefois *Erix* ou le *portus Erici* de Ptolomée. Son golfe n'est séparé que par une langue de terre de celui de la Spezzia. Lerici est bâti au bas des rochers, d'où l'on n'aperçoit que la mer.

De *Lerici* à *Sarzane*, cinq à six lieues de montagnes hautes et froides à franchir, successivement sur leurs centres, dérobent l'aspect de la mer. Nous arrivâmes au coucher du soleil à *Sarzane*, frontière de la Toscane et du pays de Gênes, dont elle fait partie. Les Latins la nommaient *Sarazana*, *Sergianum*, et *Lunanova*; elle est à dix-huit lieues de Gênes. Cette ville appartenait jadis au grand duc de Toscane, mais il la céda, dans le quinzième siècle, à la république de Gênes, qui lui abandonna en échange plusieurs cabanes de pêcheurs, dont l'assemblage portait alors le nom de *Livourne*, qu'il a conservé à la grande ville, dont Livourne devint le berceau. *Sarzane* m'a semblé d'un aspect assez monotone, d'un gris semblable à celui des vieilles villes d'Italie. Il n'y a rien de remarquable. On parle de sa cathédrale et du palais public. On y trouve des carrières d'une espèce de marbre que les Latins nommaient *lapidi lunensi*. Ce marbre est du blanc le plus pur, d'un tissu serré, et d'un grain très-fin. Il est plus transparent que les autres marbres, au point qu'il a été confondu avec le marbre de *Paros;* celui-ci lui est infé-

rieur en solidité et en blancheur. La maison *Benedetti* à Sarzane a été bâtie avec ce marbre *lunense*.

Je passai la nuit à Sarzane, où je pris une voiture qui, dans la journée du lendemain, me conduisit à Pise, grande et belle ville de la Toscane.

Le quai de l'*Arno* lui donne un très-bel aspect; on assure même que ce quai en demi-lune présente, de la porte *delle Piage* à celle dite *del Mare*, un coup d'œil préférable à celui du quai de l'*Arno* à Florence. En effet, le quai de Pise se dessine avec pompe aux yeux du spectateur, quelle que soit la place qu'il y occupe. Les palais et les belles maisons élevés sur ce quai, et les trois ponts qui ouvrent les communications des quartiers Sainte-Marie et Saint-Antoine, forment un coup-d'œil séduisant, varié par les barques de pêcheurs et les bateaux de marchandises, qui se croisent continuellement sur la rivière qui se jette à deux ou trois lieues dans la mer.

L'intérieur de la ville n'est pas aussi gai que le quai. L'herbe qui croît dans plusieurs de ses

larges rues lui donne un aspect sérieux et solitaire. La ville est très-ancienne, puisqu'on prétend qu'elle a été fondée par une colonie grecque. Après avoir eu une population de plus de cent cinquante mille habitans, elle n'en contient pas aujourd'hui plus de seize mille.

Ses fondateurs venaient d'une ville de la Grèce, du même nom de Pise, élevée sur les bords du fleuve *Alphée*, en *Elide*, province du *Peloponèse*.

Virgile dit, en parlant de Pise, vers 179 et 180 du dixième livre de l'*Enéïde :*

Hos parere jubent Alpheæ ab origine Pisæ,
Urbs etrusca solo, sequitur pulcherrimus astur.

Pise est située dans une vaste plaine, brillante de culture et de population. Ses marais, qui altéraient la pureté de l'air, ont été desséchés; et son climat est un des plus estimés de l'Italie. Il y fait moins chaud et moins froid qu'à Florence. La neige n'y tombe pas; il n'y gèle pas huit jours de l'année; et souvent, au mois de décembre et de janvier, on y dîne, les croisées ouvertes, au soleil. Le printems la parfume

de sa douce haleine dès le mois de février; les vents de mer y tempèrent les chaleurs d'été.

Pise était, aux treizième et quatorzième siècles, une république aussi puissante que celle de Gênes. Elle fit alors des conquêtes en Afrique et dans la Méditerranée. Elle s'empara de Carthage. Elle prit aux Sarrasins les îles Baléares, la Corse et la Sardaigne.

Elle a soutenu de longues guerres avec les Florentins et les Génois, ses voisins, qui ont fini par la détruire.

Son port de mer est ruiné, depuis que la fortune et la Méditerranée l'ont délaissé. Un village, du nom de *San-Pietro*, est bâti sur le terrain que baignaient les vagues de l'ancien port. On voit encore, au milieu de la nef de l'église paroissiale, la place marquée par une large pierre mobile, où, suivant la tradition, Saint-Pierre vint débarquer, et attacha l'ancre de sa barque, quand il visita Pise, une des premières villes où s'établit le christianisme. Les Pisans ont perdu leur liberté et leur gouvernement en 1406, lorsque les Florentins s'en emparèrent. Charles VIII, lors de son voyage en Ita-

lie, les aida à recouvrer l'une et l'autre; mais en 1609, Pise les perdit encore; et depuis ce tems, elle est restée au pouvoir des grands ducs de Toscane.

Lorsqu'en 1500 Louis XII eut promis aux Florentins de les soutenir dans leurs prétentions sur Pise, il leur prêta 6,000 hommes de bonne infanterie et un gros corps de cavalerie. Déterminés à ne point faire de quartier aux Pisans, les Florentins choisirent eux-mêmes le général, et demandèrent au roi de France Hugues de Beaumont, homme dur et inflexible, qu'ils croyaient très-propre à servir leur animosité.

Arrivé devant Pise, Beaumont envoya d'Arbouville et Hector de Mortemar, deux de ses principaux capitaines, sommer, au nom du roi, les habitans de rentrer sous le joug de leurs anciens maîtres. Les magistrats reçoivent les envoyés en grande cérémonie, et les mènent à l'hôtel de ville. Là, ils lui montrent le portrait de Charles VIII, placé avec honneur sous un dais, et entouré des emblêmes de la reconnaissance pour un prince qui les avait, disaient-ils, sous-

traits à la domination tyrannique des Florentins. « Nous devons aux Français la liberté, ce bien » plus précieux que la vie ; nous sommes déter- » minés à ne jamais nous séparer de ce peuple » généreux. Notre ville a fait autrefois partie » du duché de Milan ; nous appartenons donc à » la France. Que le roi daigne nous recevoir » au nombre de ses sujets : qu'il nous impose » les conditions les plus sévères, nous les subi- » rons ; mais qu'il ne nous abandonne pas à des » loups ravissans, à des tyrans impitoyables, » les Florentins, nos implacables ennemis. Si » nous ne pouvons obtenir cette faveur, qu'il » nous accorde un asile sur ses terres : nous » préférons l'exil et la pauvreté aux horreurs de » la servitude qui nous attendrait dans notre » patrie. »

Pendant que les capitaines, déjà émus, cherchaient cependant à les engager à se soumettre, promettant d'adoucir leur sort, les portes de la salle s'ouvrent ; cinq cents jeunes filles, vêtues de blanc, les cheveux épars, s'y précipitent, conduites par deux dames vénérables. Elles tombent ensemble aux pieds des deux envoyés, les

conjurent de se rappeler le serment solennel qu'ils ont fait, en recevant l'ordre de chevalerie, d'être les défenseurs des dames, et de ne les point abandonner à la brutalité de leurs ennemis. Arbouville et Mortemar baissaient les yeux, fort embarrassés, et tâchaient de se retirer. Toutes ces jeunes filles les entourent, redoublent leurs supplications, et les entraînent devant une image de la Vierge, où elles entonnent des cantiques si touchans, que les deux chevaliers en furent attendris jusqu'aux larmes. Ils sortent enfin, chargés de présens, et racontent dans le camp ce qu'ils ont vu et entendu.

Il était difficile à des Français d'attaquer un peuple qui leur opposait de pareilles armes. Les principaux officiers de l'armée veulent que l'on diffère l'attaque jusqu'à ce que l'on ait reçu de nouveaux ordres du roi; mais Beaumont fait investir la ville. Malgré lui, un commerce suivi s'établit entre les assiégeans et les assiégés. Tous les soldats français qui se présentaient aux portes, de nuit ou de jour, étaient bien reçus, traités et régalés : on les chargeait même de vin et de viande pour leurs camarades du camp. Lorsque

l'attaque fut commencée, les Pisans leur enseignaient les endroits sur lesquels le canon de la ville devait tirer, afin qu'ils s'en éloignassent. Il y eut cependant des assauts, mais peu meurtriers. Insensiblement, les soldats quittèrent leurs postes, et la désertion devint si grande que Beaumont fut obligé de se retirer de nuit avec son artillerie, laissant ses malades et quelques blessés à la merci des assiégés. Les délaissés, craignant d'être maltraités, poussaient des cris en voyant leurs camarades s'éloigner; les Pisans, attirés par leurs gémissemens, sortent avec des flambeaux, emportent ces malheureux dans la ville, et, après avoir pris soin du rétablissement de leur santé, ils leur donnèrent de l'argent pour regagner Milan, leur témoignant toujours le désir d'appartenir à la France. Il faut rendre cette justice à Napoléon, qu'il ne se faisait pas prier si long-tems pour accorder à un peuple l'honneur de faire partie du grand empire.

Occupé de ces souvenirs, je continuais à traverser la ville. Je vis le pont de marbre, mais il n'est pas tel qu'on le dit : ses parapets de pierres de taille sont couverts par des pièces de marbre

liées ensemble, à la hauteur de douze pouces au moins, sur toute leur surface. Les habitans ont pris la partie pour le tout, et ont publié que leur pont était de marbre, ce que son trottoir et son pavé, construits en dalles de pierre commune presque semblable, au premier coup d'œil, au marbre brut, paraissent attester.

Je descendis dans une auberge située sur le quai. Je parcourus bientôt la ville ; je remarquai ses antiquités. J'arrivai à une extrémité, près de la porte de Lucques, sur une place immense dont le dôme, le baptistaire, le *Campanile* ou clocher, et le *Campo Santo* ou cimetière occupent une partie. Ces quatre bâtimens, dont le premier et le dernier sont très-vastes, forment des massifs de marbre blanc, entourés, au dehors, de colonnes antiques d'ordres divers, incrustés de marbres de différentes couleurs et de sculptures gothiques. On ne se lasse pas d'en observer l'étendue et la hauteur : le *Campanile* surtout attire long-tems les regards : il est situé à l'extrémité du dôme, au levant ; il est de forme ronde ; son sommet, élevé à cent quatre-vingt-dix pieds, penche de plus de quarante pieds sur

sa base; il a sept rangs de colonnes. L'escalier intérieur est si facile que les habitans soutiennent qu'il est praticable même à un cavalier qui veut le franchir avec sa monture. Les habitans nomment cette tour *Torre Rotta;* les uns prétendent, car la tradition varie, que l'architecte s'est joué de son art en donnant à cette tour une inclinaison aussi marquée; d'autres soutiennent qu'après avoir été construite régulièrement, elle a pris son aplomb, ainsi incliné, lorsque le sol s'est affaissé sous son poids.

L'intérieur de la primatiale est majestueux, orné de bas-reliefs, de tableaux de maîtres, et de soixante-seize colonnes. J'ai remarqué une sainte Agnès d'*Andrea del Sarte.* Le pavé est en mosaïque; le chœur s'élève en un demi-globe renversé et diaphane, dont la matière paraît être de verre peint, à travers lequel pénètre le jour, et où se brisent les rayons du soleil. On observe, au fond de cette demi-sphère, un Père éternel de forme gigantesque, peint il y a plusieurs siècles.

Les portes du fond sont de bronze, chargées de figures nombreuses moulées avec ces portes, que les habitans prétendent avoir été rapportées

de Jérusalem par leurs ancêtres, l'an 1070. Ces figures offrent des traits de l'Ecriture sainte ; les étrangers les dessinent avec soin. Les portes latérales n'offrent rien de remarquable.

Le Campo Santo ou cimetière est curieux par les peintures à fresque qu'il renferme sur toute l'étendue de ses murs intérieurs : il a peut-être plus de mille pas de circonférence. Ces figures, des treizième et quatorzième siècles, offrent l'histoire de l'ancien et du nouveau Testament, les vues du paradis, du purgatoire et de l'enfer : celle-ci, surtout, est digne d'être étudiée. En les considérant, je pensai à mon dernier compagnon de voyage, et il n'eût pas manqué de me dire, en voyant l'image des divers supplices auxquels les diables, sous des formes multipliées, appliquent les damnés : *Ut poësis pictura.*

On voit, sur l'une de ces murailles, la figure célèbre de la *Vergogna* ou *Modestina*, qui, pour ne pas voir son père, Noé, étendu nu et ivre, couvre ses yeux de sa main, dont les doigts restent entr'ouverts. Mais l'humidité a gâté plusieurs de ces peintures, que l'on retrouve dans un recueil de gravures que Morghen a publié en 1810 et années suivantes.

Les Pisans assurent que la terre rougeâtre de ce cimetière, dans laquelle leurs morts sont inhumés, a été rapportée par leurs marins du mont Calvaire, près de Jérusalem, dans le douzième siècle, et qu'en vingt-quatre heures elle consume les corps.

La vaste galerie que l'on parcourt est garnie de vieux tombeaux dont les sculptures attestent l'ancienneté : les inscriptions en sont malheureusement illisibles pour la plupart.

Après ce premier à-compte sur ce que je devais à ma curiosité, je rentrai à mon auberge, me reposer des fatigues d'une journée que je trouvais avoir assez bien employée. Mais, quel repos que celui qui succède à la vue de tant d'objets nouveaux! On voudrait retourner sur ses pas pour s'assurer si la mémoire est fidèle, si l'on ne confond pas les choses que rappelle l'imagination en les embellissant de ses prestiges enchanteurs. Le souvenir a un charme presque égal au charme de l'espérance, l'une montre le bien en perspective, et l'autre efface le mal passé!

— N° XXII. —

PISE.

A ciaschedun passo nasce un pensier nuovo.
PETRARQUE.

A chaque pas il nous vient une idée nouvelle.

Je savais que le procureur impérial de Bobbio devait être arrivé à Pise ; mon premier soin fut, le lendemain matin, de m'informer de sa demeure ; j'appris qu'il logeait avec l'ancien receveur des domaines de l'arrondissement de Bobbio, qui, comme lui, avait été appelé à Pise. Je me rendis chez ces messieurs vers dix heures du matin ; mais l'un et l'autre étaient déjà sortis, et il me fallut continuer seul mes explorations. L'église, la place et les bâtimens des chevaliers de l'ordre de Saint-Etienne, institué en 1561 ou 1570 par l'archiduc *Cosimo*, que j'a-

vais entendu vanter, furent l'objet de ma première visite. L'église renferme de beaux tableaux. Les quatre coins des voûtes étaient ornés de drapeaux pris aux Turcs et aux Barbaresques par ces chevaliers, dont l'ordre a Pise pour chef-lieu. Leur uniforme est rouge; ils portent des épaulettes comme celles des colonels de l'armée française. Cet ordre est composé de grands baillis, de commandeurs, de prieurs et autres dignitaires, à l'instar de l'ordre de Malte. Les jeunes gens de familles nobles, depuis quatre siècles au moins, y sont seuls admis. L'ordre est chargé de protéger le commerce maritime contre les barbaresques; ses chevaliers n'ont pas fait vœu de célibat. Lorsque la Toscane a été réunie à la France, cet ordre a sollicité de la grande duchesse Elisa, et de son frère Napoléon, le maintien de ses statuts et de ses priviléges, ainsi que la conservation de ses domaines; il a même offert à Bonaparte d'en porter, comme chef, l'uniforme et les décorations; mais il n'a rien obtenu, et il a subi la suppression générale.

L'étranger remarquera de plus, avec horreur, une tour voisine de la place des Chevaliers, dans laquelle mourut de faim le comte

Ugolino Gherardesca, avec ses deux fils et ses deux petits-fils. Cette tour est nommée *Torre della fame*. Ce comte et ses enfans y furent renfermés, après avoir été faits prisonniers par le parti de l'archevêque de Pise. On les laissa périr de faim dans cette prison : le Dante, dans son trente-troisième chant de l'Enfer, parle de cette aventure tragique de manière à saisir les lecteurs d'épouvante et d'horreur; il place l'archevêque *Ruggieri* en enfer, et lui fait ronger la cervelle par le comte *Ugolino*. Michel-Ange a consacré le souvenir de cette scène affreuse sur un marbre placé dans le palais des comtes de la *Gherardesca*, à Florence. Toutes les fois que je passais devant cette tour, je frissonnais en me rappelant quelques-uns des vers du Dante. Telle a toujours été, telle sera toujours la fureur des partis!

L'église Saint-Michel est célèbre par son chœur souterrain. Il renferme un tombeau de marbre qui en contient un autre de cyprès, dans lequel repose le corps du bienheureux dominicain *Vernagalli*, noble Pisan, fondateur de la maison des enfans trouvés.

Une petite église, dite *Santa Maria della Spina*,

renommée dans toute l'Italie par son architecture gothique-moderne mêlée à l'arabesque et à la moresque, a été construite en 1230. Elle possède une tige de la couronne d'épine de Notre Seigneur. Ce bâtiment est descendu par l'effet de sa vétusté, et progressivement, de plus de quinze à vingt pieds dans les terres. Ces deux monumens servirent, ainsi que plusieurs autres édifices sacrés et profanes, de temples aux Gentils. La place même du dôme dont j'ai parlé était le siége d'un palais d'Adrien, dont plusieurs parties ont été conservées et converties en lieux saints.

L'observatoire attire des astronomes étrangers, qui viennent y étudier les cieux, que sans doute ils connaissent mieux que la terre sur laquelle ils n'abaissent pas assez souvent les yeux. Le jardin botanique est étendu. J'y ai remarqué un cep de vigne haut de plus de trente pieds, et ayant quatre pieds de circonférence au moins. Je me suis abrité sous un bois de lauriers fort épais, haut de quarante à cinquante pieds. J'y ai observé beaucoup de plantes étrangères, et passablement bien acclimatées sous le beau soleil de Pise.

Cette ville renfermait jadis un grand nombre de monumens grecs et romains. Cérès y avait son temple, remplacé par l'église et le couvent de Saint-Nicolas. Celui de Mars est dédié à Saint-Michel. Il en est ainsi de plusieurs bâtimens modernes, qui ne sont que de vieux édifices renouvelés des païens.

Les vestiges des bains de *Néron* excitent la curiosité des voyageurs. Les inscriptions méritent leur examen. Ces bains ont été construits lorsque Pise était soumise à l'empire romain, l'an 574 de Rome. Ils se trouvent près la porte de Lucques, sous le nom de *Laconico* ou *Sudatorio*, conservé des pièces chaudes ou étuves que Néron y fit construire en même tems que son palais. Actuellement ils sont habités par des jardiniers, qui en ont fait leurs obscures demeures. En effet, ces lieux sont de forme ronde, voûtés, adossés à des rochers élevés. On pourrait en faire une description savante. Vitruve a laissé des dissertations qui prouvent que les anciens nous ont enseigné, beaucoup mieux que nous le pratiquons, l'art de faire concourir le froid, le tempéré, le chaud et les vapeurs, à maintenir ou à réparer les forces physiques : *frigidarium*,

tepidarum, *caldarium* et *sudatio*. Des statues et des inscriptions ornaient ces lieux de santé qui, au nombre de huit cent cinquante-six, à Rome, offraient des eaux de toutes qualités, valant bien celles de notre fabuleuse fontaine de Jouvence. Ces bains de Néron, à Pise, à peu près en ruine, sont en ce moment à la disposition de la maison de charité, qui les loue aux cultivateurs des jardins et des terres voisines.

Dans les édifices de Pise, on ne voit que mosaïques, que marbres de la Grèce, que colonnes de granit, de vert antique, de porphyre, d'agate et d'autres pierres précieuses des quatre parties du globe. Le dôme, appelé par Vitruve du nom technique de *Deiptero*, est soutenu intérieurement par de nombreuses colonnes d'ordre corinthien, qui forment le coup d'œil le plus varié et le plus curieux. L'illusion merveilleuse, produite par les entrecolonnemens, charme autant par la variété des différens objets découverts à chaque pas, que par le grandiose et l'étendue qu'augmente encore l'imagination.

On remarque au dehors un hippogriphe en bronze sur le chapiteau d'une haute colonne de marbre blanc, à l'extrémité orientale de la ba-

silique ou du dôme. Cet animal fabuleux a quatre pattes, deux ailes, la tête et les griffes de l'aigle, des barbes de coq, le cou gros et élevé, dont la partie supérieure est couverte de crins frisés en mèches, la partie inférieure d'écailles; le dos orné d'arabesques qui forment une tapisserie, comme on en lie sur le dos des chevaux; le haut des cuisses garni d'une large plaque d'arabesques plus fines que les premières. Il a le poitrail arrondi en avant, et la tête élevée au-dessus des ailes qui, des deux cuisses de devant, portent leurs pointes presqu'à la hauteur de la partie postérieure du crâne. Cette antiquité a été trouvée dans les fouilles qui ont eu lieu pour poser les fondations du temple, ce qui remonte à une époque extrêmement reculée, car l'église a été construite dans le onzième siècle, sur les fondations de celle de *Santa Reparata*, bâtie dans le quatrième siècle sur les ruines du palais d'Adrien. Cet hippogriphe, que les siècles plus que sa perfection ont rendu curieux, a une brasse un tiers de hauteur, et deux brasses de longueur.

Lors du bel âge et de l'opulence de la république pisane, les habitans décoraient les murs extérieurs de l'église d'une bande enrichie de

pierreries éclatantes, en commémoration de la ceinture de la Sainte-Vierge, aux jours de sa fête. On assure que cette bande valait huit mille florins d'or, et qu'elle fut dégarnie pour subvenir aux dépenses de la république à son déclin.

Je ne quitterai pas le dôme, dont les détails intéressans, en architecture, en sculpture, en rareté de toutes espèces, nous conduiraient trop loin, sans parler de l'illumination intérieure de cette vaste église qui a lieu, tous les ans, dans la soirée du 14 août. Huit mille bougies sont attachées à tous les murs, à toutes les colonnes, sur toutes leurs surfaces, à tous les cintres, à toutes les ouvertures, à toutes les voûtes : en cinq minutes, elles sont allumées en totalité, en sorte qu'une lumière immense succède, presque tout à coup, aux ténèbres; on se croit au milieu d'un vaste incendie. Elles sont disposées avec tant d'art, que les feux font disparaître toutes les ombres et confondent les distances, effet qui étonne les spectateurs. Pendant ce tems, des chants majestueux, une musique harmonieuse, des orgues excellentes, enchantent alternativement les spectateurs, qui, pressés dans la nef et les collatéraux, paraissent tous applau-

dir en silence. Ces feux durent deux à trois heures. Cette fête remonte à une époque très-reculée. En général, les Pisans se font si anciens, qu'ils ne sont pas d'accord sur l'origine de leurs cérémonies et de leurs usages. Toutefois, la cérémonie de l'illumination de leur basilique est si antique, qu'il est possible qu'elle leur ait été transmise par les ministres du culte de Jupiter.

Les magistrats de la ville se rendent en costume à cette solennité ; cependant les autorités françaises qui s'y trouvaient, le 14 août 1809, n'ont pas été jugées faire tellement partie de la ville de Pise, qu'elles dussent y être appelées. Les Pisans ont, ainsi que les autres peuples de l'Italie réunis alors à la France, toujours conservé l'espoir de maintenir leurs anciens usages, sans mélange avec les Français. Ils ne regardaient ces voisins que comme des voyageurs peu disposés à retourner, tôt ou tard, aux lieux d'où ils étaient venus, sans y être engagés par de nouvelles vêpres siciliennes.

Pise renfermait beaucoup de temples des Romains. J'ai fait mention de ceux dédiés à Cérès, à Mars, et à d'autres divinités ; je dois citer encore ceux de Vénus, de Diane, et celui qu'Adrien

fit élever près de son palais, sur le terrain qu'occupe actuellement le Baptistaire. Aussi, les Pisans soutiennent-ils que leurs écoles de peinture, d'architecture et de sculpture sont antérieures à celles de Florence et de Sienne, dont les habitans venaient étudier les beaux-arts à Pise. Ils se disent aussi inventeurs de ce genre de peinture, qu'ils nomment *sgrafitte*, manière *égratignée*, espèce de fresque, aussi nommée blanc et noir, que les peintres exécutent avec une pâte de chaux bien mêlée et fondue à l'aide d'un fer avec de la terre noire, recouverte de blanc, en faisant usage d'une certaine détrempe bleuâtre pour les ombres et leurs projections. Ce genre de peinture, qui résulte des effets de la lumière et des ombres, rappelle l'antique dictionnaire des images de peinture plate, composé par *Philostrate de Lemnos*. « Les Pisans ont, dit-il, depuis long-tems orné l'Italie d'ouvrages de leurs compatriotes. » On voit à l'île d'Elbe des colonnes sur lesquelles sont inscrits ces mots : *Opera Pisana.*

Parmi les nombreuses confréries instituées à Pise, on distingue celle de la *Miséricorde*. Ses fondateurs furent, en 1053, douze chefs des

plus nobles maisons de Pise, qui se concertèrent pour porter des secours à leurs compatriotes pris par les Barbares, à des nécessiteux de bonne famille, à des demoiselles pauvres et bien nées, et aux orphelins. Cette estimable confrérie existe toujours. Elle donne ses soins à tous ceux qui éprouvent des accidens imprévus et graves; quête pour les condamnés; ensevelit, enterre les suppliciés, ainsi que les pauvres, morts dans leurs chaumières ou à l'hôpital. Les confrères courent au feu, à tous les dangers. Un ou plusieurs coups de cloche les avertissent du genre d'accident, du nom de la rue ou de la porte où ils doivent se rendre. Un maçon, un couvreur, un charpentier, tombés de quelque édifice; un homme blessé par des animaux, par des voitures; un autre frappé subitement de quelqu'attaque, est presque aussitôt secouru par plusieurs des confrères, dont les uns quêtent pour lui, quand les autres le secourent. Cet établissement mérite les louanges de tous les hommes, de toutes les nations, car l'étranger y est secouru comme l'indigène.

Ce bel exemple devrait être imité dans les principales villes de l'Europe. Si cette institu-

tion avait lieu à Naples, *Kotzbuë* ne se serait pas plaint, dans la relation de son voyage, d'y avoir vu une malheureuse femme tomber, mourante de faim, sans obtenir même un regard des passans. Une inscription sur le portail du dôme apprend que les Pisans ont, en 1034, affranchi la Sardaigne du joug des Barbares. Saint-Regnier (*Santo Rainieri*) est le patron de Pise. Les habitans le proclamèrent en l'année 1161, époque de sa mort, *protecteur de la patrie.* Le jour de sa fête, une foule immense de la ville et de tout le territoire de Pise accourt, se presse autour de son riche tombeau, placé sous l'autel de son pompeux oratoire, tombeau dont un cristal, posé au devant de l'autel, laisse apercevoir le travail. Il est de granit rougeâtre d'Egypte, à corniches de marbre jaune antique et de Sienne, avec des bosses de marbre d'Espagne jaune, violet et d'autres pierres choisies. L'urne superbe de marbre vert de *Polsevera*, entourée de vases de fleurs et de bronzes dorés, est placée sur ce tombeau. Saint-Regnier était de Pise, issu de la noble famille des *Scaccieri.* On aperçoit, à travers le cristal, le saint de grandeur naturelle, couché dans son tombeau. Il est

vêtu d'un habit de religieux tissu d'or. Son front est ceint d'une couronne de pierres précieuses. Les deux princesses, *Victoire della Rovera*, fille du grand duc de Toscane, et *Anne* sa nièce, électrice palatine, ont ainsi revêtu les os sacrés, et composé la précieuse couronne qui entoure le chef saint.

Le dôme de Pise a été détruit, en grande partie, dans la nuit du 25 octobre 1596. L'incendie, causé par la négligence d'un plombier, consuma des richesses, des raretés et des antiquités bien précieuses. Ferdinand Médicis III, grand duc d'Etrurie, le fit rétablir avec magnificence, à ses propres frais, en 1602.

C'est ce prince qui en 1601 a commencé le magnifique aqueduc qui abreuve, baigne les Pisans, embellit leurs maisons de plaisance et leurs jardins. Douze ans après, Cosme II le mit à fin. Cet aqueduc est formé par des arches nombreuses de plus de cinquante pieds élevées sur une étendue de quatre milles. La première arche tient à un bâtiment ou réservoir immense, adossé aux montagnes de Pise, et la dernière aboutit à la porte de Lucques. Cet aqueduc a coûté cent soixante mille écus. L'opinion en fait remonter

l'origine au tems de Néron. Ce serait cet empereur romain qui l'aurait fait bâtir. Ferdinand et Cosme n'auraient contribué qu'à son rétablissement.

L'eau que cet aqueduc conduit à Pise est saine, d'un goût agréable : elle est préférée à Livourne, à Florence, à Lucques et dans les pays voisins, à celle des fontaines ou des rivières locales. On la paie quatre cratzes, ou près de six sous le seau, à Florence et à Livourne.

Je devais ces renseignemens à un cicerone aussi fastidieux que mon cicerone de Gênes était amusant, et je commençais à me lasser de sa conversation, quand par bonheur je rencontrai sur le quai de l'Arno, au moment où j'allais rentrer à mon auberge, le nouveau procureur impérial que je n'avais pas trouvé chez lui le matin. Nous nous embrassâmes comme de vieilles connaissances, tant les liaisons deviennent promptement intimes entre deux Parisiens qui se rencontrent en pays étranger; et je peux bien donner ce nom à la Toscane, quoiqu'elle fût alors une province française. Il était à Pise depuis près de trois semaines, et enchanté de sa

nouvelle résidence. Et quel lieu en effet ne paraîtrait un séjour enchanté, après trois ans de prison à Bobbio! Aussi me dit-il que dans ses conclusions contre les malfaiteurs il était souvent tenté de requérir une ou deux années de séjour dans la ville de Saint-Colombau. Nous nous arrêtâmes quelques momens à considérer ce quai demi-circulaire dont la vue plus que quelqu'autre que ce soit rappelle la vue des quais de Paris.

« Vous vous plairez ici, me dit-il, si vous y prolongez votre séjour. Le caractère des Pisans est doux. Ils sont affables comme tous les Toscans, même gais, spirituels et instruits ; leur physionomie n'est pas obscurcie par la réserve sérieuse des Piémontais, par la gravité des Romains, par les spéculations commerciales des Génois, par le regard sombre des Napolitains ; vous trouverez fort peu de différence entre une société pisane et un cercle de Parisiens. Ils aiment les repas, les spectacles, la promenade, la danse, les parties de plaisir et de campagne, autant que les Français se plaisent à ces divertissemens. Le jeu et la musique surtout occupent toutes les réunions.

» Les dames sont aimables, vives ou mélancoliques, toutes attrayantes ; mais on les voit fort peu ; chacune a son salon d'attentifs, de courtisans, enfin de chevaliers servans, usage qui leur est commun avec toutes les Italiennes. C'est même aux Toscanes que l'on attribue l'origine de la condition imposée à leurs maris, lors du contrat *indissoluble*, de souffrir que tel et tel *serve* la nouvelle mariée, non-seulement dans toutes les circonstances de la vie extérieure, mais encore dans la société domestique. L'inclination qui entraîne un sexe vers l'autre suggère au *ganzo* ces attentions innocentes, ces détails minutieux, mais d'un prix infini qu'une soubrette n'imaginera jamais.

» J'ai déjà eu l'honneur de voir monseigneur Alliata, l'archevêque actuel ; c'est un prélat très-pieux, très-charitable, un modèle des vertus chrétiennes. Il était fort éloigné de se rendre à l'espèce de concile que Napoléon a réuni à Paris en 1809. Mais la sœur de Napoléon, gouvernante de la Toscane, est parvenue à le faire partir pour la grande capitale. Il n'est réellement qu'évêque ; mais depuis le onzième siècle, les évêques de Pise prennent le titre d'archevê-

que, et joignent à cela près de deux cent mille francs de revenus.

» J'ai fait connaissance avec *Pignotti*, un des fabulistes de l'Italie. Il est né à Pise. Je l'ai vu plusieurs fois. Il professait à l'université. Il jouissait de la faveur de la gouvernante, qui se fait appeler grande duchesse. Il est déjà vieux et infirme. Dans ces derniers tems il composa un petit poëme intitulé *la Treccia donata*, que je me suis procuré. Cet ouvrage, en dix chants, a pour sujet fort léger, les belles Italiennes et leurs chevaliers servans. Un chant est destiné à la description du temple de la mode; le second traite de l'origine des chevaliers dont nous parlons; le troisième peint deux Italiennes rivales; le quatrième une fête et un bal; dans le cinquième il met en scène un médecin consultant; le sixième offre la peinture d'un casino, ou salon de réunion et le récit d'un défi; le septième donne la description du temple de la Sottise, temple qui doit être vaste s'il peut contenir tous ceux qui vivent sous les lois de la déesse; dans le huitième chant, Pignotti décrit un repas; un duel dans le neuvième; et dans le dernier, un raccommodement. Nous lirons ensemble ce poëme érotique,

dont plusieurs passages sont de la meilleure poésie, mais qui, traduit en français, n'aurait peut-être pas beaucoup d'attraits pour les lectrices, parce qu'il roule trop sur des usages italiens. Mais, j'espère que nous ne nous quittons pas; vous venez dîner avec moi; et quand vous voudrez je vous servirai encore de truchement et d'introducteur, comme je l'ai fait à Bobbio. »



— N° XXIII. —

LA PROPHÉTESSE.

Quelle fureur, hélas! de vouloir arracher
Des secrets que le ciel a voulu nous cacher.
VOLT., *Œdipe*.

Il était tout au plus huit heures du matin, je revenais de prendre un bain, me promenant sans but, marchant sans intention, laissant errer mon imagination au gré de son caprice; comme je montais sur le trottoir du pont de marbre, je me sens frapper sur l'épaule, et même un peu rudement; je me retourne, et je reconnais un de mes anciens camarades de collége que je n'avais pas vu depuis deux ou trois ans : « Comment, c'est toi! s'écria-t-il; que diable fais-tu ici? Toi, l'un des plus fidèles habitués du boulevard des Italiens, qui te croyais perdu quand tu passais le pont Royal, ou qu'on

t'entraînait jusqu'à la rue Saint-Martin ; ma foi, je ne m'attendais guère à te trouver en Italie. — Que veux-tu? nos goûts changent aussi bien que nous ; au collége vous m'appelliez l'hermite parce que je restais toujours assis pendant les récréations, et que les jours de congé je ne me souciais pas d'aller en promenade ; eh bien! me voilà. J'ai voulu voir Rome en l'honneur de Tacite et de Tite-Live ; lire à Tusculum ces fameuses Catilinaires et ces Verrines que M. Sélis nous faisait traduire, et parcourir la campagne de Naples le sixième livre de *l'Enéide* à la main : mais toi, que fais-tu? — Moi, mon ami, je voyage pour mes affaires : il y a six mois, j'étais à Riga ; une affaire m'a appelé à Madrid, j'ai pris la poste ; de Madrid je suis parti pour Naples, j'en suis arrivé hier au soir, et dans deux heures je pars pour Vérone. Parbleu! puisque tu n'as rien à faire, tu devrais bien y venir avec moi ; je n'y resterai qu'un jour, et je te ramènerai ici, où il faut que j'attende des lettres. J'ai une bonne calèche, il ne t'en coûtera pas un sou, et nous causerons. »

L'offre était séduisante, et je l'acceptai d'autant plus volontiers, que Vérone ne se trouvait

point sur l'itinéraire que je m'étais tracé pour mon voyage en Italie ; il me laissa le tems de faire viser mon passeport, formalité indispensable pour entrer dans le royaume d'Italie. Je prévins de mon départ mon hôte et le procureur impérial, et me voilà de nouveau en voiture, me dirigeant vers une ville que je croyais ne connaître jamais. J'aime assez, je l'avoue, les résolutions *impromptu ;* je trouve je ne sais quoi de piquant à se déterminer au moment même ; quand on n'a pas de projets arrêtés, on s'épargne une foule de contrariétés.

Nous descendîmes à Vérone non loin de la grande rue du Cours, sur une petite place qui se nomme, je crois, *piazzetta Montarone ;* par les fenêtres du fond de l'auberge nous avions vue sur l'Adige et sur une campagne magnifique ; l'Adige, qui coule d'abord le long des remparts de Vérone et traverse ensuite la moitié de la ville, est très-large et très-rapide dans cette partie de l'Italie. A peine arrivés, mon compagnon de voyage courut à ses affaires, et je m'occupai des miennes, qui consistaient uniquement à voir ce que Vérone renferme de curieux. Mon premier soin fut de demander où étaient situées les arè-

nes. Fort heureusement je n'en étais pas loin. Presque vis-à-vis de la petite place de Montarone, je suivis la rue du théâtre Morando, au bout de laquelle je me trouvai sur la place Bra, la plus grande des places de Vérone, et dont le plus vaste et le mieux conservé des monumens anciens occupe une grande partie. Le petit nombre des monumens que j'avais vus jusqu'à ce moment n'étaient réellement, auprès de l'amphithéâtre de Vérone, que comme les habitans de Lilliput comparés à Gulliver.

Cet amphithéâtre, de forme ovale, est entouré de quarante-cinq rangs de gradins où tenaient aisément vingt-cinq mille spectateurs. Je restai plus d'une heure à en parcourir l'étendue à divers points d'élévation, afin de le voir sous ses differens aspects. L'architecture ne m'en parut pas fort belle ; elle est d'une pesanteur que rien ne dissimule, et les profils des chapiteaux sont de très-mauvais goût. Vitruve dit qu'il fut construit par ordre du conseil de Vérone, dans le tems de la république. C'est son étonnante conservation qui le rend surtout remarquable ; les gradins et les corridors sont entiers comme s'ils avaient été construits il y a seulement deux ou trois siècles.

J'étais encore à en examiner les murs extérieurs, lorsque j'aperçus une petite vieille qui tournait autour de moi et semblait vouloir m'adresser la parole. « Ma bonne, lui dis-je, que voulez-vous? — Chut! chut! vos messieurs sont en sûreté, ne craignez rien pour vous; suivez-moi. » Je ne comprenais rien à ces mystérieuses paroles, et je ne savais pourquoi la petite vieille, en parlant ainsi, avait les yeux fixés sur ma main gauche, quand je me souvins de l'anneau que le comte de Vivalda m'avait donné à Turin, et qu'assez machinalement j'avais gardé à mon doigt sans y ajouter aucune importance. Mon premier mouvement fut d'envoyer promener la vieille indiscrète; étranger à Vérone, sans personne dont je pusse me recommander, arrivé seulement depuis deux heures, je craignis d'être tombé entre les mains de quelque suppôt de la police, et que la fatale bague ne m'ait fait prendre pour un associé libre de la compagnie de Meino. Cependant, fort curieux de ma nature, je me déterminai à suivre la vieille, quoi qu'il en pût advenir. Elle remarqua sûrement quelque émotion sur ma figure, car, arrivés au détour d'une rue, elle me dit de nouveau : « Ne crai-

gnez rien; vous savez que moi et ma maîtresse nous sommes entièrement dévouées à vous et aux vôtres. » Il n'y avait plus de doute, elle me prenait pour un brigand; dans tous les cas, je me résignai à poursuivre l'aventure, me reposant sur la vertu de ma bague, et plus encore sur celle d'une douzaine de pièces d'or que j'avais dans ma poche. Je regardais avec beaucoup d'attention le nom des rues par lesquelles nous passions, pour pouvoir revenir sur mes pas quand j'aurais mis fin à ma grande aventure. Nous suivîmes la large *via Pallone* jusqu'au pont *dei Figlii rei*, sur lequel nous traversâmes le petit Adige, et, vers le milieu de la rue des Capucins, presque en face de l'église du même nom, nous entrâmes dans une ruelle d'une centaine de pas au bout de laquelle était une maison d'assez médiocre apparence. La vieille frappa trois coups; la porte s'ouvrit sans que nous ayons vu personne : elle la tira sur nous, en ouvrit une autre qu'elle referma promptement, en me disant encore : « Ne craignez rien, vous n'attendrez pas long-tems. » Cependant j'étais resté seul et dans la plus profonde obscurité. Mes pensées n'étaient rien moins que rassurantes;

voulait-on, en me laissant ainsi dans une espèce de chambre de réflexion, m'initier malgré moi aux secrets des Carbonari qui se formaient alors dans presque toute l'Italie, et surtout dans les anciens états de Venise, pour en expulser les Français? Je commençais à me repentir de mon imprudente confiance, quand j'entendis s'ouvrir sur l'un des côtés de la pièce où j'étais une petite porte ; la vieille tenait une lumière, et après avoir monté quarante et quelques marches d'un petit escalier tournant, je revis enfin la clarté du jour.

Après avoir traversé deux salons meublés assez richement, mais fort à l'antique, et ornés d'un grand nombre de tableaux que je n'étais guère en disposition d'examiner, je fus introduit dans un grand cabinet éclairé mystérieusement, et dans lequel était assise sur un siége fort élevé une grande femme d'environ quarante ans, mais qui me parut de la plus rare beauté. A peine m'eut-elle aperçu, qu'elle s'écria : « *Sbagliate, Lucia, quel signor è un Francese.* » Alors elle se leva, s'approcha de moi avec une grâce incomparable, fit retirer la vieille, et m'engagea à m'asseoir. Il n'était aisé ni pour

elle ni pour moi de rompre le silence et de commencer une conversation au résultat de laquelle j'étais loin de m'attendre. Je me souvins de mon pays, et je lui dis le plus galamment qu'il me fut possible, que l'honneur de la voir me dédommageait entièrement des préliminaires de ma visite, dont je la suppliai de vouloir me donner l'explication, en l'assurant de ma plus parfaite discrétion. « Avant tout, me demanda-t-elle, comment se fait-il que vous possédiez cet anneau? » Je pensai que le seul parti que j'avais à prendre était de lui dire la vérité. « Eh bien! reprit-elle, sachez qu'hier le comte de Vivalda était à Vérone, quand il fut averti que les autorités étaient instruites de sa présence. Il avait donné ce matin un rendez-vous auprès des arènes à l'un de ses lieutenans, qui n'a dû arriver que cette nuit; l'heure du rendez-vous était précisément celle que vous aviez choisie pour visiter ce monument; c'est à une bague semblable à celle que vous portez que ma vieille pouvait le reconnaître, et rien n'est plus naturel que son erreur. Je ne suis réellement pas fâchée non plus de cette singulière méprise, car j'aime les Français autant que je hais leur gouvernement. Vous vous

targuez cependant en France de la force de vos esprits, et vous allez probablement rire de pitié quand vous saurez que je fais profession de lire dans l'avenir et de prédire les événemens futurs. » Je n'en pus plus douter, j'étais chez une diseuse de bonne aventure.

« Madame, lui dis-je, je ne saurais nier que je suis tout-à-fait au nombre des incrédules, et quand même je n'en conviendrais pas, votre art vous en instruirait que de reste; mais, entre nous, il y a tant de manières de tromper les hommes et de se jouer de leur crédulité, que, sans croire aux prédictions, je ne partage point la haine ou la crainte qu'elles inspirent à quelques personnes; je sais même qu'un concours fortuit de circonstances se plaît souvent à jeter des doutes dans les esprits les plus solides sur le résultat des sciences conjecturales; mais le bon tems des oracles est passé comme le tems des miracles, et, quoique je vous croie encore plus habile que notre célèbre Mlle Lenormand, ce serait de toute autre chose que de l'avenir que j'aimerais à m'entretenir avec vous, si le choix de la conversation pouvait m'être permis. »

Cependant les joues de la prophétesse se cou-

vraient d'une rougeur inaccoutumée; une expression sublime donnait quelque chose d'idéal à sa beauté; ses regards brillaient comme l'éclair. Tout à coup sa poitrine se gonfle, l'enthousiasme la domine; comme la sibylle, on dirait qu'elle cède aux assauts d'une divinité; elle se lève et s'écrie : « Vérone! Vérone! tu l'as vu soutenir avec dignité tout le poids de ses royales infortunes. Lâche sénat de Venise! tu l'as chassé de son asile, et le nom des rois de sa race a été rayé de son livre d'or. Venise! tu ne seras plus jamais qu'une ville sujette; roi! tu reverras le palais de tes pères. Les Pyrénées vengeront les Alpes; toute cette gloire conquise en Italie! elle ira se briser sous les murs de Madrid; c'est là que couvait la délivrance du monde. O puissance! qu'es-tu donc? Je te vois t'élever et croître encore quelques années, et retomber enfin sur toi-même. C'est en vain que la fille des empereurs aura uni sa main à celle d'un grand homme; la nièce d'une reine immolée par des bourreaux ne portera pas long-tems le plus beau sceptre du monde. Voyez le chef apostolique des chrétiens traîner dans l'exil ses cheveux blancs et ses vertus; déjà la flamme d'un incendie

brille comme une étoile funeste à l'extrémité du Nord; O France! que de désastres après tant de conquêtes! Où sont les légions de Varus? que devient Varus lui-même?..... Dans une île, à l'autre bout de l'univers, où son plus grand supplice sera de savoir que son nom n'y était pas encore parvenu. Mais quel calme douloureux succède à la tempête! quelles divisions intestines! quelle est cette hydre qui dresse ses gueules affamées à l'entour des trônes? Vérone! Vérone! encore trois lustres, et c'est dans tes murs que s'assembleront toutes les puissances de l'Europe. A qui en veulent-ils donc? O France! encore cet effort, et, par un mélange heureux de ta gloire nouvelle et de tes anciennes destinées, je te vois heureuse sous l'empire des lois, riche de ton industrie; mais songe à l'inconstance de la Victoire, et n'oublie jamais comment les empires s'écroulent. Dieux! ne vois-je pas la Grèce sortir de ses ruines? mais l'Italie! deuil éternel pour l'Italie. Les eaux du Tibre et de l'Eridan ne couleront plus sujettes des eaux de la Seine, c'est au Danube qu'elles porteront leurs tributs. O ma patrie!..... je n'ai plus de patrie! je n'en aurai jamais! il n'y a plus d'Italie!... »

J'avais écouté cette femme avec une sorte d'extase. Elle cessa de parler et essuya les larmes qui coulaient de ses yeux ; moi-même j'étais pénétré de la plus vive émotion, et je la regardais sans oser rompre le silence. « Vous ne verrez peut-être que des rêveries, reprit-elle avec une douceur mélancolique, dans ce que je viens de vous dire, mais si je vous trompe, je me trompe moi-même, car je parle avec conviction ; soyez-en sûr, ajouta-t-elle, il y a des momens dans la vie où une ame passionnée peut arracher le voile qui lui cache l'avenir ; vous verrez s'accomplir la plupart des événemens qui tout à l'heure étaient présens à ma pensée comme des choses déjà arrivées ; mais, moi, je ne les verrai pas ; la mort ne tardera pas à me demander, et je ne saurais regretter une vie où l'on n'a plus rien à faire quand on n'a plus rien à aimer. Le feu des passions échauffe les hommes ; nous, il nous dévore. Le tems des illusions passe comme les fleurs du printems. N'insistez pas pour me revoir pendant votre séjour à Vérone, je vais vous faire reconduire par une autre issue. » En disant ces derniers mots, elle me présenta sa main que je baisai avec transport. J'entendis un

soupir s'échapper de son cœur. Elle sonna ; la vieille entra. Aussitôt ma belle prophétesse disparut, et la vieille me conduisit par une assez belle galerie dans une vaste cour, d'où je sortis par une porte située précisément en face de l'église des Capucins. J'y entrai machinalement, regardant, presque sans les voir, les objets qui m'environnaient, quand je m'arrêtai devant un tombeau : c'était celui de Roméo et de Juliette. L'amour des enfans avait été plus fort que la haine des pères ; Montagu, Capulet ! la poudre de vos derniers descendans repose en paix dans le même cercueil ; vous vouliez les désunir, la mort a été moins barbare que vous !

Cependant l'heure s'avançait, et je craignais que mon compagnon de voyage ne s'impatientât contre moi. Il était six heures du soir quand je le rejoignis à l'auberge, où un dîner nous attendait. Ses affaires étaient terminées, et il me proposa de repartir le soir même. Je ne sais pourquoi cette proposition, qui dans toute autre circonstance m'aurait contrarié, me fit alors grand plaisir ; je n'étais pas fâché de n'emporter de Véronne que des idées ébauchées qui se marient mieux avec ce qu'un séjour seulement de

six heures dans cette grande ville avait eu de bizarre et d'imprévu. Qu'aurais-je pu y voir de plus grand que l'amphithéâtre des Romains, de plus touchant que le tombeau de deux amans dont la mort a inspiré à Shakspeare le sujet de l'une de ses plus belles tragédies, et que pouvais-je y entendre qui me fît oublier les sublimes accens de la prophétesse? J'en suis encore ému aujourd'hui, et cependant je n'ai point oublié ses dernières paroles : « Le tems des illusions passe comme les fleurs du printems! »



— N° XXIV. —

RETOUR A PISE.

—

Chaque heure de tems perdu est une chance de malheur pour l'avenir.

NAPOLÉON.

Nous étions en voiture depuis un quart-d'heure au moins; mon camarade part d'un grand éclat de rire : « Mais que diable as-tu donc? me dit-il; je m'amuse à t'observer; jamais je ne t'ai vu si sérieux! Es-tu amoureux ou fou? — Me préserve le ciel d'être l'un ou l'autre. — Bah! qu'est-ce que cela fait, pourvu que l'on soit heureux. Voyons, dis-moi un peu ce que tu as fait à Véronne. As-tu vu de beaux monumens? as-tu senti battre ton cœur à l'aspect de quelque ruine qui t'aura rappelé de grands souvenirs? Moi, j'ai vendu et acheté, et, dans cette double opération, j'aurai au moins 25,000 francs de béné-

fice : voilà ce qui s'appelle voyager ! — Montesquieu appelait cela savoir payer des chevaux de poste. — Mauvaise plaisanterie ! il faut voir la fin des choses. Mais, réellement, qu'as-tu donc ? » Je lui racontai mon incroyable aventure, à laquelle il ne voulut pas croire. « Parbleu ! reprit-il, conserve soigneusement ta bague ; c'est un talisman dont j'ai failli avoir grand besoin auprès de Terracine : ce n'est pas que les brigands ne soient assez bons enfans dans les états bénits du Saint-Père, quand on a soin de faire un peu ronde la bourse des voleurs. A présent, je n'y serai plus pris, car je sais qu'il vaut mieux s'abonner avec les postillons. En vérité, j'ai été charmé de te revoir. On en dira ce qu'on voudra, mais je ne regrette nullement le beau tems du collége ; et toi ? — Le collége a son bon côté. — Oui, quand on n'y est plus. Si tu vas à Naples, tu verras des femmes charmantes ; tu y retrouveras madame de Gallo, que tu faisais souvent danser aux petits bals de M. de Talleyrand et chez le comte de Cobentzel. — Ah ! mon cher ami, voilà ce qui était le bon tems, et non pas ton maudit collége. — Mais je t'ai vu en vanter les douceurs à ton jeune frère quand il était au

Prytanée. A propos, te rappelles-tu comme il nous racontait la visite du premier consul? — Ah! oui; il lui dit: « *Jeunes gens, chaque heure de tems perdu est une chance de malheur pour l'avenir!* » — Je m'en souviens parfaitement; mais il ajouta, nous dit mon frère : « Je n'appelle point tems perdu le tems où l'on s'amuse; c'est celui où l'on ne fait rien du tout. » Il y a bien un peu de vrai là-dedans, mais, mon cher, je ne sais si le *beato fas niente* ne vaut pas encore mieux. — Allons, tu es toujours le même. A propos, nous n'allons pas directement à Pise; il faut absolument que je passe quelques instans à Pavie. — Je suis tout-à-fait à tes ordres; pourvu que tu me ramènes à Pise, peu m'importe quand et comment. — A la bonne heure. »

Je ne rappellerai point ici les mille et un souvenirs qui nous égayèrent pendant la route. Nous arrivâmes à Pavie pendant la nuit, et mon compagnon de voyage me signifia qu'il ne me donnait, le lendemain, que jusqu'à deux heures de l'après-midi pour satisfaire ma curiosité.

A la pointe du jour, je m'éveillai, non sans avoir revu en songe la belle prophétesse de Véronne. L'esprit encore frappé de ses vagues pré-

dictions, je pris, faute de mieux, le *cameriere* de l'auberge où nous avions couché pour me conduire dans les rues et répondre, tant bien que mal, à mes questions.

Pavie offre plutôt la réunion de deux villes qu'une ville unique : ces deux villes sont séparées par le Tesin, qui porte de gros bateaux et donne aux nombreux commerçans qui les habitent de faciles moyens de transport pour les marchandises. Un pont superbe, long de 340 pas et recouvert de marbre, joint les deux villes, ou, si l'on veut, la ville au faubourg ; mais ce faubourg est vaste, bien bâti et entouré de murailles. Cette double ville, située dans une plaine riante et fertile, était jadis la résidence des rois lombards ; les habitans appellent leur territoire le *jardin du Milanais.*

La place principale est au centre et entourée d'un portique ancien ; la statue placée au milieu est, dit-on, de Marc-Aurèle-Antoine ; le cheval est remarquable.

La cathédrale est un ancien édifice gothique renouvelé par des architectes modernes ; on n'y distingue rien de curieux.

Le sacristain prétend qu'une espèce de gros

mât de bateau, orné d'une pointe de fer, qu'il montre aux étrangers et qu'il conserve dans cette église, est la lance du célèbre paladin *Roland*.

Cette ville a souffert dans les guerres des cinquième, huitième, dixième, onzième et seizième siècles : Charlemagne s'en empara en 773 ; Charles-le-Chauve y tint une assemblée générale en 876, et François Ier y fut fait prisonnier en 1525, après une bataille que lui livra Charles-Quint sur un terrain de vingt milles de circonférence, depuis clos de murs, et que l'on fait remarquer aux voyageurs. Ces murailles sont en ruines.

Pavie a été fondée quelque tems après Milan, par les Gaulois ; les anciens l'appelaient *Ticinum*, *Papia* et *Pepia Flavia*. Les Romains ont commencé par s'en emparer ; elle a été saccagée par Attila et ruinée par Odoacre.

Son université est toujours célèbre ; elle a été fondée en 791, par Charlemagne. Parmi ses professeurs, on distingue le fameux chirurgien et grand anatomiste Scarpa.

Les églises y sont assez belles. Le corps de saint Augustin est conservé dans l'église des re-

ligieux de ce nom, ainsi que ces bons pères l'assurent.

Les Augustins y montrent aussi le corps du consul Boëce, écrivain latin des cinquième et sixième siècles. Arrêté et détenu pour crime politique, il écrivit cinq livres sur la *Consolation philosophique*. Les Goths lui tranchèrent la tête : c'était bien la peine d'écrire des consolations!

Parmi ces grands hommes, on doit citer le poète Quidi, mort en 712.

Les habitans font le commerce de soie; le pays abonde en vins, en fromages, en blé, en chanvre, en fruits.

Les églises, entre autres celle des dominicains, possèdent de bons tableaux bien conservés.

La citadelle est dans la partie haute. La décadence de cette ville, qui a été le siége de plus de vingt rois, date du pillage auquel le général Lautrec la livra en 1527, pour venger l'affront qu'y avait essuyé François Ier.

Le musée d'histoire naturelle, dont le célèbre Scarpa est directeur, la bibliothèque et le jardin botanique méritent l'attention des curieux. Rien de plus étonnant que les anatomies du Musée.

*

J'ai cru démêler, en parcourant cette ville, un air de province; la population me parut avoir un extérieur simple et tranquille, quoique la ville soit assez peuplée. Les jeunes filles y sont élevées avec le plus grand soin, dans une retenue et souvent une crainte rigoureuses. Le peuple est sérieux et parle peu; il ne répond pas à la moitié de ce qu'on lui dit, non pas qu'il dédaigne les observations, mais pour ne pas répondre aux propos qu'il croit inutiles; il tourne le dos, sans s'émouvoir, à ceux qui l'injurient. Les Pavesans ont, en général, une belle carnation; les femmes y ont la peau blanche et fraîche; leurs vêtemens sont propres, et même recherchés.

Les palais, les jardins, les promenades publiques, les maisons de campagne n'y manquent ni d'architecture savante, ni de décorations, ni d'agrémens.

Le théâtre, moderne, a été ouvert en 1773; il répond au goût des Pavesans et à l'étendue de la ville, qui peut avoir 10 à 12,000 habitans.

On me parla de la grande Chartreuse située à trois milles environ de Pavie; on m'assura qu'elle était la plus belle de l'Europe. On a fait assez souvent la description de ce magnifique

monastère : la peinture, la sculpture, l'architecture, les dorures y commandent tour à tour l'attention; c'est un grandiose continuel. Le luxe de la magnificence contraste sans cesse avec l'humilité des moines, logés comme des rois : il ne leur manque que d'être vêtus de pourpre, afin de donner un exemple plus éclatant de leur abnégation. Le silence perpétuel que la règle de saint Bruno leur impose y semble causé par les merveilles de leur vaste et étonnante habitation. Un jour entier ne suffit pas aux curieux pour tout admirer.

Je regrettai moins de quitter Pavie sans avoir vu la Chartreuse que sans avoir fait connaissance avec Scarpa : je lui aurais parlé du docteur Rossi de Turin, son émule et son ami. Ce sont des gens bien bizarres que ces savans d'Italie! croirait-on qu'ils se contentent d'être les premiers dans les sciences, sans aspirer à l'honneur ridicule d'être les derniers parmi les hommes d'état? Car on ne saurait compter au nombre des grands docteurs ce médecin piémontais, nommé préfet parce qu'il essuya sur ses épaules le procédé qui fit de Sganarelle un médecin malgré lui, ou peut-être parce qu'il avait une jolie femme.

Quoi qu'il en soit, nous roulons encore sur des routes magnifiques, nous traversons Florence et nous nous y arrêtons quelques instans; mais ce n'est point ici le lieu de parler de cette belle ville; bon gré, mal gré, il faut que le lecteur se retrouve à Pise avec moi, puisqu'il me plaît d'y arriver sans rien voir sur la route.

En venant par le chemin de la Toscane, l'aspect de la ville est beaucoup plus beau : on découvre, à quelque distance, Pise, située dans une plaine admirablement fertile.

L'Arno et les rivières qui s'y jettent arrosent ses prairies et ses champs, tous clos par des mûriers et autres arbres, dont les premières branches sont unies par des guirlandes de vignes. Les cimes de ces arbres sont agitées, au dessus du pampre, de telle sorte que la plaine ressemble à un immense jardin.

Cette plaine était jadis couverte d'eaux croupissantes dont les vapeurs infectaient la ville et les campagnes; ces marais ont été en grande partie desséchés par les ordres de Léopold, ce grand duc si cher aux Toscans; aussi l'air de Pise, doux, salutaire, mérite-t-il d'être comparé à celui de Montpellier; cependant, il n'est

pas vif : les poitrinaires italiens et étrangers viennent y mourir six semaines plus tard qu'ailleurs. Les Anglais aiment à s'arrêter dans cette ville pendant les cinq mois de l'année où il n'y tombe que quelques averses causées par des orages passagers, et qu'un beau soleil sèche dans une demi-heure.

Je crois avoir déjà dit qu'il y fait moins froid en hiver, et moins chaud en été, qu'à Florence. Les situations de ces deux villes expliquent cette différence. Pise est dans une plaine voisine de la mer, dont le vent rafraîchit la ville dans les grands jours d'été, en sorte qu'à six heures du soir on se promène sur les quais dans une atmosphère tempérée ; au lieu que Florence, bâtie aux pieds des Apennins, reçoit en hiver les influences glacées des montagnes, qui, en été, répercutent sur la ville les rayons ardens du soleil.

L'inconvénient du climat de Pise est d'être trop humide pendant les mois d'octobre, novembre, décembre, janvier, février, mars et avril. Il y pleut très-fréquemment pendant ces sept mois. La pluie est quelquefois si abondante, qu'elle semble versée par les tuyaux d'innom-

brables arrosoirs. Les édifices publics, les clochers, les murs des palais et des maisons sont trempés, imbibés d'eau. Il faut toute l'ardeur du soleil, qui paraît après de pareils déluges, pour sécher les habitations. *L'Encyclopédie*, au mot *pluie*, nous apprend que c'est à Pise que les eaux du ciel sont les plus abondantes. Dans six mois de l'année 1708, il en est tombé vingt-huit pouces quatre-vingt-deux centièmes.

A trois milles de Pise, les étrangers, ainsi que les habitans du pays, viennent prendre les eaux minérales recueillies dans de superbes bassins construits en marbre. Le bâtiment des bains est beau, propre, commode, et surtout très-vaste. Des princes y trouvent à louer des appartemens complets et garnis. Il y a des logemens de tous les prix ; un garçon seul aura sa chambre, à laquelle il veut se réduire. Deux grands bassins en marbre blanc sont communs aux baigneurs qui aiment la société, et des cabinets séparés sont ouverts aux solitaires. Les baigneurs y sont proprement et exactement servis. Il y a des douches de toutes espèces. Le soir, les salons de bal, de jeu et de société distraient les malades ou amusent les oisifs, qui, pour se di-

vertir, se rendent à ces bains. Les soirées, surtout celles des dimanches et des fêtes, sont consacrées aux plaisirs des Pisans et des Pisanes, qui accourent à pied, à cheval ou en voiture, afin de prendre part aux réunions des baigneurs. Il y a même assez souvent spectacle donné par des amateurs. J'assistai peu après mon retour à une de ces représentations : une petite femme jeune et assez jolie se trouva mal sur la scène à la suite d'un dîner. Elle jouait l'un des principaux rôles d'une tragédie d'*Alfieri*. Dès les premières scènes, les spectateurs prévirent que l'actrice ne tarderait pas à perdre l'équilibre. Il faut lui rendre justice, à l'issue du repas elle ne voulait plus jouer; elle avait une migraine. On refusa de la croire. Comment, d'ailleurs, la remplacer? comment faire manquer une pièce attendue par tant de curieux déjà placés? On lui persuada de faire bonne contenance. La belle se soutint le plus long-tems qu'elle put, mais la catastrophe anticipée égaya l'assemblée; du moins ceux qui s'amusent de tout y trouvèrent plus à rire qu'ils n'auraient pris d'intérêt au dénouement de la pièce.

Il y a d'autres bains dans un rayon de sept ou huit lieues autour de Pise. On cite ceux de

Lucques, de *Monte Catini* et de *Casciana*, canton de Lari, arrondissement de Livourne. Les eaux minérales de Casciana sont excellentes pour les paralytiques et les malades attaqués de rhumatismes, ou les gens perclus.

La Chartreuse, éloignée de sept à huit milles de Pise, ou trois lieues environ, est un bâtiment magnifique dont la majeure partie est en marbre. Pie VI, enlevé de son siége, y a logé dans son trajet de Rome en France. Cette demeure du silence, de la piété et de la pénitence, est grande, majestueuse; elle semble construite pour des princes en retraite. L'avenue, depuis Pise, est charmante, ombragée de mûriers et d'autres arbres, arrosée d'eaux limpides, coupée par des villages pittoresques, des collines fertiles, des prairies, des jardins, des clos, enfin ornée de toutes les beautés du sol de la Toscane. En approchant des montagnes, dont une vallée solitaire renferme le palais appelé Monastère, on traverse des bois d'oliviers, l'une des principales richesses de Casciana, car l'huile que ces bons moines fabriquaient était la plus estimée du territoire de Pise, et égale en qualité à l'huile d'Aix. Chaque logement de chartreux était commode, bien distribué. On

entre dans la maison par une grande porte flanquée de deux autres portes latérales, et par une grande cour sur laquelle s'élève la façade du couvent. L'église et les chapelles étaient enrichies de sculptures, ornées de peintures rares; tous les pavés, en mosaïques de diverses figures, et de couleurs variées. Seize Pères habitaient ce vaste et magnifique édifice. Les frères et les domestiques s'élevaient à peu près au nombre de vingt-quatre. Cette maison possédait d'immenses revenus. J'y dînai un jour en partie de plaisir avec quelques Français employés à Pise, qui s'y rendaient assez fréquemment. Le séjour de la méditation, des prières et du silence devenait alors celui de la fougue, des chants licencieux et des voix bruyantes. Les dames françaises franchissaient d'un pied léger les barrières qui repoussaient leur sexe. Ces dames, répandues dans les refuges les plus secrets de la contemplation, se livraient à toute l'allégrese d'un plaisir nouveau. Le plus petit coin de la retraite et de la pénitence retentissait de rires et de chants mondains. La curiosité, le goût de l'observation m'ont ramené plusieurs fois dans cette habitation que les lois avait mise sous la main d'un receveur des domaines français, qui,

après en avoir vendu le riche mobilier, mal inventorié, en avait fait sa maison de campagne. Deux grands frères de l'ordre, hauts, l'un de près de six pieds, et l'autre de six pieds un ou deux pouces, en costume de chartreux, survivaient, dans cette maison profane, aux saints Pères, alors épars. Le receveur les avait conservés comme ses intendans, et ces gros et grands moines se prêtaient, de la meilleure façon, au nouveau régime de ce domaine francisé. Ils s'étaient déridés, buvaient, mangeaient, parlaient comme leur nouveau patron, et répondaient fort juste aux plaisanteries des dames parisiennes et provençales. C'est une remarque que nous avons tous faite dans nos joyeuses invasions.

A trois ou quatre milles de Pise, on voit de hautes montagnes qui contiennent des carrières immenses de marbre blanc, dominées par un ancien volcan éteint depuis long-tems. J'ai franchi celle où l'on voit encore sept larges trous appelés *buchi delle fate* (trous des fées). Ces ouvertures, éloignées de dix à vingt pas les unes des autres, jetaient jadis de la fumée, des flammes et des laves; mais personne du pays ne sait même, par tradition, à quelle époque ces érup-

tions ont cessé. J'ai atteint la cime de ce mont, quatre fois plus élevé que Montmartre. J'ai jeté des pierres dans l'ouverture du milieu, qui est la principale, et cinq à six fois aussi large qu'un grand puits. J'ai entendu ces pierres rouler à différentes distances sur les roches intérieures pendant une minute au moins, puis se perdre dans les espaces souterrains, sans que j'aie pu distinguer l'instant où elles atteignaient le fond.

La végétation de ces montagnes est assez belle. On y voit quelques chaumières éparses, mais en très-petit nombre. Les myrtes et autres arbustes sauvages y croissent entre les marbres bruts. Un botaniste trouverait sans doute à faire des études de plantes curieuses, dont les odeurs plus ou moins fortes s'exhalent de toutes parts. Il y a des pins et des oliviers à mi-côte.

Les eaux chaudes de trente à trente-deux degrés, des bains Saint-Julien, coulent de ces montagnes, notamment de celle de l'ancien volcan. Je questionnai une femme qui habitait une chaumière voisine de la plus grande ouverture; elle m'assura que, pendant l'hiver, on voit de la fumée sortir des sept ouvertures.

Toutes ces hauteurs, qui environnent les bains Saint-Julien, contiennent de très-riches car-

rières de demi-marbres et de marbres de toutes espèces. Malheureusement il n'y a pas de débouchés faciles pour les transporter, en sorte que ces carrières ne sont pas exploitées. Dans toute la Toscane, il n'existe de ces carrières qu'aux bains dont nous parlons, et à *Pietra-Santa*. On en trouve quelques-unes à *Barga*, où l'on exploite à un mille et demi une mine de jaspe. La principauté de Lucques, à trois ou quatre milles des bains Saint-Julien, renferme des carrières de marbre. Celui de *Massa-Carrara*, surtout, est renommé dans toute l'Europe; il est aujourd'hui pour nos sculpteurs ce qu'était le marbre de Paros pour les sculpteurs anciens.

Dans l'arrondissement de Pise, à huit milles de *Barga*, on remarque sur la cime de l'une des montagnes qui séparent la Toscane de la Lombardie, un réservoir d'eaux appelé *Lago-Santo*. Ce lac peut avoir un mille de circonférence. On n'y pêche pas de poisson comme dans le lac du mont Cenis, mais il est habité par un animal amphibie que les habitans appellent *salamandra*. Ces animaux, de la forme d'un crocodile, ont environ deux à trois pieds de long. Les eaux de ce lac sont d'un bleu foncé, et ont un mouvement semblable à celui des eaux de la Méditer-

ranée. Il n'y croît ni herbes, ni joncs, ni roseaux ; la température en est toujours modérée, malgré la présence presque continuelle des neiges sur les pointes et dans les cavités qui entourent le *Lago-Santo*. Je ne sais s'il a été l'objet d'étude de quelques naturalistes ; ce qu'ils savent le mieux, c'est qu'il est impossible de rien savoir ; et, en vérité, à quoi bon la science ?



— N° XXV. —

LANUCCI.

Velle quod non deceat, id ipsum miserrimum est : nec tam miserrim est, non adipisci quod velis, quam adipisci velle quod non oporteat.

CICÉRON.

On est bien malheureux de concevoir des projéts criminels : et le comble du malheur, ce n'est pas de manquer l'exécution, c'est de goûter le projet.

POURQUOI faut-il que les haines soient toujours plus violentes entre ceux que le ciel semble avoir destinés à s'aimer? Rien ne l'emporte sur les inimitiés fraternelles, et toutes les villes de la Toscane ont été rougies du sang des Guelphes et des Gibelins. Au moment où ces deux partis luttaient de crimes et de fureurs, Pise et Florence formaient deux républiques distinctes, également en proie à des guerres intestines. Deux sœurs, remarquables par leur beauté, et

distinguées par leur naissance, avaient été mariées, l'une à un Bandinelli de Florence, attaché au parti des Guelphes; l'autre à un Lanucci de Pise, dévoué aux Gibelins. Ces deux sœurs, que la plus tendre amitié avait constamment unies, donnèrent le jour, l'une à Antonio Bandinelli, l'autre à Frédéric Lanucci. Dès son jeune âge, le Florentin avait conçu une violente haine contre le neveu de sa mère. A peine parvenu à l'âge de dix-huit ans, il s'échappe du sein de sa famille, et se dirige du côté de Pise. Ayant un jour rencontré Lanucci hors des murs, le long des bords solitaires de l'Arno, il le provoque par des injures; et, tirant ensuite son épée, se jette sur lui dans le dessein d'attenter à sa vie. Lanucci, contraint de se défendre, et profitant de l'avantage que lui donnait son sang froid, fatigua son ennemi en le forçant toujours à reculer. Bandinelli est renversé; alors Lanucci, lui mettant l'épée sur la gorge, lui défend de faire aucun mouvement. « Tu vois, lui dit-il, que ta vie est entre mes mains; mais je te la donne de bon cœur; songe à celles dont nous avons reçu le jour; je t'en conjure, Antonio, qu'à dater de ce moment toute inimitié

cesse entre nous. » Réduit à cette extrémité, Bandinelli promit tout; mais à peine son généreux adversaire l'a-t-il laissé libre, que se relevant furieux il lui porte un coup qui, s'il l'eût atteint, devait le blesser mortellement. Lanucci, indigné d'une aussi horrible trahison : « Misérable, lui dit-il, tu veux donc absolument mourir; eh bien! reçois le prix de ta lâche scélératesse ! » En disant ces mots, il lui plonge son épée dans le sein, et le laisse baigné dans son sang.

Réfugié à Pise chez un de ses amis, n'osant retourner auprès de sa mère, Lanucci écrivit sur-le-champ à Florence tout ce qui pouvait servir à sa justification; il s'affligeait surtout de la mort de Bandinelli; mais ce monstre vivait encore. Il avait été rencontré par quelques villageois et conduit à Florence, où sa plaie, quoique dangereuse, ne fut pas jugée mortelle. Le traître, joignant à son ancienne haine le désespoir et la rage d'avoir été vaincu, ou plutôt d'avoir en vain tenté le plus lâche assassinat, inventa les plus noires calomnies pour assurer sa vengeance. Aucun témoin ne pouvait le démentir. Il déclara qu'il avait été attaqué par trahi-

son, et frappé à l'improviste ; il était Guelphe ; les Guelphes prirent parti pour lui ; tous se soulevèrent contre Lanucci. Gibelin, Lanucci était criminel aux yeux de tous les Guelphes ; malgré son innocence, malgré ses protestations, comme les Guelphes triomphaient en ce moment, il fut condamné au bannissement et à la confiscation de tous les biens qu'il avait hérités de son père.

Lanucci possédait le plus rare des trésors de ce monde, le trésor le plus envié dans le malheur, le moins apprécié, peut-être, quand la fortune sourit à nos vœux ; Lanucci avait un ami. Belfiore était son unique appui ; sa mère inconsolable était plongée dans la douleur, et doutait par intervalles de la vertu de son fils. Après avoir tout mis en œuvre pour la défense de Lanucci, Belfiore lui offrit un asile dans son palais pour le reste de ses jours ; mais Lanucci était encore bien loin du terme de ses infortunes. Pendant qu'il vivait ainsi dans une retraite forcée, sa mère succomba à sa douleur. La chambre dans laquelle il couchait était séparée de celle de son ami par une salle qui communiquait à l'une et à l'autre. Une nuit qu'il était assoupi il se sentit réveiller en sursaut par un

bruit qui semblait venir du côté de la salle : il porte la tête en avant, prête l'oreille et n'entend plus rien. S'imaginant que ce n'est qu'une de ces illusions funestes qui poursuivent les malheureux jusque dans leur sommeil, il tâche de se rendormir ; c'était en vain. Bientôt après, il entend un gémissement étouffé qu'il croit venir de la chambre de son ami ; il redouble d'attention : le gémissement se renouvelle encore plus douloureux. Il s'élance hors de son lit, court à la chambre de Belfiore ; il l'appelle, Belfiore ne répond point ; il s'approche du lit de son ami ; il le cherche, il le presse, il l'embrasse ; son ami ne s'éveille point. Agité de mille terreurs, il retourne à sa chambre, y prend de la lumière, et vole de nouveau au lit de Belfiore. Spectacle horrible ! il trouve son malheureux ami baigné dans son sang ; le poignard qui l'a tué est encore enfoncé dans sa gorge ; Belfiore avait rendu le dernier soupir. A cette vue, il jette un cri d'effroi, laisse tomber la lumière, se précipite sur Belfiore et perd l'usage de ses sens.

Cependant les domestiques, éveillés par le bruit, accourent de toutes parts ; ils entrent pour être témoins de cette scène effroyable ; ils voient

leur maître assassiné, Lanucci tout sanglant couché sur lui, les yeux fixes, le visage pâle et défait, la lumière encore fumante à ses pieds. Tous jettent ensemble un cri d'horreur. Lanucci revient à lui, et se levant furieux, il s'écrie : « Où est-il? Où est-il le scélérat, le traître? Que ne puis-je plonger ce poignard dans son sein! O! Belfiore!.......... ô! mon cher Belfiore!........ » Et, laissant échapper un torrent de larmes, il retombe sur le corps inanimé de son ami. Confus, étonnés, saisis d'horreur, tous les spectateurs ne peuvent ni s'exprimer ni former aucune conjecture.

Dès le point du jour, la nouvelle de cette tragique aventure se répand de tous côtés; Pise entière en est bientôt informée. Tous les gens de la maison sont arrêtés; Lanucci lui-même est conduit devant le podesta qui tenait au parti des Guelphes; il se voit confondu avec tous ceux qui pouvaient être soupçonnés de cet exécrable attentat; tous les indices se réunissent contre lui seul : l'endroit où il a été surpris, le sang dont il est encore couvert, sa paleur, son trouble, la lumière mal éteinte tombée à ses pieds, sa pre-

mière condamnation, et plus que tout cela son chiffre sur le poignard retiré du sein de Belfiore, poignard que chacun reconnaît pour lui avoir appartenu, tout concourt à le déclarer coupable. Son désespoir même semblait l'accuser encore. « Moi! disait-il, moi! assassiner le seul ami que j'avais au monde! celui à qui je devais ce faible reste d'existence que je déteste maintenant! celui que j'aimais plus que moi-même! pour qui j'aurais versé mille fois jusqu'à la dernière goutte de mon sang! moi! lui arracher la vie! moi! souiller ma main d'un crime atroce! et de quelle manière? Pendant la nuit, au sein du repos, sous la sauve-garde de l'amitié, de l'hospitalité la plus généreuse? Et l'on peut me supposer capable d'une telle lâcheté! ciel! à quel excès de misère suis-je donc réduit! Oh! mon Dieu! ne m'as-tu donc pas mis encore à d'assez rudes épreuves? Oh! ma mère! intercède pour ton malheureux fils auprès de celui qui sait son innocence! »

A ces mots, Lanucci tomba dans le plus profond abattement; mais rien n'écartait les indices, rien ne détruisait les soupçons. Au nombre

de ses juges se trouvait un de ces hommes si rares dans les tems de dissentions civiles ; Cardegha était Guelphe, mais il ne croyait pas qu'un Gibelin accusé était nécessairement coupable ; quoique juge, il était juste, et présentait aux partis de son tems le phénomène d'un homme consciencieux ; bien plus, Cardegha osait être humain. Touché de la douleur de Lanucci, de l'ingénuité qui se peignait dans tous ses traits, il prit hautement sa défense ; mais les autres juges regardaient le désespoir de l'accusé comme l'effet de ses remords, ou comme l'une de ces feintes connues des grands criminels : ils dirent que les preuves de son attentat étaient trop manifestes ; que sa main, familière aux assassinats, s'était déjà essayée sur son jeune parent de Florence ; qu'il fallait respecter les salutaires rigueurs de la loi ; que l'énormité du forfait commandait un grand exemple ; que le peuple l'attendait ; qu'on ne pouvait le retarder davantage.......... Lanucci fut condamné presque unanimement.

Vainement Cardegha entreprit de nouveau sa défense ; vainement il appela l'anathême céleste

sur les tribunaux de vengeance ; à peine obtint-il la triste consolation de porter lui-même à Lanucci la sentence qui venait d'être prononcée. Il le trouva plongé dans la plus cruelle douleur, prosterné la face contre terre, accablé du poids de ses chaînes. Dans le premier moment, Cardegha ne put que verser des larmes. « Moi ! disait Lanucci, accusé de l'avoir assassiné ! moi ! regardé comme un traître ! — Mon fils, lui dit le juge, l'homme n'est qu'un tissu d'erreurs ; je te crois innocent, et je te plains moins que ceux qui viennent de prononcer l'arrêt de ta mort. — De ma mort ! Il est donc vrai ! Ainsi, je vais descendre au tombeau chargé d'ignominie !......... » A cette pensée horrible, Lanucci entrait en fureur et retombait dans un profond anéantissement. C'est dans ces cruelles alternatives qu'il passa toute la nuit. Ceux qui l'entouraient fondaient en larmes et tentaient, pour le calmer, d'inutiles efforts. Ce n'était point la mort qu'il craignait ; depuis la perte de sa mère et de son ami il la regardait comme le terme de ses maux ; mais, laisser à ses concitoyens le souvenir d'un assassinat, voilà ce

qui l'accablait. Dans un moment de calme, Cardegha, lui prenant la main et lui montrant l'image du Christ qu'on avait placé devant lui : « Penses-tu, lui dit-il, que celui-là fut coupable ; regarde ses plaies ; admire sa résignation divine, et songe à ce qu'il a souffert. » Lanucci tourne alors ses yeux vers l'image du Rédempteur. « Oh ! mon Dieu, dit-il, mon Dieu ! vous l'emportez ; pardonnez à la démence de mes transports ; je ne rejette plus la mort ; j'accepte même l'infamie ; mon supplice est juste si vous l'avez voulu, s'il entre comme un chaînon imperceptible dans la sagesse de vos éternels décrets. Que m'importe, divin Sauveur ! que m'importe l'opinion des hommes ; tu fus renié trois fois par le plus dévoué de tes apôtres, et moi, créature indigne ! tu conduis dans ma prison l'ange des consolations. O Cardegha ! je te dois plus que si tu m'avais sauvé la vie ; je vais mourir tout en Dieu ; je vais revoir ma mère, mon trop malheureux ami que je n'ai pu soustraire aux coups de son cruel assassin. »

Ceux que leurs pénibles devoirs rendaient témoins de cette scène douloureuse ne conser-

vaient aucun doute sur l'innocence de Lanucci ; tous auraient voulu le sauver. Déjà le détail de ces scènes avait transpiré dans le public ; déjà un murmure confus s'élevait de toutes parts ; on parlait de suspendre l'effet d'une sentence trop précipitée ; on demandait de nouvelles informations, un jugement plus réfléchi ; le tems, disait-on de toutes parts, découvrira le coupable ; car il est impossible que Lanucci ne soit pas innocent. Beaucoup de personnes étaient déterminées à s'adresser solennellement aux juges, et déjà l'opinion publique se manifestait en sa faveur. Mais Cardegha n'avait point perdu de tems ; aussitôt après la fatale sentence il avait envoyé à Florence un courrier ; le courrier était de retour ; tout allait changer de face.

L'assassin de Belfiore était un meurtrier expédié par Bandinelli pour égorger Lanucci. Non content d'avoir, par d'atroces calomnies, dépouillé son parent de tous ses biens, et de l'avoir fait exiler à perpétuité, il en voulait à sa vie, qui lui était odieuse ; elle déposait contre la trahison de Bandinelli. Le jour de leur combat, le poignard de Lanucci s'était détaché de

sa ceinture ; Bandinelli en avait armé un brigand à la solde des Guelphes, et lui avait promis une récompense considérable s'il réussissait dans cette criminelle entreprise. Les amis de Cardegha, avertis par lui, s'étaient empressés de surveiller tous ceux qui entreraient dans le palais de Bandinelli. L'assassin fut arrêté. Il résulta de ses aveux qu'il s'était introduit secrètement dans la maison de Belfiore ; qu'il s'y était tenu caché jusqu'au milieu de la nuit, tems marqué pour l'accomplissement de son projet ; mais que dans le trouble de cet instant terrible, il prit une chambre pour l'autre, et porta le coup mortel à Belfiore. Le poignard laissé dans la plaie devait faire penser que Lanucci aurait attenté à ses propres jours. S'étant sauvé de Pise avec précipitation, il avait eu à livrer un combat aux portes de Florence à un des hommes de sa troupe que Bandinelli avait placé en embuscade pour l'assassiner. Son camarade vaincu le lui avait avoué pour obtenir la vie ; et quand, par la prévoyance de Cardegha, il fut arrêté près du palais de Bandinelli, il ne cherchait à s'y introduire que pour expier par la mort de

celui-ci le crime qu'il lui avait fait commettre. Les magistrats de Florence s'étaient emparés de Bandinelli.

Aussitôt que ces nouvelles furent connues, tout le peuple de Pise qui portait le plus vif intérêt à Lanucci se livra à toutes les démonstrations de la joie; mais peu s'en fallut que cette transition si subite, si imprévue, loin de sauver les jours de Lanucci, n'en hâtât la fin. Quand il entendit reconnaître si solennellement son innocence, il s'opéra en lui une révolution telle qu'il tomba sans connaissance, et presque sans vie. Cardegha ne l'abandonna point, lui prodigua tous les secours dont il avait besoin, et tous deux, quand Lanucci eut repris l'usage de ses sens, se prosternèrent devant l'image du Christ: « O religion, disait Lanucci, ta puissance m'avait familiarisé avec l'idée d'une mort ignominieuse; tu fais plus aujourd'hui, tu m'enseignes le devoir de vivre; ô ma mère! Belfiore! votre fils, votre ami, n'a jamais cessé d'être digne de vous. Mon Dieu! daignes changer le cœur de Bandinelli; pardonne-lui comme je lui pardonne, et puissent les tribunaux de tous les siè-

cles apprendre par ma triste aventure combien les apparences sont souvent trompeuses. Cher Cardegha, je m'enorgueillis de te devoir l'honneur et la vie ! Comment m'acquitter jamais ? — En faisant pour tes semblables ce que Dieu a permis que je fasse pour toi ! »



— N° XXVI. —

LES FRANÇAIS A PISE.

Scilicet ultima semper
Expectanda dies homini est, dicique beatus
Ante obitum nemo, supremaque funera debet.
OVIDE, *Métamorph.*, lib. III.

L'homme doit sans cesse attendre son dernier jour, car nul ne peut être dit heureux avant sa mort et l'heure suprême du trépas.

QUE cette pensée d'Ovide est à la fois juste et profonde ! Par quels jeux cruels la fortune ne se plaît-elle point à renverser ce qu'elle a exhaussé, à détruire tout à coup son ouvrage ? Combien d'hommes nous paraîtraient grands s'ils n'a-vaient trop vécu pour leur gloire, et combien de héros doivent leur immortalité au bras d'un as-sassin envoyé par la fatalité pour qu'ils ne puis-

sent point ternir l'éclat de leur renommée ! Sans le poignard de Brutus, qui sait si César n'eût point, par quelque grande faute, marqué sa place dans un rang inférieur? Homère n'a pas voulu donner à Achille une longue vie ; et, que de génie dans la fable qui lui laisse le choix entre peu de jours suivis d'une longue mémoire, et une vie long-tems prolongée dans un obscur bonheur ! La fortune se lasse aisément ; mais elle a beau prodiguer ses avertissemens par de frappans exemples, les hommes n'en suivront pas moins la route tracée par les ambitieux, comme si cette déesse aveugle répandait son aveuglement sur tous les adorateurs de son culte ; on a donc bien raison de le dire : nul ne peut être déclaré heureux avant sa mort. Peut-être le seul Sylla doit-il être excepté de cette loi commune, parce que Sylla avait volontairement mis fin à sa vie publique avant que le ciel eût marqué l'heure de son trépas, et cette fois du moins l'homme survécut au héros, sans que le sort y fût pour rien, par la volonté du héros qui voulut redevenir homme. Si je laisse de côté ces forcenés grands hommes qui ont gravé en caractères de sang les hauts faits que notre stupi-

dité admire ; si je jette les yeux sur ces hommes bien plus grands qui se vouèrent au culte des muses ; si je vois Homère errant et poursuivi par le malheur dans toutes les villes qui devaient un jour se disputer l'honneur de l'avoir vu naître, je vois le Tasse privé de sa raison, mais non point encore de son génie poétique, accuser l'Italie par la fin de sa carrière misérable ; et je ne trouve que Virgile, parmi les poètes épiques, qui ait joui de sa réputation pendant sa vie. Qu'est-ce donc que la gloire, et qu'est-ce que vaut la gloire ? Comment d'ailleurs les hommes la dispensent-ils ? Ils rangent Erostrate au rang des malfaiteurs pour avoir brûlé un temple; le jour même de l'incendie du temple de Diane, Alexandre voit le jour pour le malheur de toutes les populations de l'Asie, et ils saluent du nom de grand cet Alexandre qui ne se borne point à l'incendie d'un temple, mais qui promène ses fureurs dans de vastes empires, traînant après soi la mort et la destruction. Or, puisqu'il faut détruire pour avoir droit à nos hommages, pourquoi cette gloire accordée à Alexandre n'est-elle plus que mépris quand il s'agit d'Erostrate ? Qui sait si ce que nous nommons l'apathie des

Italiens n'est pas la vraie sagesse, et si ce peuple si spirituel n'est pas devenu, par l'effort de sa raison, dédaigneux de tous les genres de gloire qu'il a tour à tour possédés dans un degré bien supérieur à tous les peuples modernes, et si l'Italie n'a pas abdiqué l'empire du monde comme Sylla abdiqua dans Rome la toute-puissance.

Pise offre de riches matières aux réflexions, parce qu'elle-même a été le jouet de toutes les vicissitudes. Je m'arrêtais souvent au devant du cadran placé dans l'intérieur de l'église du Dôme; je crois y lire encore cette mystérieuse inscription : *Vides horam, nescis horam :* Tu vois l'heure, mais tu ne sais pas quelle sera ta dernière heure. Ah! si cette dernière heure pouvait être sans cesse présente à l'esprit des grands de la terre, des fabricateurs de lois et des dispensateurs de la justice, que de projets n'éclateraient point au grand jour; que de guerres injustes seraient avortées aussitôt que conçues; que de lois décevantes ne donneraient pas au pouvoir absolu l'apparence de la liberté; et de combien d'iniquités nous n'aurions point à gémir! Je trouvai un jour l'ancien procureur impérial de Bobbio, arrêté comme moi devant le cadran

de l'horloge, et nous raisonnions sur l'inscription que je viens de rapporter : « J'aime, me dit-il, j'aime dans le tourbillon, dans le mouvement des grandes réunions, aux jours de solennité, quand de toutes parts éclatent les chants et la musique, l'interruption subite de l'airain qui sonne l'heure fugitive, et fait jeter les yeux sur une inscription morale. Loin que cette leçon doive être pénible, elle ne peut, selon moi, qu'augmenter les jouissances du moment, car elle semble promettre une heure encore plus heureuse à ceux qui, sans nuire à personne, ne cherchent, dans leur passage sur notre sphère, qu'un instant de satisfaction : à la vérité, tout n'est pas joie et plaisir pour les meilleures gens. Quelque inclination que l'on ait à remplir ses devoirs, il faut convenir que parfois ceux-ci deviennent pénibles, et cette réflexion me remet sur le fauteuil du ministère public. J'en portai tout le poids, chargé des fonctions de procureur impérial, et de celles de magistrat de sûreté dans un arrondissement de seize justices de paix, peuplé de cent soixante-dix mille habitans, au sein d'un vieux peuple mal disposé à l'égard des Français, d'étrangers qui leur ap-

portaient leurs lois, leurs impôts onéreux, leurs douanes, leurs droits réunis, leur enregistrement, et surtout leur fatale conscription. On ne peut, sans passer par une telle épreuve, concevoir toutes les difficultés que je rencontrai dans l'organisation et la mise en mouvement d'un pareil tribunal. Il faut animer toutes les molécules petites et grandes. Les institués à ce tribunal ne savaient rien, ou feignaient de tout ignorer. Pas un ne veut parler français. Et c'est le moindre de mes embarras. Le gouvernement a conservé la langue harmonieuse de la Toscane, en concurrence avec la langue française, et vous imaginez bien que les Toscans préfèrent la première. Les juges nommés acceptent, soit pour conserver un revenu indispensable, quoique modique, car jamais en France on n'a su soutenir, par une juste récompense, les travaux indépendans de la magistrature, soit pour se procurer un état; mais pour ne pas se compromettre vis-à-vis de leurs compatriotes dans le cas d'une retraite des Français, ils agissent et parlent tout juste pour ne pas entraver la marche du tribunal, mais pas assez pour l'activer. Beaucoup d'entre eux ne veulent point étudier la ju-

risprudence française ; ils s'en rapportent, pour ne pas la contrarier, à ceux de leurs collègues qui voudraient se charger de l'appliquer en leurs noms, en sorte que la majeure partie des magistrats italiens opinent à l'aide d'un signe de tête. »

Rien n'était plus naturel et plus juste que ses observations. En effet, chaque jour les arrestations par la gendarmerie se renouvelaient ; les voleurs, les porteurs de stilets, les auteurs d'attentats à la vie, aux mœurs et au gouvernement des Français, étaient conduits au parquet : il y avait en outre trois mille procès civils arriérés, apportés des anciens tribunaux, dont les juges étaient appelés *vicarii*, aux nouveaux tribunaux français. Les costumes en toques à galon d'argent, en cravates longues, en robe à larges manches, à ceintures noires ou bleues autour des simarres, leur paraissaient bizarres. Ils refusaient de les porter ; les avocats et les avoués ne les ont pris que plus de six mois après l'installation. Leurs *vicarii* n'en portaient aucun. Ils s'asseyaient en habits bourgeois, à une table ronde, autour de laquelle les hommes de loi prenaient séance, et tous confondus sans di-

gnité, sans respect pour le juge, on proposait les demandes, la défense et les moyens. Il n'y avait d'autre style que celui de la conversation. Souvent les voix étaient bruyamment confondues; les poings frappaient rudement la table, soulevaient les écritoires, les livres et les papiers. Au milieu du tumulte, *il vicario* prononçait sa décision, après laquelle celui qui succombait lui lançait quelques mots piquans, quelquefois même injurieux, et chacun se retirait chez soi, estimant qu'une vivacité toujours irrespectueuse était l'accessoire nécessaire à la discussion principale. Les appointemens du *vicario*, qui réunissait aussi des fonctions administratives, étaient portés à cinq ou six mille de nos francs. Cette somme quelquefois plus élevée, selon la population du ressort, consolait des mauvais propos le juge, qui philosophiquement la réputait casuel du métier, et tout marchait sans code de procédure. L'établissement des tribunaux français vint ensuite retrancher la majeure partie des appointemens, et mettre un terme aux atteintes portées à la gravité magistrale; ce qui n'a pas toujours satisfait des juges italiens, francisés à si bon marché.

Les femmes avaient une puissante influence sur *gli signori vicarii*, au civil, au criminel, et en administration. Des magistrats italiens dans les nouveaux tribunaux ont subi leur domination, et modifié d'après leurs suggestions, l'autorité, les actes, les plaidoyers même, quand ils étaient dans les premiers rangs du ministère public. Les prévenus ont été protégés ou poursuivis plus rigoureusement, selon la bienveillance ou l'antipathie du cœur féminin. Les magistrats français qui n'ont pas fermé l'oreille aux chants des syrènes de l'Italie, ont prouvé que leur rectitude n'avait pas résisté à l'air contagieux de la trop douce Ausonie. Je ne passerai point sous silence la fermeté du président du tribunal de première instance; il était né Toscan, et tenait, à ce qu'il paraît, fortement aux règles établies. Ce premier juge avait lu que les audiences des tribunaux devaient durer au moins trois heures. En conséquence, voulant donner un exemple manifeste de son exactitude, il tenait sur sa table un sablier ou horloge de verre, au moyen duquel il mesurait le tems par le sable qui s'écoulait d'un tube à l'autre. Il accordait la parole à un avoué ou à un avocat pendant un quart-

d'heure, une demi-heure au plus, à moins qu'il ne s'endormît, ou que l'éloquence ne soutînt son attention d'une manière magique. Mais à peine les derniers grains annonçaient-ils la révolution des trois heures d'ordonnance, que les orateurs fermaient la bouche, que les délibérations, les oracles, étaient interrompus, et que ce magistrat levait la séance. C'était répondre d'avance au reproche d'abréger ses audiences.

Les Français avaient établi une université à Pise. La jeunesse acquérait dans ses diverses facultés des connaissances importantes, entre autres celle du droit français. L'usage d'un jeune homme reçu licencié ou docteur, était de donner une paire de gants blancs à ses professeurs, ainsi qu'aux personnes qui s'intéressaient à lui. On voyait alors parmi les professeurs quelques amis des Français. Un chirurgien, nommé *Vacca*, qui, à l'âge de trente et quelques années, jouissait d'une grande réputation en Toscane, avait le titre de premier chirurgien d'*Elisa Bonaparte*, qui gouvernait alors la trente-unième division. Ce grand signore Vacca avait été persécuté, en 1799, comme partisan des Français, lorsque ceux-ci évacuèrent l'Italie.

Vacca et son frère s'enfuirent par Gênes en France, avec d'autres de leurs compatriotes proscrits comme eux. Ce fut alors que l'ancien gouvernement toscan rétabli institua des commissions dont les membres étaient chargés de poursuivre les partisans des Français. Ces magistrats temporaires et spéciaux furent choisis parmi ceux qui, sous le régime impérial, n'avaient pas été employés. Un des principaux inquisiteurs de Pise, quoique subalterne, attendu que ses moyens servaient de mesure à la confiance qu'il obtenait, nommé *Carlo Naldini*, fit le procès à tous les Pisans, prévenus ou soupçonnés d'avoir favorisé les Français en acceptant des places, quand même ils les auraient exercées avec modération. Selon eux, il fallait fuir ces étrangers, se dérober au moins à leurs regards, les laisser agir, abandonner enfin Pise, la Toscane, à l'anarchie, sinon sevrer leurs juges de procès, et leurs administrateurs du produit des contributions. Sans rechercher s'il ne vaut pas mieux qu'un peuple réuni à la suite d'une invasion armée s'efforce de partager le nouveau gouvernement, afin d'atténuer l'oppression exercée sur des compatriotes, les in-

quisiteurs condamnèrent par contumace le frère du docteur Vacca à mort; il était, je crois, colonel au service de la France; d'autres au carcan, au bannissement, à l'exil dans les marais pestilentiels de la Toscane, à une pénitence temporaire ou à vie, dans les couvens rétablis, etc., etc. Le docteur Vacca resta éloigné de la Toscane. Les condamnés arrêtés subirent tous leurs peines. Ils avaient inspiré une haine si exaltée aux gens distingués des villes, que des dames à Pise se portèrent au poteau où plusieurs étaient attachés, et les joues cramoisies, les yeux enflammés, leur lançaient des pommes, des oranges pourries, des citrons gâtés, et même des pierres. Ces Toscanes, si douces dans les salons, se montrèrent furieuses et cruelles, au point d'abuser de la position toujours intéressante, serait-elle méritée, d'un condamné sans défense.

Les Français n'ont pas tardé à revenir mettre un terme au châtiment que subissaient encore des Toscans; mais il n'y eut pas de réaction. Les petites furies en cornettes furent réduites à trouver fort extraordinaire la modération des étran-

gers, qui ne permirent pas aux persécutés de se venger. Naldini même fut nommé l'un des juges de la cour de justice criminelle de Pise; et, voyez la puissance de l'avarice, de l'ambition, lui et ses pareils acceptèrent les fonctions judiciaires et administratives déléguées par les Français; ils donnèrent l'impulsion, en sorte qu'eux et leurs victimes, *amalgamées*, coopérèrent, sans crainte de procès à venir, au rétablissement des Napoléonistes, sauf à s'entendre enfin comme ils devaient le faire dès le principe pour le détruire une dernière fois.

J'appris quelques détails sur les vengeances exercées en 1799 contre les partisans des Français, quand ceux-ci venaient d'être repoussés. A Sienne, les paysans d'*Arezzo*, animés par les Toscans riches ou influens, ont couru chez les partisans des Français, surtout chez les Juifs, contre lesquels le fanatisme, et peut-être l'usure, ont exaspéré les Aretins. Après avoir élevé le bûcher sur la grande place de la ville, ceux-ci ont allumé et brûlé seize prétendus adhérens. Parmi les gens livrés au feu, on a compté deux femmes juives.

On m'a certifié que l'évêque de Sienne (en novembre 1808) était le même qui bénit la troupe des paysans d'*Arezzo*. On a observé que ces furieux ont brûlé les billets ou reconnaissances des Siennois, effets qu'ils pillaient chez les Juifs; cette foule barbare était, comme je l'ai dit, excitée et dirigée par des débiteurs scélérats. Les bonnes causes ne doivent être servies que par de bonnes actions. Les peuples ne doivent défendre leur indépendance que par la bravoure et la magnanimité. Je vais citer un trait de religion et d'humanité qui honore infiniment M. *Santi*, premier évêque de *Sovana*, résidant à Pitigliano, et frère de M. Santi, professeur, inspecteur de l'université de Pise. Les grossiers et cruels Aretins avaient juré de brûler tous les Juifs; ils avaient envahi *Pitigliano*, dans l'intention féroce d'y livrer les familles juives aux flammes. M. Santi se revêt de ses habits pontificaux, et se place, un crucifix en main, à l'entrée du *ghetto*, ou quartier des Juifs. Là, il arrête les cannibales du territoire d'Arezzo, les harangue, les exhorte à se calmer, les rappelle surtout à la charité chrétienne. Ces furi-

bonds insistent, pressent le pieux évêque, le renversent même. Mais le digne ministre de Dieu se relève, leur oppose le signe de notre religion, et leur crie : « Vous passerez sur son corps, vous foulerez aux pieds la divine croix, avant d'égorger les familles des hébreux, que Notre Seigneur lui-même recommande à son céleste père. » Les fanatiques se sont enfin arrêtés, retenus par le courage héroïque, religieux, de l'évêque *Santi*, et les Juifs n'ont pas péri.

Le séjour des Français en Italie a été troublé fréquemment par les menaces, par les démonstrations hostiles des habitans, et même par des soulèvemens qui ne furent comprimés que par les batailles gagnées par les Français. Les bruits les plus sinistres étaient souvent répandus, et les Français, employés ou militaires, forcés de se mettre sur leurs gardes.

Le 8 décembre 1808, jour de la Conception, principale fête de l'Espagne, on annonçait sourdement à Pise des cérémonies solennelles dans les seize églises. Des neuvaines avaient précédé ces fêtes. On m'a certifié que de semblables cérémonies ont été concertées, et ont eu lieu dans

toute la Toscane, notamment à Sienne. Le jour de la Conception était désigné pour le massacre des Français ; mais les premiers succès de nos armées, dans la guerre injuste d'Espagne, ont tellement déconcerté les chefs de ces plans sinistres, que l'exécution n'a pas eu lieu. M. *Ruschi*, maire de Pise, écrivit dans ce tems à l'archevêque, prélat digne, par ses vertus et sa piété, de ses hautes fonctions ecclésiastiques, de ne pas permettre à son clergé la célébration, avec une pompe extraordinaire, de la fête de la Conception ; en sorte que les Français ont été épargnés.

Lorsqu'au commencement de l'invasion de l'Espagne, les affaires parurent douteuses, les Toscans espérèrent qu'une insurrection générale de l'Italie les affranchirait du joug français. Déjà du côté de Sienne un grand nombre de paysans s'était soulevé, et les habitans d'Arezzo furent encore les premiers à se mettre à la tête d'un grand mouvement.

Les mécontens s'étaient déjà montrés aux portes de Sienne, fermées par la garnison française. Soit que l'étranger n'ait pas alors jugé une

tentative nécessaire en Italie, afin de porter plus de forces contre la Péninsule, soit que l'établissement d'un frère de Bonaparte sur le trône d'Espagne, ou que toutes ces circonstances réunies aient déconcerté les chefs des Aretins et des Toscans soulevés, leurs efforts hostiles n'ont pas eu d'autre résultat. Le général *Menou*, gouverneur de la Toscane depuis l'installation du prince Borghèse à Turin, prit alors un arrêté qui rendit tout le pays d'Arezzo et de Sienne, notamment le haut et le moyen clergé, responsables des suites de l'insurrection. La force armée, et toute la gendarmerie, furent dirigées vers Sienne, pour appuyer vigoureusement l'arrêté. Les paysans armés y furent rencontrés, battus, tués ou dispersés; cent cinquante faits prisonniers, conduits à Florence, et livrés par le gouverneur à une commission militaire. Quelques chefs ont été fusillés, mais le reste a été amnistié, et tout est rentré dans l'ordre établi par les Français.

Ce calme n'était qu'apparent: il ne devait pas tarder à être troublé. L'Autriche, dans les premiers mois de 1809, déclara la guerre à Napo-

léon. Aussitôt les Italiens se firent illusion. Ils désiraient, peut-être avec quelque fondement, de voir les oppresseurs éloignés de leur patrie. Déjà les Toscans, quoique bons, regardaient les employés et militaires français d'un air malin ou sévère. A Pise, des nouvelles fâcheuses circulaient sur les armées françaises. On parlait des victoires signalées de l'Autriche. On affichait des placards sinistres contre Bonaparte, sa famille et ses employés, désignés individuellement. Le procureur général près la cour de justice criminelle, qui avait conclu plusieurs fois à la peine de mort, que les lois françaises avaient établie dans un pays où l'on suivait comme à Plaisance les maximes de *Beccaria*, devait être brûlé vif, quoique Génois. Comme le procureur impérial que je connaissais n'avait requis que des peines d'amende et d'emprisonnement, on se bornait à le jeter comme Français dans l'*Arnino*, ironie jointe à la barbarie; car *Arnino* est le diminntif d'*Arno*, fleuve qui baigne la Toscane, et qui passe à Pise; ceux des Toscans même que le gouvernement français employait, étaient portés sur les listes de proscription que

l'on faisait circuler. Les commissaires de police arrachaient la plupart des affiches, dont l'écriture était grossièrement déguisée, et les apportaient à son parquet. Lorsque les Autrichiens eurent pénétré jusqu'à *Padoue*, leurs partisans nombreux rayonnaient de joie, et ne parlaient que de vengeance. Le ministère public, les administrations, avec une poignée de gendarmes, ne pouvaient faire arrêter, encore moins punir les mécontens. Les armées françaises pouvaient seules les réduire par le résultat de leurs victoires.

A Udine, les partisans de l'Autriche brûlèrent le vénérable d'une loge maçonique.

A Livourne, on avait préparé des chemises goudronnées, afin d'en revêtir des Français ou leurs adhérens.

Lorsque tout à coup on apprit les succès des Français sur le Rhin, et la retraite des Autrichiens de l'Italie, nos ennemis en Toscane et ailleurs restèrent muets, les placards ne parurent plus, les chemises goudronnées furent mises en magasin, et l'*Arnino* continua de couler sans le corps d'un magistrat.

Le père *Pina*, carme, prédicateur véhément et habile de Pise, reçut de la gouvernante *Elisa* l'ordre de s'expatrier, et de se retirer en Corse. Il s'agita, il sollicita pour faire révoquer cet ordre : il vint même auprès de l'autorité judiciaire se lamenter, disant qu'il serait noyé en traversant la mer. Il savait que le procureur du tribunal assistait quelquefois à ses sermons, parce qu'il aimait et sa déclamation animée, et son style distingué. Il lui demanda s'il connaîtrait quelque moyen d'obtenir que sa peine fût du moins commuée en une réclusion. Il n'y en avait aucun. On se borna à le consoler, en l'assurant que ses talens feraient respecter ses jours, et qu'il y avait lieu de croire que son exil serait de courte durée. Il partit bien affligé, car chez de pareils hommes toutes les pensées sont ardentes. Ce qu'on lui avait prédit arriva. Un mois s'écoula, il revint satisfait d'avoir consommé aussi heureusement le sacrifice.

Un jeune prêtre avait fait une anagramme sanglante du nom de Napoléon. Il fut reclus à Livourne. D'autres prêtres se prononcèrent contre le titre d'*altissimo* que la gouvernante avait

donné, dans une proclamation, à son frère Napoléon. Ils observaient que ce titre n'appartenait qu'à Dieu, et ils reçurent des réprimandes sévères. *Le maire de Montecarlo*, arrondissement de Pise, partisan de Bonaparte, reçut, en plein jour, d'un homme aposté, un coup de stilet à la tête, mais qui n'atteignit pas la tempe, et il guérit. L'assassin disparut. La grande duchesse, titre que prenait Elisa, fit afficher par toute la Toscane une promesse de quatre-vingts sequins à celui qui le livrerait ou procurerait son arrestation. C'était le 1er mai 1809. Sa maîtresse le trahit, et le fit prendre. Je ne sache pas qu'elle ait reçu la récompense; ce prix aura pu être distribué aux gendarmes. Le procès a été fait par la cour criminelle et spéciale séante à Pise; les juges, quoique Toscans eux-mêmes, parmi lesquels figurait M. *Naldini*, l'ont condamné à mort. Il s'est pourvu en cassation; pendant ce tems, le maire de Montecarlo sollicita sa grâce; le pourvoi fut rejeté, et le condamné a été exécuté. Toute la population de Pise était sur pied. Le procureur général n'a pu faire trouver une voiture pour conduire le pa-

tient à l'échafaud. Ce condamné y a marché ; obligation imposée dans beaucoup de villes de France aux criminels jugés à mort ; coutume cruelle et barbare ! Après son exécution, les confrères de la Miséricorde, qui avaient quêté tout le jour pour lui, l'ont fait déposer dans une chapelle, où les curieux se sont portés en foule.

Bientôt après, en juin de la même année, une nouvelle insurrection éclata, vers Bologne, dans les Apennins qui séparent l'Italie septentrionale de la Toscane. Des troupes de ligne, partie françaises, partie étrangères au service de la France, envoyées contre les insurgés, les battirent. Ceux-ci revinrent en force, et se portèrent jusque sur *Pistoïa*, jolie ville de Toscane, à huit ou dix lieues de Florence. La gouvernante, qui passait les beaux jours au *Poggio*, maison de Plaisance près sa capitale, s'est réfugiée à Florence, dans le palais *Pitti*, dont les murs sont si hauts et si forts. Son mari, souverain de Lucques, n'était que général sous ses ordres en Toscane. Ils concertèrent des mesures militaires. Pendant que leurs troupes s'effor-

çaient, quoique peu nombreuses, de contenir les mécontens, le gouvernement toscan envoya des ordres aux chefs militaires, aux commandans de place, aux chefs des administrations, des cours et tribunaux. Ces ordres parvinrent jusqu'aux procureurs impériaux. Il ne s'agissait rien moins que de faire quitter la plume aux gens de loi, juges, avocats, greffiers, avoués, notaires, huissiers, etc., de les plastronner de leurs dossiers, de convertir leurs toques en schakos. Il fallait réunir leurs compagnies verbeuses en pelotons silencieux, et faire marcher des Toscans, supposés Français, contre des Toscans décidément Italiens.

Voici la copie exacte d'une lettre écrite le 16 juillet 1809 au procureur impérial :

Le commandant d'armes, ex-colonel de cuirassiers, chevalier de la Légion-d'Honneur, à M. le procureur impérial.

« Monsieur,

» Le général me charge, par les instructions » secrètes qu'il m'a adressées, de vouloir invi-

ter tous les employés du gouvernement à s'ar-
» mer et se réunir à la troupe de ligne en cas
» d'insurrection ou débarquement. Je vous prie,
» en conséquence, de prévenir tous les employés
» sous vos ordres de se munir d'armes; et en
» cas d'appel, se rendre chez le commandant
» de la place.

» Je compte sur votre zèle et votre bonne
» volonté pour seconder de vos efforts les in-
» tentions de M. le général.

» Recevez, Monsieur, l'assurance de ma con-
» sidération.

» *Signé*, BONNECARÈRE. »

Un avis fut transmis aux chambres des avoués et des notaires, et quoique les juges ne fussent pas désignés dans la lettre du commandant de place, on dut les prévenir comme les autres, ainsi que les avocats. Toutes les communications furent faites. Quelques avoués et notaires, un juge même, faillirent se trouver mal en recevant un pareil avis. Cependant, la chambre des avoués, qui seule répondit, fit bonne contenance, et marqua par ses lettres que tous les mem-

bres qui la composaient étaient prêts à se conformer aux intentions du gouvernement, pour *l'avantage du pays, le maintien de la tranquillité publique*, pourvu que les armes nécessaires leur fussent remises. La seconde lettre du lendemain 19 juillet 1809 portait qu'en expliquant la première de la veille, et pour éviter toute équivoque, la chambre tout entière avait résolu qu'en cas d'insurrection ou de débarquement, sa ferme intention était de se livrer *au maintien de la tranquillité et du bon ordre dans la ville, ainsi que le doit tout bon citoyen, et comme toutes les autres personnes honnêtes ne manqueront pas de faire.*

Parmi ceux qui étaient prévenus, le président et plusieurs juges répondirent sagement qu'ils agiraient dans l'intérêt de leur pays; d'autres plaisantaient, en disant qu'on devrait d'abord les exercer, leur apprendre à manier les armes; que cependant ils avaient la tête dure, qu'ils étaient trop âgés pour porter la baïonnette en avant. Des avoués, réunis au parquet, requirent deux canons, malgré la longue suppression au palais du droit de ce nom. D'autres disaient qu'ils

formeraient l'arrière-garde, et protégeraient les équipages des juges qui les précéderaient.

Tout se passa à la satisfaction commune. Il n'y eut ni insurrection ni troupes de débarquement à Pise, et les terreurs paniques de quelques robins se sont dissipées sans le plus léger accident. Cependant, des dames distinguées de Pise, en passant devant certains employés français, disaient assez haut : « Comme ils vont décamper! Heureux s'ils sont encore à tems! »

La victoire de Wagram a éclairci tous ces nuages. Les insurgés battus et découragés, se sont de nouveau dispersés, et les hommes de palais se sont remis tranquillement dans leurs fauteuils.

Quel était dans tout cela le crime des Italiens? Croit-on qu'ils préférassent les Autrichiens aux Français? Point du tout : ils mettaient en pratique ces deux vers du bon La Fontaine :

> Notre ennemi, c'est notre maître,
> Je vous le dis en bon français.

— N° XXVII. —

BIZARRERIES.

—

Dès que l'impression fait éclore un poète,
Il est esclave né de quiconque l'achète.
BOILEAU.

Les poètes ne sont pas seuls esclaves du public ; tous ceux qui se laissent aller à la dangereuse velléité d'écrire, même dans une humble prose, en sont logés là, et malheureusement ce ne sont pas ceux qui achètent des livres qui s'en montrent les censeurs les plus sévères ; la plupart ressemblent aux spectateurs qui entrent par faveur dans les théâtres, et qui sont toujours les plus difficiles à contenter. Mais si notre esclavage commence quand l'heure fatale de la publication est arrivée, nous sommes maîtres absolus du public au moment où nous écrivons ;

alors libre à nous, pourvu que nous ne nous fassions aucune querelle avec la justice ou avec ceux qui s'arrogent ses droits, de dire tout ce que nous voulons, sauf au lecteur à jeter le livre s'il lui déplaît; et c'est un droit légitime dont il n'use, hélas! que trop souvent. Aujourd'hui, par exemple, dût-on le trouver mauvais, je me livre sans méthode à des souvenirs détachés, et qui probablement se rapportent à des époques diverses.

On compte en Toscane environ seize cent mille habitans. Tout concourait autrefois à rendre ce pays le plus heureux de l'Italie. On raconte que Montesquieu étant arrivé à Florence, voulut faire une visite au premier ministre du grand-duc. Il le trouva le soir en veste de nankin, assis sur le devant de la porte de son palais, sans nul autre souci que de respirer un air frais et pur. Montesquieu était accompagné d'un jeune Français fort présomptueux, qui se moqua beaucoup de cette tenue d'un premier ministre. « Ah! lui dit le président, apprenez à mieux juger des choses; ne voyez-vous pas que le peuple doit être heureux, puisque le premier ministre n'a rien à faire, et que lui est nécessairement un

homme de mérite, puisqu'il ne craint pas de s'exposer aux regards du peuple, sans être environné de tout l'attirail de la grandeur. »

L'Arno est la principale rivière du grand-duché, et il avait donné son nom au département dont Florence était le chef-lieu. L'Arno se jette dans la mer, près de Livourne, à quatre ou cinq milles de Pise. La beauté de ses rives est citée avec raison par tous les voyageurs; ses belles eaux sont d'ailleurs extrêmement favorables au commerce des Toscans. Les rames dirigent les bateaux qui suivent son cours en descendant, mais on est quelquefois affligé par la vue des hommes attelés comme des animaux aux bateaux qui le remontent. Pendant les grandes chaleurs, ils marchent presque nus sur la largeur des parapets. En général, les cultivateurs et les hommes de charge ne sont couverts, pendant l'été, que d'une chemise et de ce vêtement que l'on a si bien surnommé *le vêtement nécessaire*. Leur peau, brûlée par le soleil, est presque noire; la plupart portent le caractère de ces belles figures que l'on remarque dans les tableaux de l'école florentine. Ils sont en général agiles et bien faits; mais, malgré leur couleur basanée, ils n'en

parcourent pas moins les rues ou leurs champs, tenant d'une main un éventail et de l'autre un parasol; l'hiver ils se recouvrent d'un manteau brun ou d'une redingote de la forme de cet ancien habillement que nous nommons houppelande, et dont ils laissent pendre les manches. Un filet gris ou vert enveloppe leurs cheveux et descend en queue sur leurs épaules; un chapeau rond en feutre ou en tissu de paille leur couvre la tête. Sans ces costumes, dont l'aspect est très-pittoresque, on les distinguerait à peine des Cafres ou des Métis des Antilles. Quand un de ces hommes rencontre un moine, il commence par lui baiser la main avant de se permettre aucun signe de familiarité. J'en ai vu prendre la main du religieux, y déposer un baiser respectueux, puis la serrer ensuite, ainsi que cela est devenu d'usage entre amis.

Le peuple toscan est très-intéressé; l'âpreté du gain est telle chez beaucoup de petits marchands, qu'ils altèrent la qualité de leurs marchandises de manière à rendre détestables un grand nombre des objets de consommation, tels que le lait, le fromage et le beurre. Dans le beurre, par exemple, ils mettent de gros mor-

ceaux de fromage, et, s'il n'est pas gâté par l'introduction de matières étrangères, il est blanc et sent le vieux oint. Le bon beurre ne se vend qu'aux cascines, mais à un prix plus élevé que celui du meilleur beurre de Paris. Les cascines sont établies à l'embouchure de l'Arno. Les marchands épiciers ne sont pas à l'abri des reproches de mélanges illicites et d'altération de leurs marchandises. L'un d'eux me vendit un jour de la cassonade qui ne pouvait fondre dans la bouche. Ayant examiné quels pouvaient être ces petits corps étrangers, j'ai découvert que du marbre blanc pulvérisé et tamisé avait été mêlé avec la cassonade. Je fus obligé de la faire fondre dans de l'eau bouillante, de laisser précipiter la poussière de marbre, et de transvaser mon sirop : il y avait au moins un tiers de marbre.

Dans le déménagement des marchands, des gens de métier et des paysans, on voit toujours sur le devant de la voiture, ou bien au dessus des meubles, une croix ou une madone placée debout.

J'ai vu chez une vieille comtesse, dans son large buffet, un tombeau de six pieds de long sur deux de large, dans lequel un Christ de pa-

reille grandeur était étendu, gardé par trois ou quatre soldats sculptés, et vêtus des uniformes du tems de la Passion. Ce sépulcre était devenu l'objet de ses adorations. Dans un déménagement, il figurait sur le devant du char.

Le climat de Pise est ordinairement fort doux, mais souvent l'air y est très-humide, surtout dans les mois d'hiver, de printems, et sur la fin de l'automne, en sorte que j'ai remarqué dans les rues beaucoup de gens perclus, les jambes enflées, ou attaqués de rhumatismes. L'hiver de 1808 à 1809 fut même aussi froid, aussi malsain qu'à Paris. Dès le 15 décembre, la neige, qui est presque aussi rare à Pise qu'à Naples, y tomba abondamment pendant huit jours, et s'éleva à six pouces de terre. Le thermomètre de Réaumur marquait 4 degrés au dessous de zéro. Les habitans du pays, tout morfondus, affirmaient que depuis quarante ans, et même depuis un siècle, on n'avait éprouvé une température aussi froide à Pise, et qu'ils ne se rappelaient pas y avoir vu tomber tant de neiges. « Ce sont, disaient-ils, ces Français qui nous apportent ce qu'ils ont de mauvais; leurs lois, leurs brouillards, leurs frimas, leurs glaces et leur neige. »

Ces pauvres Pisans frissonnaient à ces mots dans leurs grandes chambres sans plafonds, *le scaldino* en main, leur seule ressource contre le froid. Ils maudissaient le régime et la température transalpins. On est mal chauffé chez les Italiens en hiver ; ils n'ont qu'une cheminée à la cuisine, encore l'âtre est-il élevé à la hauteur des mains, en sorte que les pieds gèlent. Si l'on trouve une cheminée dans un appartement, elle est sans feu, parce que les Italiens n'ont que du menu bois. Leur usage est d'opposer au froid une *braisière* seulement de charbon à vapeur, ou un *scaldino*. Ils ne peuvent prendre sur eux d'allumer du feu dans la cheminée de leurs salons. Les Français ont continué, en Italie, leur méthode nationale, et j'ai fait du feu à Pise le 7 juin 1810, époque qui causera quelque surprise ; mais les pluies avaient donné tant de fraîcheur et d'humidité à l'air, que j'en avais les nerfs attaqués. Je ne trouvai pas de remède plus convenable que le feu. On ne se rappelait pas, à Pise, d'une disposition de l'air aussi froide et aussi pluvieuse en cette saison. Le froid était encore plus sensible à Florence, voisin des monts sur lesquels tombèrent à la fois la neige

et la grêle. L'atmosphère conserva ce fâcheux état pendant une partie de juillet. Je voulais faire du feu le 16 de ce mois, mais on me fit observer que ce serait outrager le beau climat de la Toscane, et je me résignai par convenance, résolu toutefois de ne jamais croire sur parole les belles descriptions de l'Italie, ni les récits exagérés des voyageurs *romantiques*. L'état de l'air, alors sous l'influence du lion, démentait ce proverbe italien :

Quando il sol è in leone,
Bisogna bere buon' vino, con popone,
E mettere le donne in un cantone.

Certes, le soleil ne mûrissait point encore les melons. Les dames pouvaient nous dédommager de la tristesse du mois de juillet, et le moment n'était pas venu pour l'Italien de les cantonner et de les remplacer par le bon vin.

L'année 1810 devait être remarquable à Pise par l'altération de l'air et l'agitation de la terre. Le 8 septembre je ressentis la secousse d'un tremblement de terre : il était neuf heures moins un quart du matin. La secousse fut si légère, que je crus d'abord, qu'occupé depuis sept heures à

mon bureau, près de ma fenêtre ouverte, au troisième étage, sur le quai de l'Arno, la tête m'avait un peu manqué. La direction de la secousse fut du midi au nord; le vent était sud-ouest, l'air pesant et chaud; car, depuis une quinzaine de jours, les chaleurs nous dédommageaient fortement des froids de juillet. Plusieurs personnes m'assurèrent, dans la journée, avoir senti ce tremblement, qui fut plus violent à Bologne, éloigné d'environ cinquante lieues de Pise, et séparé de cette ville par les Apennins. Je pense que la secousse aura duré deux secondes. Je ressentis incontinent une ou deux autres secousses, mais si sourdes, dont le principe me parut si éloigné, qu'elles furent presque insensibles. On m'a dit que ces secousses avaient été beaucoup plus marquées à Pistoïa en Toscane, ville voisine des Apennins.

Des Pisans ont prétendu avoir senti de nouvelles secousses le samedi 15 du même mois, à minuit; mais elles n'ont pu interrompre mon sommeil, en sorte que je dus m'en rapporter à la foi d'autrui.

Il n'en fut pas de même du tremblement de terre qui effraya quelques habitans craintifs dans

la nuit du 24 au 25 décembre de la même année, à deux heures moins un quart, après la messe de minuit : cinq ou six ondulations agitèrent tout à coup mon lit et m'éveillèrent en sursaut. Le craquement des meubles, des portes et des boiseries m'avertit de quelque grande commotion; j'entendis sonner sans mesure l'horloge placée en face de mon logement, sur la rive opposée de l'Arno. Je me levai assez précipitamment, et cependant sans bruit; j'ouvris la porte de mon balcon, et j'examinai l'état du ciel. L'ondulation était du couchant au levant, sous un ciel semé de nuages divisés, et partiellement étoilé; le vent paraissait souffler du nord-ouest, mais l'air était si tranquille que je crus d'abord les nuages immobiles. Le lendemain, pluie et soleil alternativement. On a prétendu que le tremblement de terre avait eu lieu sous la mer. Je n'ai senti, pendant cinq à six secondes, que les cinq à six secousses dont j'ai parlé; aucun autre mouvement ne leur succéda, mais elles furent très-marquées. Je croyais d'abord rêver, lorsque la première ondulation m'éveilla. Je ne savais pourquoi mon lit pouvait se mouvoir et s'échapper sous moi : les secousses suivantes achevèrent de me rendre la connaissance, et je

jugeai que la terre tremblait. Les habitans de la ville qui se trouvèrent dans les rues ne furent nullement effrayés de ce désordre physique, et, comme accoutumés à de pareils événemens, ils chantaient dans les rues pendant que les gens pieux revenaient de la messe nocturne.

J'appris le lendemain que plusieurs Pisans avaient pris l'épouvante. Un des juges du tribunal confessa qu'il s'était levé à la première secousse, et jeté dans l'embrasure d'une porte, où la chute des planchers ou plafonds du haut et du bas n'aurait pu l'écraser, si le tremblement de terre eût continué et renversé des parties d'édifices. Pour moi, je n'éprouvai d'autre sentiment que celui d'une curiosité satisfaite.

Les usages du vulgaire sont souvent fort gais, et j'aime à les remarquer chez l'étranger.

Par exemple, l'usage de la populace, à Pise, et, je crois, dans toute la Toscane, est d'attacher des feuilles de papier sur le dos des passans le jour de la mi-carême, de les *berner*, en leur donnant le charivari, en les conduisant dans la rue au bruit des sonnettes, des pelles, et en secouant autour d'eux des paquets de paille ou des balais allumés.

C'est une sorte de continuation du carnaval,

qu'ils ont commencé par des mascarades publiques dès le premier dimanche de janvier.

Leur *befana* du jour des rois m'a paru remarquable. Ils donnent ce nom à la fille d'Hérode, qui se met à sa fenêtre afin de voir passer les rois mages à leur retour de la crèche ; et, comme les mages adorateurs ne repassèrent pas dans les états de ce roi, la curieuse est *désappointée*, selon l'expression anglaise, et les Italiens l'appellent *befana*, de *beffare*, qui signifie railler, moquer, berner. La fille d'Hérode n'est à Pise qu'un mannequin à tête de plâtre, bien coiffé, couvert d'habits de gala : on en voit même de fort élégans et de grandeur plus que naturelle. La veille, le jour de l'Epiphanie, à l'époque des seconds rois, les amateurs, en assez grand nombre, parcourent la ville pour voir à beaucoup de fenêtres ces *befane*, le corps et la tête sur la rue, entourées de lumières, et dans l'attitude d'une attente qu'une foule de passans ne satisfait pas. La *befana* reste sérieuse au milieu des *brocards* malins qui lui sont lancés de toutes parts.

La veille de l'Epiphanie, de jeunes garçons se répandent le soir dans tous les quartiers jusqu'à près de minuit. L'un deux porte sur son chef

une tête de carton plâtrée, dans laquelle brille une lumière. Les autres l'entourent, en secouant des feux de paille, des épines sèches ou des tisons embrasés; ils jettent de grands cris, tandis que l'un d'entre eux fait résonner rudement une corne de bouc. Ces troupes de jeunes gens précèdent le plus souvent un char rempli d'hommes, assis au sein de la verdure, et garni de rameaux élevés, au feuillage épais, qu'il serait bien difficile de trouver dans cette saison, en France. Ce char triomphal est précédé, entouré de torches allumées; il est censé conduire à Bethléem ceux qui vont adorer le nouveau-né.

Les Italiens prennent le plus souvent le texte de leurs divertissemens dans la religion, aussi la suivent-ils, en général, exactement. Jamais je n'ai remarqué de vigiles et de jeûnes aussi multipliés qu'à Pise. Je puis assurer qu'il y a tant de veilles de fêtes de la Vierge, de saints, de saintes et de bienheureux consacrées au jeûne, que, si l'on compte le carême, le maigre et les jeûnes y sont obligatoires pendant quatre à cinq mois de l'année.

La dévotion, surtout démonstrative, est dans toutes les classes, notamment dans celle des

paysans et du vulgaire. Hommes, femmes, enfans portent leurs chapelets à l'église, et le récitent dévotement à genoux pendant la messe. Beaucoup de gens de campagne et du menu peuple des villes mettent, dans la même poche, chapelets et stilets. Ils ont tous une image de la Vierge, ou de leur patron, suspendue à leur cou, sous la chemise; leurs bras, leurs cuisses, leurs corps mêmes, sont stigmatisés, à l'imitation de saint François. Ces stigmates se font en formant sur la chair, à coups d'épingles, les figures des saints auxquels ils se vouent, et quand toutes ces petites plaies sont récentes, ils étendent dessus une liqueur âcre et bleuâtre qui reste empreinte presque toute la vie.

On voit des enfans de cinq à six ans, vêtus en ecclésiastiques, parcourir les rues de Pise. Ils ont la soutane, le manteau long, et, ce qu'il y a de remarquable, ils sont couverts du chapeau à trois pointes, que leurs parens conforment aux longues dimensions données par les réglemens. L'enfance se voit alors sous le costume rigoureux de la vieillesse religieuse, quand on a lieu d'observer que, parfois, ses gestes, sa vivacité et ses jeux mêmes, dans les rues, au milieu des

places, décèlent un âge qui n'apprécie encore ni la raison, ni la religion. Ces enfans, ainsi vêtus, sont la plupart destinés à des bénéfices dévolus à leurs familles.

Les prêtres travaillent à conserver la religion, à maintenir ses saintes pratiques, et par les signes extérieurs, et par l'usage des sacremens, auxquels ils rappellent leurs ouailles à diverses époques de l'année. Par exemple, les curés et leurs vicaires vont bénir les maisons pendant la semaine-sainte; ils distribuent alors des billets de confession au maître de chaque maison pour lui et sa famille. Ces billets, dont les distributeurs tiennent note sur un registre, en ajoutant les noms, qualités et demeures des personnes qui les ont reçus, doivent être rendus aux ecclésiastiques à l'instant où ceux-ci administrent la communion. Les personnes qui ne remettent pas ces billets, ou celles qui ont refusé de les recevoir de la part de leurs curés, sont déclarées, à l'inspection du registre, n'avoir pas approché des sacremens, et restent excommuniées.

Voici la copie exacte de l'un de ces billets, écrite avec les abréviations et dans les termes suivans :

Commun. pasch. parœciæ
Regalis abbatiæ
Sancti Colombani civitatis
Bobii.
Pro anno 1800.

On voit que la même distribution se faisait à Bobbio; mais il est essentiel de faire observer que ce billet n'était point offert aux Français, et que je l'ai obtenu d'un ecclésiastique qui ne m'a remis qu'un billet superflu de l'année 1800, c'est-à-dire d'une date bien antérieure à mon séjour en Italie.

A Pise, le curé de ma paroisse vint en avril 1810 bénir le logement d'un employé français, et lui déclara, en exhibant des billets semblables, qu'il croyait devoir le laisser libre d'en accepter; qu'il n'entendait pas lui dicter un devoir. Le curé se retira après avoir reçu un francesconi (pièce de 5 fr. 55 cent.) que le Français mit dans le bassin tenu par le sacristain porteur de l'eau bénite. C'est l'usage des fidèles de payer, suivant leurs facultés, la purification des maisons et logemens dans la semaine-sainte.

Pendant que nous sommes à l'époque de cette semaine consacrée, il n'est peut-être pas inutile de faire mention de l'usage de promener par la

ville de Pise, dans la matinée du jeudi-saint, tous les bœufs qui doivent être conduits à la boucherie, tués la nuit suivante ou le lendemain, et les chairs exposées, avec grand appareil, garnies de verdure, sur le marché, le samedi-saint.

Ces bœufs, accouplés dans la journée du jeudi, s'acheminent à pas lents, les cous garnis de sonnettes bruyantes, les cornes dorées ou peintes de couleurs variées, le corps orné de rubans. Le plus gros, le plus gras, le plus beau, marche en tête : ils sont disposés par rangs de taille ; les plus petits viennent derrière. Une grande partie de ces bœufs arrivent d'Arezzo : ils sont tous gris-blanc ; leurs conducteurs sont vêtus lestement et avec élégance. Les bouchers de Pise se placent, pour peser leurs viandes, sur un étal élevé de huit degrés au moins au dessus de ceux qu'ils servent : ceux-ci ne peuvent franchir un seul degré. Les yeux seuls des acheteurs cherchent à saisir les mouvemens des doigts qui dirigent les balances. Au surplus, le compte doit y être, car les bouchers ne retirent rien de la quantité pesée, et n'y ajoutent pas un *scrupule ;* ils sont sûrs de leurs poids autant que leurs confrères de Paris.

Revenons au tems du carnaval à Pise. Les

masques courent les rues et les spectacles dès le premier dimanche de janvier ; les dimanches qui suivent sont égayés, depuis midi jusqu'au soir, par des mascarades. Les femmes surtout aiment à parcourir les divers quartiers de la ville, et, sous le déguisement, à intriguer les hommes. Des dominos ou deux jupons, l'un noir et l'autre rose, ou des costumes de vieilles femmes, sont généralement employés par les couples qui circulent. Lorsque les jours gras animent toute la population, les masques sont très-nombreux. On en voit, comme autrefois à Paris, à pied, à cheval et en voitures. Les carrosses des curieux forment deux files sur le quai méridional des Trois Ponts. Les gens du menu peuple et de la campagne accourent en foule à Pise, en sorte que ce quai est encombré de figurans et de spectateurs, surtout au centre du quai, près du pont de marbre. En 1810, une autruche excita, pendant les quatre principaux jours gras, la curiosité générale. Elle était aussi grosse qu'un chameau; son bec atteignait aux fenêtres des premiers étages, et présentait des vers, des sonnets aux belles des croisées. Celles-ci répondaient en jetant des *bonbons* dans le large gosier de l'autruche.

Elle était entourée de vingt-quatre arlequins qui distribuaient des coups de batte sur le dos des enfans et des paysans pour les faire ranger, et des complimens aux jeunes filles et aux jolies femmes. *Evviva il struzzo!* vive l'autruche! était le cri général; les belles l'appelaient en lui faisant des signes avec leurs mouchoirs blancs; elle s'avançait vers leurs croisées avec une gravité comique, alongeant alternativement et retirant son cou. Une foule de masques précédait et suivait, mais aucun ne détournait l'attention, presqu'exclusivement fixée sur le bienheureux oiseau.



— N° XXVIII. —

LES FÊTES DE LA TOSCANE.

Cantano? — Pagaranno.
Le cardinal MAZARIN.

Ils chantent? — Ils paieront.

Il n'est pas plus possible de séparer les idées de musique et d'Italie, que les idées de bravoure et de France, de spéculation et d'Angleterre. Quant à la condition de payer, les Italiens trouvent sûrement qu'ils l'ont trop bien remplie; mais au moins ils établissaient cette différence que les Français dépensaient chez eux ce qu'ils leur prenaient, tandis que les Autrichiens l'emportaient pour le dépenser ailleurs. C'est une chose assez singulière que dans le pays de la musique par excellence l'aspect du

peuple ait quelque chose de morose et de taciturne; cependant, on ne saurait nier que le chant est bien plutôt l'expression de la joie que celle de tout autre sentiment, car, même pour chanter des choses tristes, il faut être gai, ou du moins dans une disposition d'esprit que rien ne puisse troubler. Si les plus grandes cantatrices se trouvaient dans la position des personnages qu'elles représentent, elles n'articuleraient que des sons faux ou étouffés. Au surplus, tous ceux qui ont visité l'Italie ont pu remarquer que les chants populaires, loin d'être empreints de cette vivacité qui caractérise les vaudevilles français, avaient presque toujours quelque chose de tendre et de mélancolique. Je ne crois pas que sur les premiers théâtres de l'Europe, sans excepter ceux de l'Italie et de l'Allemagne, on trouve des chœurs composés d'hommes et de femmes élevés dans les conservatoires, aussi parfaits que ces chœurs improvisés par une réunion d'ouvriers qui n'ont jamais chanté ensemble, et qui reviennent de leurs travaux le long des rives de l'Arno, ou en côtoyant les bords de la Brenta. Le peuple italien offre d'étonnans contrastes; il est tout à la fois soucieux et sans prévoyance,

faux et expansif, babillard et d'une discrétion à toute épreuve ; une Italienne, si elle s'attache à un homme contrefait, lui sera fidèle par amour-propre, alors même qu'elle aurait cessé de l'aimer; par bizarrerie, elle se jetera à la tête d'un homme qui ne songe point à elle, et mettra sa gloire à faire soupirer en vain un amant bien épris ; tout en partageant sa passion, elle triomphera de son propre cœur, au point de jouer l'indifférence; elle mourra s'il le faut pour désespérer celui qu'elle aime ; ces caractères sont beaucoup moins rares qu'on ne pourrait l'imaginer. Ce peuple, extrême en tout, accomplira le vœu le plus difficile pour assurer une vengeance qu'il aura résolue, et s'il sort, à de certaines époques, de son apathie apparente pour se livrer à la joie, sa joie ressemblera à de la folie. L'emblême de l'Italie, c'est un poignard couronné de fleurs.

Selon l'ordre naturel des choses, l'année devrait commencer avec le printems, puisque les quatre saisons de l'année sont l'abrégé des quatre âges de la vie de l'homme, et que l'année renaît d'elle-même comme les générations se succèdent. L'instinct, d'accord avec la raison, nous

porte involontairement à célébrer le retour de la belle saison. Le mois de mai était pour nos sauvages aïeux, les Gaulois, l'époque des grandes assemblées militaires. Pour les Toscans, le mois de mai est le signal des fêtes et des plaisirs, et les *chants de mai* sont consacrés chez eux par une longue et joyeuse habitude. Toute la Toscane y prend part; les enfans se livrent aux jeux de leur âge; des réunions extraordinaires rassemblent les familles dans des banquets qui tous finissent par d'harmonieux accords, où la douceur du langage le dispute à la douceur des chants : c'est un concert universel. Tout le peuple se mêle à ces fêtes. Les boutiques de cordonniers, de tailleurs répètent les accens que des chœurs de compagnons font entendre dans tous les quartiers. Le soir, et pendant la nuit, des orchestres ambulans parcourent les rues, y répandent la gaîté et l'harmonie. Les Italiens font généralement plus d'usage des instrumens à corde; les instrumens à vent sont relégués aux théâtres et dans les concerts. Les jeunes garçons de douze à quatorze ans, coiffés de bonnets ou casques de papier, armés de sabres de bois, courent les rues dans les premiers jours du mois de mai,

s'arrêtent sur les places publiques, où ils font entendre des chants militaires que parfois ils dialoguent. Les enfans, les jeunes filles, les jeunes épouses, les mères des prisonniers accourent au devant des barreaux qui donnent sur la voie publique, et modulent, en présence de leurs maris, de leurs pères, de leurs parens emprisonnés, les chants de plaisir, d'espérance et de liberté. Les chœurs plaignent en couplets vulgaires, et sur des airs nationaux, les détenus de ce qu'ils ne peuvent célébrer avec eux le mois de mai. Ces scènes finissent par un repas consolateur, commun aux détenus et à leurs parens, qui introduisent dans la prison les mets et les boissons du dehors.

Le mois de mai n'est cependant pas le premier qui ranime la nature dans l'Italie méridionale. C'est le beau mois d'avril, *il bel aprile*, qui ramène les beaux jours et l'allégresse, le mois de mai n'en est pas moins consacré aux plaisirs et aux chants joyeux en Toscane.

La Fête-Dieu, ou le *Corpus Domini*, est célébrée dans le mois suivant avec une solennité, un zèle, un contentement qu'épanouit, ou que double la belle saison. Le clergé, les ornemens, les

reposoirs fleuris, les riches tentures, les cérémonies imposantes, les tambours, les fifres, la musique, les cloches, les carillons, tout anime cette fête. A Pise les dalles qui forment le pavé des rues sont jonchées de fleurs et de verdure, disposées en caractères, en signes religieux ou politiques. Le cortége nombreux, les lévites, le prêtre surtout qui porte le symbole sacré, marchent continuellement sur un large tapis de fleurs de couleurs variées. Dès l'aube du jour, chaque propriétaire range sur la longueur de sa maison, et sur la largeur de la rue, en sillons élégans, ses fleurs et sa verdure. Il trace des versets de psaume, des strophes de cantiques qui parfument les airs, et qui extasient les fidèles. On respire dévotement la rose, le thym, le serpolet, le réséda, l'orange, et mille autres plantes des coteaux italiens. Un soleil radieux échauffe toutes les ames. Les boîtes éclatent du haut des clochers; elles répondent au son des cloches, aux instrumens, aux chants des catholiques, et annoncent la fête de l'Eternel. Ce jour-là tout est beau en Italie; la terre comme le ciel, les femmes, les jeunes vierges sont plus animées, plus célestes; les traits des hommes et

des jeunes garçons sont plus prononcés, plus apostoliques; les humains semblent s'élancer vers les cieux, du sein de ce qu'il y a de pur et de magique sur la terre. Rien n'électrise les cœurs comme une joie publique et religieuse! Heureux les habitans des beaux climats qui célèbrent une fête aussi brillante et aussi majestueuse! Je voudrais, chaque année, en partager l'inaltérable allégresse, surtout à Rome. Vœux inutiles! Je puis du moins, à l'aide de mes souvenirs, rêver chaque année ce jour si grand, cette mélodie si puissante, ce ciel si divin, cette harmonie si générale!....... Mais revenons à des objets plus terrestres.

La veille de la Saint-Laurent, les Toscans envoient prier leurs amis de venir abattre des noix pendant la nuit; le jour de la fête, chacun demande à son ami, à son voisin, s'il a bien travaillé: on envoie aussi à ses connaissances des branches de noyer. Le plus vigoureux est, en pareil cas, réputé par les dames le meilleur ouvrier, et les plaisanteries égayent ce jour-là les petits comités et les assemblées.

La fête profane la plus célèbre à Pise est celle du jeu du pont (*Giuoco del ponte*) au

mois de juin; les deux quartiers Sainte-Marie et Saint-Antoine, sont en guerre tous les trois ans. La bataille est livrée sur le pont de marbre, et c'est à qui fera sauter dans l'*Arno* son ennemi. Dès le mois de mars précédent, on fait les préparatifs immenses de l'armement et de la fameuse illumination qui dure pendant plusieurs soirées, dans la nuit, et souvent jusqu'au jour. Les échafauds, les amphithéâtres, les charpentes, sont dressés dans toutes les rues, élevés à la hauteur des maisons. Les intervalles d'une rue à l'autre sont couverts par des constructions en bois. Les Pisans travaillent à leurs costumes, et fabriquent leurs armes; ils nomment leurs chefs; ils s'exercent. Les tambours, la musique guerrière font déjà retentir les différens quartiers. Les habitans de Sainte-Marie nomment leur commandant supérieur; ceux de Saint-Antoine procèdent à l'élection de leur général. Les principaux quartiers se divisent, se défient, et deviennent réellement ennemis. On a vu des gendres, des fils même, habitans du quartier Saint-Antoine, par exemple, s'abstenir de voir leurs pères du quartier Sainte-Marie. Les frères, les parens, se brouillent en soutenant que la

bravoure, l'adresse et l'honneur de leur quartier sont supérieurs à ceux du quartier contraire. On se pique; le menu peuple surtout s'invective, et l'on se promet raison au prochain combat. Enfin, le grand jour luit; le ciel est clair, azuré, le soleil chaud et resplendissant; les tambours rappellent. Les compagnies, les bataillons se forment; la couleur des guerriers de Sainte-Marie est bleue, celle des braves de Saint-Antoine est rouge. Les deux généraux, richement vêtus, les lances aux poings, haranguent les deux armées. Elles s'ébranlent; elles marchent. Les aides de camp courent, en divers sens, au galop, portent des ordres, reviennent avec la même célérité. Les rues, les quais, sont encombrés de spectateurs venus de quarante et cinquante lieues. Les croisées, les toits, les échafaudages, tout couverts de fleurs, de feuillages, d'étoffes de soie, de lin, de fil, de tapisseries, sont garnis de curieux des deux sexes et de tous les âges. Déjà les colonnes défilent sur les quais. Les avant-gardes approchent en sens contraire aux deux extrémités du pont; elles s'aperçoivent et s'arrêtent à des cris de reconnaissance et d'alarme. Elles se replient sur

le gros de l'armée, qui continue bientôt sa marche. Chaque général électrise ses phalanges. Le signal est donné, le combat s'engage sur toute l'étendue du pont de marbre; la masse et le ceste résonnent; les bataillons serrés se chargent, se battent. Ils sont couverts de leurs boucliers unis, dont la voûte impénétrable retentit au loin sous les coups du maillet. On voit les compagnies et leurs chefs heurter, la visière baissée, les escouades, les détachemens et les bataillons opposés, avancer, reculer, tantôt sous les coups de Sainte-Marie, ou sous ceux de Saint-Antoine. Aux cris des combattans répondent les clameurs de la foule répandue sur les avenues, les quais, les toits, les clochers, les encoignures, les parapets, dans les rues, attachée aux fenêtres, aux tuyaux des cheminées; fixée enfin à tous les coins, à toutes les hauteurs où il est possible d'atteindre. Tous animent respectivement leurs athlètes. Les deux généraux crient à tue-tête, suent et s'enrouent. Mais pour faire durer le combat, ils ont soin de ne pas se rencontrer. Cependant, les colonnes, exposées à des chocs violens, se brisent comme des lames d'eau qui se heurtent, et la mêlée devient irré-

gulière. Le désordre rompt les rangs ; les hommes se confondent ; les combats continuent corps à corps. C'est le signal des petites rivalités et des vengeances. C'est alors que les combattans commencent à se précipiter dans la rivière, où des barques les recueillent et les ramènent au rivage, tout honteux d'avoir été vaincus.

La victoire n'est point assignée d'avance à tel quartier : il faut la remporter plus encore par force que par adresse. Les deux généraux s'étudient à diriger et à placer selon leurs qualités les hommes les plus robustes, ou ceux qui ont l'adresse en partage. Pour ceux-ci, le point essentiel est de prendre leur ennemi par une jambe et de le faire sauter par dessus le parapet. Quelquefois un groupe serré marche sous une enceinte de boucliers, rencontre une colonne d'adversaires, la presse tellement des épaules, de la tête, de tout le corps, qu'il l'enlève sur ses boucliers unis, et la jette dans l'eau. Il faut étourdir à coups de masses, de cestes, de gros bâtons en forme de lances, l'ennemi dangereux qui attaque ou qui résiste avec vigueur ; puis on l'envoie reprendre ses esprits dans l'*Arno*. Le grand art du général est de

porter un coup décisif, d'envoyer furtivement des colonnes tourner l'ennemi, l'envelopper, lui casser des bras, des jambes, des reins, mettre en fuite ceux qui craignent de ne pas conserver leurs yeux pour l'illumination du soir, culbuter enfin les plus opiniâtres, et remporter une victoire glorieuse. Le vainqueur reste maître du pont : général, officiers et soldats, crient : *evviva santa Maria !* s'ils sont du quartier Sainte-Marie ; *evviva sant'-Antonio!* s'ils font triompher le quartier Saint-Antoine. Des milliers de voix font à l'instant retentir ce cri qui part de toutes les croisées du quartier victorieux, tandis que les habitans du quartier vaincu se lamentent de leur défaite, se plaignent du peu d'habileté du commandant, et du défaut de courage de leurs champions. Quelques-uns furieux veulent laver leur affront, réclament un nouveau combat ; des partis se rétablissent, accourent au pont, où se trouvent alors les autorités de la ville qui proclament les vainqueurs, ordonnent au nom de la joie publique à tous les bataillons de se retirer. Les mutins, à la voix de leurs magistrats, cèdent le pont de marbre, qui est aussitôt évacué par les vaincus et les vainqueurs. Il n'y reste que des

traînards dont l'étourdissement ou les meurtrissures réclament l'aide des ames compatissantes. Les parens des blessés, des boiteux, des éreintés, ou s'ils n'ont pas de parens, les Frères de la Miséricorde viennent les recueillir, les placent sur des brancards, ou sur leurs épaules, soutiennent ceux qui peuvent encore cheminer, les consolent en leur exprimant combien ils sont heureux de n'avoir pas mesuré la hauteur du pont à la rivière, et bientôt il ne paraît plus qu'une bataille aussi rude ait eu lieu sur ce beau pont. Déjà les carrosses et les piétons s'en emparent; les deux quartiers se confondent, conversent chaudement du grand combat, et vont chercher le repas joyeux qui partage si heureusement la journée. Les tables sont dressées, pour les étrangers et les bons compagnons, sur les quais; chacun se place, pendant que les cloches sonnent en volée, que les tambours, les fifres, les boîtes, les mortiers éclatent dans les rues; que des groupes de musiciens jouent devant les convives généreux. La poulente, les melons d'eau, les fritures, les côtelettes, les harengs sont arrosés par le vin de *Florence* et de *Lari*. Bientôt deux grandes processions se mettent en marche; le

clergé des deux quartiers vient, avec les châsses de Sainte-Marie et de Saint-Antoine, parées de pierreries, d'étoffes précieuses, entourées de fleurs, se réunir sur le pont, où naguère la discorde et la rage avaient poussé les assistans. La réconciliation a lieu entre la *Madone* et le bienheureux : celui-ci se baisse au devant de la châsse de la Vierge, qui répond d'un signe de tête. Ce signal de bienveillance est celui d'une paix générale, et les processions, réunies, parcourent la ville. Il n'en est pas moins vrai que long-tems les habitans du quartier vaincu reprocheront une mauvaise manœuvre à leurs vainqueurs, soutiendront que sans une trahison ou un accident imprévu ils auraient triomphé ; qu'ils sont aussi braves, au moins, que leurs antagonistes, que tous les spectateurs ont pu s'en convaincre ; enfin, ils en raisonneront pendant trois ans, jusqu'à ce qu'un nouveau combat confirme ou démente la haute opinion que le quartier triomphateur a méritée.

Rien n'est plus beau, plus brillant que l'illumination du soir et de la nuit, en verres de mille couleurs, remplis d'huile fine d'olive, dont la fumée parfume tous les quartiers. Chaque pro-

priétaire, aisé ou riche, de maison ou d'hôtel, a dépensé de 600 à 2,400 fr.; la ville fait les frais de l'illumination des édifices publics, des ponts, des églises, du théâtre, des jonctions de rues, de ses portes, enfin de tous monumens ou constructions qui appartiennent à la généralité des habitans; elle se charge même de la dépense que nécessitent les bâtimens occupés par des corporations, des autorités, des fonctionnaires ou employés. La ville paraît tout en feu, des fondations jusqu'aux toits des maisons, des hôtels, des palais élevés de cinq à six étages; la rivière est couverte d'illuminations, dont le reflet dans l'eau produit la plus belle illusion. Pise, qui n'a plus que 15,000 habitans, renferme, pendant huit jours, 200,000 mille personnes accourues de fort loin, de l'étranger même : on remarque des Anglais et des Africains, dont les bâtimens sont à l'ancre au port de Livourne. Le grandiose de ce spectacle est réellement merveilleux. Les marches, les manœuvres et la bataille des deux quartiers ne ressemblent point à une caricature; tout y est exécuté avec luxe, grandeur, et même dignité. Le quai de l'*Arno*, à Pise, offre un coup d'œil admirable, parce

qu'il forme, du côté du midi, une espèce de croissant, de la porte *Allepiage* jusqu'à celle de la mer, en sorte que l'observateur l'aperçoit tout entier, et qu'il découvre toutes les parties de l'illumination dans son ensemble. On peut se faire une idée de l'allégresse et du mouvement universel, du bruit des cloches, de l'éclat des bombes, des sons harmonieux d'une musique générale et continuelle. Un feu d'artifice, dont le bouquet est digne de l'Italie, termine la belle soirée, que couronne une superbe nuit.

Les Pisans donnent à ces jeux une origine fort antique : les doctes du pays prétendent que les premières nations ultramontaines qui envahirent l'Italie y introduisirent l'usage d'exercer la jeunesse à des combats simulés, appelés vulgairement, en France, *petite guerre*, et que dans ces tems reculés le jeu du pont a été établi à Pise. On y vante surtout la magnificence qui fut déployée à ces fêtes en 1785 ; le bon ordre et l'émulation qui régnèrent alors excitèrent l'admiration, disent-ils, et la satisfaction du roi, de la reine des Deux-Siciles, de l'archiduc Ferdinand, gouverneur de la Lombardie autrichienne, et de toute la famille royale du grand duc de Toscane.

Ces fêtes laissent de grands souvenirs aux Pisans; ils en sont aussi fiers que de leur grandeur, de leur gloire et de leurs richesses passées. C'est du moins ce qui leur en reste, et ce qui les console des vicissitudes humaines.



— N° XXIX. —

LES PISANS.

Une seule vertu vaut mieux qu'un siècle d'aïeux.
STANISLAS LECKZINSKI.

NON-SEULEMENT à Pise, mais dans toute l'Italie, la noblesse n'a point cette morgue exclusive qu'on lui reproche dans quelques autres états de l'Europe, et cela tient à une cause qu'il est facile d'expliquer : depuis la chute de l'empire romain, si l'on excepte le tems de ces pieuses folies que l'on nomme les croisades, l'Italie, toujours conquise, n'a pu songer à redevenir conquérante. En proie aux fureurs des guerres civiles, et divisée en petits états, il lui a fallu chercher ses illustrations ailleurs que dans les expéditions lointaines ; l'église, les arts et le commerce ont marqué l'origine de presque toutes ses grandes familles, qui, pour la plupart, ont eu la sagesse

de ne pas l'oublier. La noblesse italienne, au lieu de se complaire, sous l'égide d'un nom illustre, dans une présomptueuse ignorance, a, en général, le goût des lettres et des arts. Or, la culture des arts et des lettres introduit toujours dans les sociétés un esprit d'égalité que rejette l'homme d'armes dans un pays où le droit de porter les armes fut long-tems un privilége; de plus, cet esprit d'égalité est encore soutenu par l'église, dont il est l'essence, puisque le trône pontifical est aujourd'hui le seul trône électif de l'Europe, et que jamais les avantages de la naissance n'ont de poids dans les conclaves : ils sont plutôt un motif d'exclusion, les cardinaux craignant qu'un prince ne sacrifie les intérêts du Saint-Siége à ceux de sa maison régnante. A chaque élection d'un nouveau pape, on voit donc une famille sortir des rangs secondaires de la société, et trouver, dans le patrimoine de saint Pierre, des principautés semblables à celles des Borghèze, des Colonne, des Braschi, des Aldobrandini et de tant d'autres. Le père de l'un de ces princes avait long-tems voyagé en Europe ; c'était un homme d'un mérite rare et d'une vaste instruction; le père du prince Poniatowsk

mort si malheureusement dans l'Elster s'était lié avec lui de la plus étroite amitié, et fit exprès le voyage de Rome pour passer quelque tems avec lui. Il fut surpris du contraste qui existait entre le prince romain et son fils : ce jeune homme, déjà âgé de dix-sept ans, avait à peine reçu une éducation élémentaire, montait à cheval, courait la ville et les campagnes, presqu'abandonné à lui-même. Le prince Poniatowski ne put cacher son étonnement. « Hélas! lui dit le prince romain, mon fils en saura toujours assez pour être le sujet d'un pape. » C'est à celui-là même dont le père parlait ainsi que j'ai entendu citer cette bizarre réponse ; et depuis que la fougue de sa jeunesse était passée, il travaillait à réparer les vices de son éducation, tout en disant que son père n'avait pas tort. J'ai cependant connu un gentilhomme italien qui comptait les titres pour beaucoup, mais d'une singulière manière : il fermait ordinairement les yeux sur quelques aventures galantes de la belle marquise sa femme ; tant qu'elle avait pour amans des jeunes gens peu connus, sa jalousie ne s'en effarouchait nullement : il les regardait comme étant absolument sans conséquence. Mais dès qu'un homme

de son rang venait grossir la cour de la marquise, il se livrait à des transports jaloux, qui dégénérèrent en fureur quand il sut, à l'époque de l'émigration, les assiduités d'un seigneur français portant un nom illustre. Le marquis, à ce qu'il paraît, bornait sa jalousie au cœur de sa femme, et, traitant toutes ses autres liaisons de caprices, il ne croyait pas possible qu'elle aimât sérieusement un homme sans quartiers.

Les Pisans accueillent bien les étrangers; ils ont de l'esprit, quelquefois même du génie, beaucoup de perspicacité, et toujours le désir d'acquérir de nouvelles connaissances. Mais il en est parmi eux qui sont tellement dépourvus de mémoire, que l'on en cite des exemples incroyables : ce sont surtout ceux qui habitent les marais (*marenne*), où l'air est lourd et malsain. Un médecin qui avait soigné long-tems un malade, avait tellement contracté l'habitude de lui faire une visite tous les jours, à une certaine heure, qu'il y vint encore pendant près d'une semaine après la mort du malade; il l'avait oubliée.

Même quand on a passé sa vie avec des Gascons, on est encore étonné de la vanité des Ita-

liens; ils se laissent prendre aux éloges aussi facilement qu'un homme ordinaire, si un coup de vent de la fortune le pousse à un ministère. Rien ne m'amusait plus que de regarder les charlatans et les bateleurs sur les places de Pise, ou le long du quai de l'Arno. Ils commencent par se découvrir humblement, saluent les spectateurs avec un respect dont les solliciteurs donnent à peine une idée, et commencent toujours leur harangue par ces mots : *Nobilissimi signori, quì riuniti...* A ces mots de *très-nobles messieurs*, les ouvriers, les artisans, les paysans, les mendians même qui entourent le bateleur se redressent avec tout l'orgueil des haillons; alors il leur assure que, pour la légère rétribution d'*una crazia* (pièce de monnaie qui vaut six centimes), il leur fera voir dans son optique leurs illustres aïeux. La plupart paient avec joie, et regardent l'image de leurs nobles ancêtres, dans une lanterne magique, avec non moins de fierté qu'Enée, contemplant les Césars de sa race déjà errans dans l'Elysée.

Le menu peuple, à Pise, est sale, surtout dans l'intérieur des maisons; les rues sont malpropres, quoique faciles à nettoyer; ils ne ba-

laient jamais devant leurs habitations. En 1809, des galériens, enchaînés deux à deux, munis de longs balais, ou traînant avec lenteur un tombereau, nettoyaient, matin et soir, les quartiers de la ville, et enlevaient les ordures, mais avec une telle négligence, qu'ils en laissaient les trois quarts éparpillés dans les rues. Ils étendaient ainsi, par indolence, ces immondices, qui, d'abord, avaient été jetées, à peu près en tas, au coin des rues. Lorsque la chaîne quitta Pise, dans le cours de 1810, la mairie adjugea, aux enchères, ses boues et immondices; des jardiniers ou autres cultivateurs s'en rendirent adjudicataires, et donnèrent une rétribution pour nettoyer la ville; aussi, comment le fut-elle? Les larges dalles restent couvertes d'ordures.

Ajoutez à ces inconvéniens les insectes de différentes espèces dont les mendians purgent leurs corps jaunes et sales dans les rues, sur les parapets, sur les degrés des grosses maisons et des palais, sans tuer un seul de ces animaux immondes.

Les paroles les plus ordurières leur semblent sans importance, et comme une expression plus claire de leurs pensées ou de leurs actions. Un

paysan, un homme de métier, des jeunes gens même de famille qui ont fait des études, déposent devant un tribunal, en articulant sur leurs aventures plus que galantes, des expressions que je n'ose rapporter. *Amorreggiava conlui*, disent les filles et les femmes. On dirait que le trop fameux Pietro d'Arezzo leur prête son cynique langage.

Les Toscans ont des proverbes dont la crudité effaroucherait nos Françaises.

Les Italiennes composent leur société d'hommes; elles n'en rebutent aucun, vieux, infirmes ou timides. Elles disent à ceux qui se découragent, qui doutent de leur âge ou de lenr santé : *Non bisogna farsi ammalato, ne poltrone, ne vecchio; — il ne faut se dire ni malade, ni poltron, ni vieux*. Pour adoucir cette dernière expression à l'égard d'un garçon ou d'un homme qui approche de la soixantaine, ces dames l'appellent *vecchietto*, que l'académie *della Crusca* traduit par petit vieillard qui est encore verd. Il n'y a véritablement pas moyen de quitter la société de pareilles Syrènes; aussi les chevaliers servans sont-ils la plupart fidèles à leur souveraine, et vieillissent avec elle.

On exagère beaucoup quand on parle de la jalousie des époux d'Italie. Ils ont appris dès l'enfance, car les enfans observent tout ce qui se passe à la maison maternelle, que d'aimables chevaliers sont accueillis par les belles dames; ils ont remarqué l'utilité du servage, les doux loisirs et le repos même qu'il procure aux maris, débarrassés des détails du ménage, distraits eux-mêmes par d'aussi doux intérêts chez leurs amis ou leurs voisins, ces enfans grandissent avec des principes contraires à la jalousie, et s'ils se marient, c'est pour suivre le bon exemple qu'ils ont reçu. Avant la fin des six premiers mois, ils portent chez autrui les assiduités que leurs jeunes épouses ont déjà introduites à la maison. Ce qui les rassure, sans doute, c'est le nombre et la réunion constante des servans autour de leurs femmes : ces sages maris concluent de ce nombre qu'ils se surveillent respectivement, et qu'ils agissent comme dans un cercle dont chaque rayon est témoin de ce qui se passe au centre, et conservateur du bon ton et de la décence.

Je me rappelle une historiette qui mettra le lecteur à même de vérifier le nombre des servans admis par une Italienne. Je dînais un jour avec

une Pisane et une Génoise ; celle-ci demande à la première : « Combien les dames, chez vous, ont-elles d'amans ? » la Toscane répond, en présence de deux de ses servans, assis à la même table : « Mais... un seul. — Quoi ! reprend la Génoise, plus franche, un seul ! Quelle solitude ! quel ennui ! Mais c'est presque comme un mari ! »

Cependant il n'y a constance qui tienne pour celle qui vieillit ; les jeunes gens lui échappent, elle se voit forcée de prendre patience avec son vieux ami, si elle a su conserver celui qui grisonne avec elle, ce qui arrive assez fréquemment. J'ai observé, en Toscane, une dame mariée, âgée de cinquante ans au moins, à laquelle un immuable garçon de soixante était irrévocablement attaché. Celui-ci est nommé à une place qui l'éloigne de vingt lieues. Grande désolation ! on plaint le bon couple. Les dames des premières familles et leurs messieurs accourent à pied, à cheval, en carrosse, faire leurs complimens de condoléance à l'un et à l'autre, sans omettre, notez bien, ceux dus au mari toscan. Finalement, les sociétés les plus décentes ne se sont entretenues, pendant huit jours, que de cette cruelle

séparation, et le mari lui-même en a gémi dans les cercles.

Si l'on concevait quelque doute sur la véracité de ces détails, je pourrais citer à l'appui les comédies de Goldoni, qui peignent ingénument les mœurs de l'Italie. On trouvera dans l'*Avventuriere* et dans la *Villegiatura* des traits qui donnent une idée juste des ménages italiens; je répondrais par des vers de Pignotti. J'ai eu plusieurs occasions de converser avec ce poète dans l'intimité de son cabinet. Il consacre le second chant du poème dont j'ai déjà parlé aux servans; il intitule ce chant : *Origine del Cavaliere serviente;* il décrit en détail le cortége inséparable d'une dame italienne : « Après *Daliso* (nom du fa» vori), après les conseillers galans venait la » foule des amans inférieurs. »

Si je citais tous les auteurs de comédies, de poésies, de romans, d'ouvrages même sérieux qui traitent du *servage* des Italiens, je ferais une dissertation fatigante, j'ennuierais, notamment les Français qui ont habité l'Italie; j'attesterai seulement que le désir d'une Italienne qui veut un chevalier servant ne peut mieux se comparer

qu'au tourment des jeunes françaises qui veulent un mari.

Une dernière remarque, qui est à la portée de tous ceux qui observent, est celle que m'a suggérée le mépris que les Italiennes témoignent à celles qui n'ont pas un chevalier servant en titre, qui écoutent tantôt l'un, tantôt l'autre, qui se montrent en public avec des jeunes gens que chaque jour renouvelle : ces femmes sont déclarées libertines par celles qui affirment, d'après elles-mêmes, que des chevaliers servans invariables ne pourraient se faire à un pareil tourbillon, dont ils seraient nécessairement jaloux.

Les Toscanes établissent une distinction entre l'amour et l'amitié ; elles soutiennent que les deux sexes peuvent se réduire, entre eux, à des témoignages d'amitié, sans rien accorder à l'amour, toujours réservé, sans tache, à celui qu'enchaîne le nœud indissoluble. Pourquoi, disent-elles, exiger que l'amitié n'ait lieu qu'entre femmes ou qu'entre hommes? En voyez-vous beaucoup de ces sortes d'amitiés? Eh! non; vous êtes forcé de vous écrier qu'un véritable ami est si rare, qu'on ne sait s'il existe. Eh bien! nous

les trouvons, ces vrais amis, en tel nombre qu'il nous plaît ; nous étendons un sentiment doux, admirable d'un sexe à l'autre, sans qu'il soit celui de l'amour, qui troublerait tout. Pourquoi vouloir que l'amour exclue l'amitié d'un sexe pour l'autre ? Ne rejetons pas un attachement aussi pur, dont nos maris connaissent le charme innocent, et soyons amis tendres, car telle est la nuance de l'amitié établie entre hommes et femmes. L'amitié admet une foule de soins, de rapports même exclusifs, qu'elle ne produit jamais entre des personnes du même sexe : voilà ce qui rend notre amitié toujours précieuse, et ce que les préjugés des dames françaises, anglaises, allemandes et autres ne vous permettront jamais de goûter ; en sorte que votre aveugle éducation vous prive d'un bien que la nature a donné à tous les êtres, et qu'un moment de réflexion faite avec bonne foi distingue de l'amour aussi facilement que nous l'en séparons en pratique. D'après ces explications, on conçoit pourquoi une dame italienne veut conserver exclusivement un sentiment aussi exquis, interdit à ses amis la liberté de complimenter une autre femme, défend à ce-

lui qui tient une place près d'elle, à table, de l'offrir à la dame qui arrive et qui trouve toutes les places prises, enfin qui ne permet pas à ses servans les conversations dont elle ne ferait pas une partie essentielle, dans la crainte que l'ami, distrait, n'épuise le fond d'honnêteté, d'égards qu'il doit à sa douce amie. Les Italiennes soutiennent que ce sentiment de l'amitié sans tache anime tous les êtres, que l'éducation, qui interdit aux jeunes dames françaises, anglaises et allemandes une société intime et délicate avec des hommes aimables, qu'elles ne doivent admettre qu'en visites et ne voir que dans les cercles, est la cause principale des faiblesses, des erreurs dont elles ne se garantissent pas toujours, tandis que les femmes, en Italie, sont à l'abri de tous reproches, parce que l'amitié qui leur est permise, dont l'épanchement libre repousse le soupçon, supplée à tout, même à l'amour, qui ne peut surprendre les cœurs occupés d'un sentiment céleste. D'après ces principes, les dames françaises, anglaises et allemandes sont des novices qui, ne pouvant résister au besoin de l'amitié, s'y livrent comme des sottes, en secret,

et finissent par devenir coupables, parce que le mystère confond les deux sentimens, ce qui ne peut arriver aux dames d'Italie. Ce que l'on ne saurait trop déplorer c'est l'influence que les femmes exercent, en Italie, sur l'administration et la justice quand leurs chevaliers sont employés dans l'une ou l'autre : elles y glissent des abus condamnables, qui se font encore plus sentir dans les cours où les femmes dominent, car elles s'entr'aident toutes dans les préférences, dans les grâces qu'elles sollicitent ou qu'elles accordent; les réclamations sont étouffées, les vexations et les injustices impunies. La protection des femmes est puissante dans tous les pays, mais elle est beaucoup plus active dans les gouvernemens dirigés par une femme : à Florence, chef-lieu du grand duché de Toscane, dont Elisa Bonaparte a été, pendant cinq ans, la gouvernante, les Italiennes et leurs *drudi* jouissaient d'une faveur particulière. Une dame fort riche de Pise, à laquelle Napoléon avait accordé le titre de comtesse, tandis que le mari n'avait que celui de chevalier, attaché à la croix d'honneur qu'il avait obtenue en remplacement d'une décoration qu'il

portait sous l'ancien gouvernement de Toscane, fit accorder un congé de plusieurs mois à son servant, employé dans les finances de sa ville, afin qu'il pût la suivre à Florence, où cette comtesse allait faire un service de dame d'honneur à la nouvelle cour. Il paraît, néanmoins, que la gouvernante mit assez de prix à cette faveur, et à d'autres, qui ne dépassèrent pas l'intérieur des antichambres, pour en refuser une plus chère à la vanité de la comtesse, et que celle-ci sollicita lorsqu'Elisa vint, en 1810, passer le carnaval à Pise. Elisa donna des bals de cour où l'étiquette défendait d'admettre des fonctionnaires publics non revêtus d'autorité. L'amant de la comtesse, alors employé d'une administration, ne pouvait donner la main à sa dame, qui eut recours à des servans moins aimables, à ses yeux, que son jeune et joli français. Elle employa son crédit afin de le faire considérer comme chef dans sa partie, et d'obtenir son admission au grand bal, mais inutilement : le point était important et l'étiquette du palais impérieuse, surtout dans l'esprit d'une sœur de Bonaparte. Que fit l'illustre Toscane? dame d'honneur chargée de faire

les invitations, elle prit le parti de n'en point adresser aux autres Français en place, pas même au procureur impérial, qu'elle voyait avec dépit avoir le pas sur son joli sygisbé. Elle aurait bien voulu pouvoir les inviter tous, afin de retrouver parmi eux la main de son servant; mais la défense fut maintenue. Aucun Français ne fut invité, de sorte que le procureur impérial prit le parti d'écrire au maître des cérémonies et de réclamer son droit, qui lui fut en effet conservé. C'est trop nous occuper des petites passions des subalternes, quand la souveraine Elisa donnait elle-même l'exemple.

Elisa, sœur d'un empereur, gouvernante, grande duchesse de Toscane, honorait alors de sa faveur un préfet encore jeune et très-bel homme; elle en avait d'abord fait l'un de ses écuyers. Le favori quittait fréquemment sa résidence et le costume brodé de préfet, qu'il remplaçait par le petit habit vert à retroussis, ceignait le couteau de chasse, et suivait ainsi la cour. Le préfet fut recommandé à la protection de la majesté du jour, à Paris; en moins d'un an, il fut fait officier de la Légion-d'Honneur, baron de

l'empire et maître des requêtes, avec un supplément annuel de 20,000 francs à son traitement de préfet de seconde classe. La gouvernante voulait encore l'avoir pour secrétaire de ses commandemens; mais Napoléon, instruit que les affaires de la préfecture étaient abandonnées à des chefs de bureau, que les parens des conscrits faisaient des plaintes, que sa sœur était parvenue à faire renvoyer dans l'intérieur de la France la femme du préfet, au lieu de le nommer au secrétariat des commandemens, l'appela tout à coup à une préfecture dont la distance n'était plus qu'à cent lieues de Paris. La grande duchesse fut réduite à valser avec le grand fils du Lucquois *Lucchesini*.

La cour de Florence, en 1809, 1810, 1811, était fort gaie; les dames dites d'honneur, celles de compagnie, les femmes de chambre, les pages, les chambellans, les écuyers y chantaient, y riaient du matin au soir, et peut-être aussi du soir au matin. Le peuple n'en était pas plus heureux.

Les Toscans regrettaient, sous le chaume comme dans les palais, le gouvernement paternel

des Médicis, de Léopold surtout, et de leurs successeurs : ils n'étaient opprimés alors ni par les guerres ni par d'énormes contributions ; aucune loi ne prononçait, chez eux, la peine de mort ; les voleurs y étaient rares ; les sciences, les beaux-arts, l'amour occupaient toutes les têtes ; ces hommes réservés n'avaient presque pas de querelles, et ne s'emportaient pas autant que les Français. Cette maladie de la tête et des nerfs, que les Italiens nomment *furia francese*, dont ils ont éprouvé de fréquens effets pendant notre séjour dans leurs départemens, n'atteignait que les femmes en Toscane. Les Toscans apprécient de la manière suivante les Françaises, les Autrichiennes et leurs femmes : *l'Austriaca buona per la casa, la Francese buona per j complimenti, la Toscana buona per il letto.*

Cependant, les Italiennes ont prouvé *qu'elles voulaient du bien* aux Français, expressions traduites de ces douces paroles toscanes : *Gli vogliono bene*, parce qu'elles aiment leur vivacité et leur franchise.

Rien de plus plaisant que d'entendre les paysans italiens déposer devant un tribunal correctionnel ou criminel, chercher des détours, des

expressions atténuantes, pour ne pas charger un prévenu, dont il est dangereux, en Italie, d'exciter le ressentiment. Toutefois ils ne s'éloignent pas absolument de la vérité : ils commencent par déclarer tout ce qui n'est pas ouvertement à charge, comme : « J'ai vu un tel passer dans tel lieu, sur telle place, » puis ils s'arrêtent. « Eh bien! que portait-il? que disait-il? — Il conversait avec Paul ou Pierre. — Ensuite, qu'ont-ils fait? — Un tel avait le bras levé. — Eh bien! à quel dessein? — Je l'ignore. — Mais ce bras levé est-il tombé sur quelqu'un? — Je l'ai vu baisser, mais je n'ai pas bien distingué comment sa chute a été dirigée. — Vous avez dû voir s'il frappait quelqu'un? — Que voulez-vous? je ne prends pas garde aux actions des autres. » Ainsi du reste. Le président est forcé d'arracher chaque partie de leurs témoignages, dont la réunion forme souvent un tout obscur ou insignifiant. Une femme assise devant sa maison, à qui on demande si elle a vu passer un tel, prévenu, s'il cachait des armes, ou s'il paraissait troublé, pâle, ou s'il se disputait avec un autre et le menaçait, répond : « Il est possible que ces gens aient passé dans le moment dont vous me parlez, mais je

n'ai rien distingué, *parce que je ne prends garde qu'à l entrée de ma porte.* » *Bado, soltanto, al-mio uscio.*

Les paysans toscans sont réputés rusés, selon le proverbe suivant : *Scarpe grosse, cervello sottile; gros souliers, tête subtile.*

En 1811, les délits et les crimes se multiplièrent avec une rapidité effrayante; dès le mois de mars, on volait dans les maisons, dans les rues, sur les grands chemins, dans les églises, de jour et de nuit, à main armée, avec escalades et effractions. La misère paraissait si grande, que des gens du menu peuple disaient hautement qu'ils seraient forcés, pour vivre, de voler et de piller. Les ennemis des Français profitaient sans doute de l'apparence du malaise général pour fomenter des troubles et parvenir à nous expulser de leur territoire. On a prétendu que les Anglais avaient alors jeté, de la Sicile, sur les côtes d'Italie, des bandes de brigands armés et organisés en compagnies. Dès que l'Europe était troublée, on accusait, en France et dans les départemens réunis, les Anglais d'être les auteurs du désordre; en effet, parmi les voleurs et les assassins arrêtés, on comptait beaucoup d'inconnus et d'é-

trangers. On a prétendu que les grands propriétaires, sous le prétexte que le gouvernement français les ruinait par ses impôts, n'employaient ni ouvriers ni cultivateurs, et laissaient à dessein leurs terres sans labour ni semences. Une commission militaire fut alors établie à Florence, et les prévenus de grands crimes y furent traduits. Le gouvernement fit en même tems arriver des transports de grains; il ordonna des travaux dans les villes et des ouvrages publics dans la capitale de la Toscane. Tout se termina par l'exécution de quelques bandits. La belle température de 1811, année de cette comète dont on a tant parlé en Europe, fut marquée par une telle abondance, qu'il ne resta plus de prétexte aux mécontens; mais avant les récoltes, c'est-à-dire depuis janvier jusqu'au mois de mai, les pauvres furent si nombreux, que l'on ne pouvait s'en dégager. On sait, au surplus, combien les peuples méridionaux, chez qui les propriétés et les fortunes forment le patrimoine d'un petit nombre de riches, souffrent de cette plaie sociale désignée sous le nom de mendicité, qui trouble à toute heure les jouissances de l'opulent, si souvent inquiété.

Depuis long-tems les pauvres abondent en Toscane ; Pise en a une quantité prodigieuse, comparée à sa population. Ils sont dans les églises, sur les degrés des portails, des palais, des grosses maisons, sur les quais, sur les parapets, dans les rues, sur les places, autour des fontaines, des cafés, des auberges, des cabarets même ; ils entrent partout, montent les étages, pénètrent, s'ils le peuvent, dans les appartemens, et demandent insolemment l'aumône. Ils se mutilent au point que leur corps, demi-nu, offre à la vue des plaies sanglantes. On les rencontre dans les promenades, où ils contrastent avec la verdure, les bosquets et les fleurs. Ils s'attachent aux passans avec une telle obstination, qu'il faut s'en défendre corps à corps, à coups de canne, de pieds, de genoux même, les repousser avec les mains, qui doivent être soigneusement gantées. Les enfans suivent les piétons pendant une demi-heure, et courent aux portières des carrosses : je voulus faire l'expérience de leur ténacité ; je pris sur moi de ne pas répondre à un mendiant jeune, sale, robuste, d'environ quinze à seize ans. Il me suivit, la main tendue, récitant des *Pater*, des *Ave*, en me souhaitant les bénédictions

du ciel et les prospérités de la terre; je me bornais à faire, de tems à autre, mouvoir ma tête en sens négatif. Cet obstiné, la main constamment tournée vers moi, me suivit impitoyablement pendant près de trois quarts-d'heure, et ne m'abandonna que pour harceler un autre passant, toutefois après m'avoir donné plusieurs malédictions, avec autant de zèle qu'il en avait mis à me bénir. J'ai vu des jeunes gens, ainsi poursuivis, prendre le bonnet d'un de ces misérables, le jeter au loin, et le mendiant rester près d'eux, l'un de ses confrères d'indigence le lui rapporter, et solliciter avec lui ces jeunes promeneurs; ceux-ci, furieux, cracher dans les mains des mendians, qui les essuyaient rapidement, et les leur tendaient de nouveau. Il y a des lois, il y a des autorités pour réprimer la mendicité; mais il n'y avait alors à Pise que six à sept gendarmes, qui ne pouvaient suffire à la répression d'une foule d'indigens valides, dont la lâcheté causait toute la misère.

— N° XXX. —

LES DEUX PRINCES.

—

Si la vérité était bannie de dessus la terre, on devrait la retrouver dans le cœur d'un roi.

Louis XII.

Toutes les fois que l'on ne cite pas les bons mots d'un prince, on peut en conclure deux choses, savoir : qu'il manque totalement d'esprit, et que ses courtisans n'en ont pas assez pour en inventer. Ne vante-t-on point sa générosité, sa bienfaisance, on doit le croire avare et insensible ; ne proclame-t-on point sa bravoure, on peut le tenir pour plus que prudent. La flatterie est si fort empressée d'enfler ce que les princes font de contraire au mal, que le silence sur une bonne

qualité suffit pour prouver qu'ils ont le défaut contraire. Il n'est qu'une chose, comme l'a dit Montaigne, que les princes puissent savoir s'ils font bien ou mal, c'est de monter à cheval, car on n'a pu encore enseigner aux chevaux à ne point jeter à terre une altesse, ou même une majesté, comme un simple palefrenier. Cependant, ce ne sont point les vices des princes qui m'étonnent; ce dont je suis surpris, c'est qu'ils n'en aient pas davantage, environnés comme ils le sont de tant de gens intéressés à leur persuader que tout ce qu'ils font est bien fait. Avec tant de facilité pour satisfaire leurs désirs, il leur faut plus de mérite qu'à tout autre pour y résister; combien d'hommes, en effet, n'ont conservé la réputation d'hommes vertueux que parce que les moyens de faillir leur ont manqué. Presque tous les philosophes qui ont jugé les princes se sont montrés trop sévères, et parmi ces philosophes il en est peu qui n'eussent plus abusé du pouvoir que ceux qu'ils censuraient avec tant d'amertume; et quelle valeur réelle ne faut-il pas à un prince pour triompher de tous les obstacles qui l'empêchent de marcher droit dans le chemin de la vertu! mais

que cette valeur les élève au dessus des autres hommes, puisque leur vie est un combat contre les passions naturelles à tous, et contre la perfidie des conseils! Si l'on demande ce que c'est qu'un bon prince, bien des peuples, il est vrai, gardent le silence, mais l'antiquité nous présente Marc-Aurèle et ses divins Antonins; la France répond : Henri IV ; l'Autriche : Joseph II ; et dans toutes les villes de la Toscane, dans les chaumières comme dans les palais, j'entends proclamer le nom de Léopold. Sa mémoire était encore présente à l'esprit des Toscans, et le souvenir de son gouvernement, vraiment paternel, se perpétuait dans toutes les familles ; les uns l'appelaient Léopold-le-Grand, et tous Léopold-le-Bien-Aimé. Bon, aimable, affable avec tout le monde, le peuple était l'objet de sa constante sollicitude ; il ne dédaignait point les soins les plus pénibles, descendait dans les prisons pour y interroger lui-même les prévenus et les condamnés, allégeait les peines prononcées par les lois, et partout sa présence était un bienfait. Un jour qu'il visitait le bagne de Livourne, il interroge les forçats sur les motifs de leur condam-

nation; tous répondent séparément qu'ils ont été victimes d'ennemis puissans, que leurs juges ont été trompés, s'ils n'ont obéi à une influence funeste, et qu'ils attendent de leur équitable souverain la révision de leurs procès. Le grand duc arrive à un galérien séparé de ses compagnons; celui-ci ne s'empressait point à paraître. Léopold lui adresse la même question qu'aux autres : « *Maesta!* répond le galérien, *sono stato condannato, perchè sono un bravo ladro.* — Faites sortir ce brigand! s'écria le grand duc; je ne veux pas qu'il reste avec tant d'honnêtes gens. » Les autres étaient condamnés pour des assassinats, et celui-là seulement pour vol. Les Toscans se plaisent à citer ce trait, qui peint si bien l'ingénieuse franchise du souverain dont ils chérissent la mémoire comme nous aimons celle d'Henri IV.

Sous le gouvernement de Léopold, il y avait un des juges des Marennes auquel il donna lui-même une leçon bien méritée. Ce juge gardait le lit jusqu'à midi, se levait pour dîner, et se recouchait à deux heures. On ne pouvait pénétrer jusqu'à lui; sa servante était chargée de ré-

pondre qu'il était au lit, à table, ou sorti. Il était de toute impossibilité d'obtenir même un simulacre de justice d'un pareil épicurien. Les plaintes contre ce magistrat se multiplièrent à un tel point, qu'elles parvinrent jusqu'aux oreilles de Léopold, qui résolut de les vérifier par lui-même. Il quitte donc Florence, et arrive *incognito* au tribunal désert de celui que la voix publique lui avait dénoncé. Alors il se présente seul à la porte du juge, sur les neuf heures du matin. La servante lui fait l'accueil accoutumé; son maître est encore couché; il est impossible de lui parler. « Je veux l'entretenir d'une affaire importante; il faut que j'entre. — Non, monsieur; la défense est expresse. — Il s'agit d'une affaire qui le concerne personnellement. — Monsieur, vous n'entrerez pas; mon maître me chasserait. — Allez annoncer une personne de Florence, arrivée exprès pour des communications sérieuses. — Eh! monsieur, je l'éveillerais moi-même, et je ne resterais pas deux heures chez lui. » Léopold insiste, témoigne du mécontentement, et se dispose à forcer la consigne. C'est en vain que la servante oppose d'abord quelque résistance;

tandis qu'elle se lamente, le grand duc s'élance, franchit le seuil, traverse rapidement une première pièce, ouvre une porte qui jette quelque clarté dans la chambre du juge, dont les volets et les rideaux sont fermés, court auprès du lit, ouvre les rideaux avec bruit, et saisissant le bras du dormeur, qu'il agite avec force : « Est-ce là l'heure du sommeil? Quoi! un juge de Léopold est encore dans ses draps, et fait refuser sa porte à un justiciable! » Le juge se lève sur son séant, confondu d'une audace qui lui semble inouie, s'efforce de prendre un air de dignité sévère, menace de faire appeler ses sbirres et de faire arrêter l'insolent qui ose ainsi l'outrager. La servante, qui était accourue sur les pas de Léopold, se met en devoir d'ouvrir les volets, protestant à son maître furieux que *quel signor* est entré malgré ses refus et ses efforts pour l'en empêcher. Cependant, le grand duc, doué d'une assez grande force, avait jeté le pauvre juge au bas de son lit. « Léopold est instruit de votre paresse ; il vous punira, lui dit-il. Allons, habillez-vous ; il faut que je vous parle. » Le magistrat, à peine revenu de sa colère et de son

étonnement, regarde l'étranger, et reconnaît en lui son souverain. Il se jette à ses genoux, implore son pardon, proteste qu'il est malade, qu'il allait se lever. « J'ai passé une partie de la nuit à l'examen de plusieurs procès ; grâce ! mon souverain, grâce ! — Monsieur, lui dit le grand duc d'une voix sévère, vous n'êtes plus juge ; il me faut des gens plus éveillés que vous dans mes tribunaux. — Je supplie votre majesté de m'excuser. C'est un commentateur qui m'a endormi ; je n'en lirai plus. — Un commentateur vous endort ! Eh ! comment faites-vous donc quand vous entendez les plaidoiries des avocats ? » Là-dessus, le grand duc le quitta aussi brusquement qu'il était entré. Huit jours après, le juge vit arriver son remplaçant ; mais Léopold, par une bonté trop grande, accorda à ce juge une pension sur sa cassette, afin qu'il pût jouir tous les jours et sans trouble d'un profond sommeil.

Ces diverses anecdotes me furent racontées à Pise, non par un Toscan, mais par un Allemand d'une trentaine d'années, nommé Gottlieb, avec lequel je m'étais lié après l'avoir rencontré dans

plusieurs sociétés. Ce jeune homme était profondément instruit, et parlait l'italien comme s'il eût été Toscan. Depuis cinq ans il avait quitté son pays, et, après avoir traversé la France sans y faire un long séjour, il s'était fixé à Pise. Un jour que nous étions ensemble dans un cabinet de lecture, je parcourais le *Journal des Modes*, pour juger combien les élégantes de Pise étaient en retard, ou bien je lisais, dans le feuilleton de la *Gazette de France*, les délicieux articles de l'Hermite de la Chaussée-d'Antin; lui, venait de prendre le grave *Moniteur*, arrivé au moment même; tout à coup, je fus surpris de remarquer sur sa figure une vive altération. Je lui en demandai la cause avec cet intérêt qui n'a rien de commun avec la curiosité. « Sortons, me dit-il; j'ai besoin de prendre l'air. O ma patrie! » Nous étions sur le quai de l'Arno, et nous suivîmes les bords du fleuve, nous dirigeant vers la campagne. « Ah! reprit-il, quand nous fûmes à quelque distance, je viens de lire dans le *Moniteur* que la petite principauté d'Allemagne où je suis né était réunie à l'empire français, et que l'auteur de tous mes maux en était dé-

possédé. Tôt ou tard, le Ciel fait donc justice!

» Tous les princes ne sont pas des Léopold, et ce n'est pas seulement en Italie que la corruption étend aujourd'hui ses ravages. Apprenez mon aventure qui peut-être n'est que trop commune; j'ai besoin de la déposer dans votre sein. J'appartiens à une famille distinguée dans la bourgeoisie; ma mère, que j'ai à peine vue dans mon enfance, était parente de notre célèbre Wieland; je fus placé très-jeune à l'université de Groningue, où la lecture des œuvres du parent de ma mère me donna de bonne heure un goût extrême pour la poésie et les belles-lettres; mais sachant que mon père avait fait des pertes immenses dans son commerce, et que le peu de fortune qui lui restait lui permettait à peine d'entretenir convenablement sa nombreuse famille, je jugeai qu'étant l'aîné de mes frères et de mes sœurs, je devais prendre un état qui me mît à même de ne pas être à charge à mon père, et je me livrai aux sérieuses études qu'exige le barreau. Sorti de l'université à l'âge de vingt ans, deux ans après je commençai à exercer les fonctions d'avocat dans une grande ville d'Allemagne qu'il

est inutile de vous nommer. Je quittai donc ma ville natale, où j'étais revenu suivre le cours de mes études. Quel effort de raison ne me fallut-il point pour m'arracher des bras de ma famille, et, faut-il vous le dire, pour faire mes adieux à Amélie que j'aimais de toutes les facultés de mon ame! sa tendresse naïve, les excellentes qualités de son cœur, m'attachaient encore plus à elle que le charme de sa jeune beauté. Sa famille, depuis long-tems liée avec la mienne, trouvait à notre union une parfaite convenance; déjà la mère d'Amélie m'appelait son fils; mais comme Amélie n'avait que quinze ans, il fut convenu que quelques années employées utilement assureraient notre bonheur en le retardant. Je partis, non sans verser des larmes, mais rempli de cette satisfaction que donne l'accomplissement d'un devoir, et pénétré du besoin de travailler à ma fortune pour en faire hommage à Amélie. Le terme de mon absence était fixé à trois ans; nous avions la permission de nous écrire; je me livrai tout entier au travail, ne fréquentant que des gens instruits et ceux dont la société pouvait contribuer à me

faire connaître. Les lettres d'Amélie m'attachaient à elle de plus en plus; je voyais sa raison se former, son caractère prendre de la solidité sans rien perdre de ce qu'il avait d'aimable; et comme mes affaires prospéraient au gré de mes souhaits, l'avenir se présentait à moi sous l'aspect le plus riant. Je n'avais plus que six mois à rester éloigné d'Amélie, quand j'appris la perte irréparable qu'elle venait de faire; Amélie n'avait plus de mère. Je ne sais quel pressentiment pesa sur mon cœur à la lecture de cette fatale nouvelle, quoique le père d'Amélie me l'eût annoncée lui-même en me parlant toujours comme à celui qui devait être son gendre. Il venait d'appeler auprès de lui une de ses sœurs, veuve d'un officier général mort dans les premières guerres contre la France. Je n'ignorais point que cette femme, ayant vécu dans la dissipation, n'avait pas toujours tenu une conduite exempte de reproche; intrigante par caractère et par habitude, le grade qu'avait occupé son mari lui donnait accès à la cour du souverain de notre petite principauté. Quelle femme pour remplacer une mère! Je craignais,

sans pouvoir, sans oser me rendre compte de mes craintes. Je me déterminai à lui écrire et j'en reçus une réponse, qui, je l'avoue, fit renaître toutes mes espérances de bonheur.

» Nous étions au mois de novembre. Je passai encore l'hiver au milieu des procès, ayant eu la satisfaction de n'en perdre aucun pour mes cliens, et la satisfaction plus réelle d'en prévenir plusieurs. Ma manière de vivre exigeait très-peu de dépense; et chaque fois que je recevais un paiement, je plaçais mes fonds chez un banquier dont la probité m'était connue, et auquel j'avais fait gagner une affaire importante. Il m'avait associé à quelques entreprises qui n'offraient point de mauvaises chances, et lorsque le moment si ardemment souhaité de retourner auprès d'Amélie fut arrivé, je possédais près de cent vingt mille francs. Quel bonheur pour moi de lui en faire hommage, et de montrer à sa famille et à la mienne quel avait été l'emploi de mon tems!

» Le jour de mon départ fut enfin fixé vers la fin de mars, et toutes les lettres que je recevais d'Amélie et de sa tante m'assuraient que mon

retour était impatiemment attendu. Le long de la route, je me livrais aux plus vifs transports de joie ; mon imagination me montrait Amélie parée de tous ses charmes, et belle de son amour. Enfin, je la revis ; je ne chercherai point à vous peindre l'excès de mon bonheur ; tout contribuait à l'augmenter : Amélie, moins enfant, mais non moins jeune, s'était formée sans rien perdre de sa grâce naturelle, et tout le monde m'accueillit comme si j'étais déja son époux. Sa tante même avait pour moi ces prévenances affectueuses que la perfidie joue avec tant d'adresse, et qui paraissent si aisément franches aux yeux de la franchise.

» Amélie portait encore le deuil de sa mère, et plus d'une fois nous donnâmes ensemble des larmes à la mémoire de cette excellente femme. Mon père m'avait serré dans ses bras avec une effusion de tendresse à laquelle son caractère, ordinairement phlegmatique, ne m'avait point accoutumé ; je lui parlais sans cesse de mon amour et du projet de mon prochain hymen ; alors il me répondait froidement : « Mon fils, je souhaite que tu sois heureux. »

» On fixa au 16 d'avril la conclusion de notre mariage : c'était le jour anniversaire de la naissance d'Amélie ; ce jour-là elle accomplissait sa dix-huitième année. Son père et le mien avaient terminé ensemble ces arrangemens si indifférens aux amans, et si nécessaires à l'ordre public. La confiante Amélie me charmait par sa conversation, par la naïveté de ses projets, par l'innocence de ses questions ; je passais toutes les journées avec elle, et sans gêner en rien nos tête-à-tête, sa tante ne nous perdait pas de vue. La veille du jour où la solennité devait avoir lieu, les deux familles et leurs amis furent invités à une petite fête qui devait suivre la signature du contrat. Amélie, qui ordinairement descendait la première au salon, n'y vint ce jour-là que quand tout le monde fut réuni ; sa tante l'accompagnait et la fit placer auprès d'elle. Cette figure ordinairement si brillante de tendresse et de sérénité, était obscurcie par des nuages de tristesse ; ses yeux, mouillés de larmes qu'elle retenait à peine, jetaient sur moi des regards inquiets ; on eût dit qu'elle voulait me parler ; mais sa tante ne la quittait pas un

seul instant, et disposa les choses de telle manière que de toute la soirée il me fut impossible de l'entretenir en particulier. C'est en vain que ma raison combattait les chimères qui troublaient mon imagination. On me plaça à une table de jeu, d'où mes yeux ne pouvaient l'apercevoir, et la convenance m'y enchaînait auprès de grands parens qui faisaient honneur à mon amour de mes nombreuses distractions. La partie finit enfin à onze heures et demie, Amélie ni sa tante n'étaient plus dans le salon. Je fais quelques questions; on me répond qu'Amélie, légèrement indisposée, est remontée dans sa chambre; je reste encore quelques instans absorbé dans des réflexions auxquelles je n'osais me livrer, et je sors.

» L'enfer n'a point de tourmens comparables à ceux auxquels je fus bientôt en proie. Je descends l'escalier à la hâte, remarquant dans la maison un certain mouvement inaccoutumé; je m'arrête sous les fenêtres d'Amélie; j'y vois de la lumière, je crois entendre des sons plaintifs, inarticulés; je reconnais la voix d'Amélie; j'entends une voix d'homme; je distingue celle de

sa tante. Deux hommes m'abordent brusquement en me disant : « Passe ton chemin. » Ces deux hommes étaient des gens du prince héritier de notre vertueux souverain. J'aperçois son équipage à peu de distance. Il n'y avait plus de doute ; Amélie était sacrifiée par une femme ambitieuse à la brutalité d'un jeune prince. Amélie ne pouvait être coupable ; mais déjà sa tante l'avait rendue criminelle. Je ne dis rien à mon père, rien à mes frères ni à mes sœurs. Je parcours les rues de la ville jusqu'à la pointe du jour. J'achète une calèche de voyage ; j'y fais ateler des chevaux de poste ; et après avoir dit aux postillons : « frontières de France, » je m'y précipite ; je quitte à jamais mon pays, ma famille ; je renonce à tout, ayant en perspective une vie peut-être longue, et cependant sans avenir. Ah ! Monsieur, je parcourrais long-tems le monde, si je voulais y trouver un homme plus malheureux que moi ! »



— N° XXXI. —

DE PISE A FLORENCE.

—

O miseras hominum mentes! ô pectora cæca!
LUCRÈCE.

O misérable esprit de l'homme! ô cœurs aveugles!

La confiance de Gottlieb, en me racontant sa malheureuse aventure, que l'on vient de lire précédemment, m'avait attaché à ce jeune Allemand plus que je ne pourrais l'exprimer. Depuis que j'étais le dépositaire de son secret, nous ne nous quittions presque plus, car je trouve je ne sais quel attrait dans les hommes victimes d'un de ces grands coups de la destinée qui décident du sort de toute la vie. Résigné au malheur, il le supportait en homme, et nourrissait pour Amélie une flamme que le tems ne faisait qu'accroître; ce n'était point dans de frivoles dissipations qu'il cherchait à se distraire,

mais dans l'étude de la nature et dans la culture des beaux-arts. Il est des peines avec lesquelles l'ame se familiarise, qui influent sur le caractère, s'identifient avec l'existence, et font germer une foule d'excellentes qualités. J'ai connu des hommes dont j'aurais préféré le malheur au bonheur de bien d'autres. Souvent il me parlait d'Amélie, et déplorait ce préjugé qui pouvait rendre une femme indigne d'un honnête homme sans qu'il y eût de sa faute. La petite fortune qu'il avait acquise en trois années de travail suffisait à ses goûts. Un jour que nous nous promenions dans les jardins de la Chartreuse, je lui demandai si depuis qu'il avait quitté son pays il avait été instruit de l'effet de son départ précipité. « Oui, me répondit-il, mais ce ne fut qu'au bout de quinze mois. Comme je visitais les environs de Naples, je rencontrai à Herculanum un de mes anciens camarades de l'université de Groningue ; il retournait en Allemagne ; je le chargeai d'une lettre pour mon père auquel je n'avais point jusques-là donné de mes nouvelles. Quelque tems après j'en reçus une réponse qui me prouva jusqu'où pouvait aller la perversité humaine. Le matin du jour qui devait assurer mon bonheur, on m'a-

vait cherché partout, et les deux familles s'étaient réunies chez Amélie ; son infâme tante feignit des regrets étudiés ; on fit prendre des informations partout, et l'on apprit à la poste que j'avais quitté la ville à six heures du matin. Comme on n'était qu'à vingt lieues des frontières de France, on jugea inutile de faire courir après moi ; cette femme infernale rejeta sur moi tout l'odieux d'une rupture qu'elle n'avait que trop légitimée ; ce fut moi que l'on accusa d'une inconcevable bizarrerie ; sous le prétexte de la distraire, elle emmena sa nièce dans une campagne, où de fréquentes visites du prince ouvrirent les yeux du public sur l'infamie de sa conduite. Amélie, cet ange d'innocence et de pureté, n'était plus qu'une prostituée, et au bout de quelques mois, un des courtisans du prince brigua l'honneur de se déshonorer en l'épousant. Elle est aujourd'hui la baronne de ***, et après de longs repentirs, qui altérèrent d'abord sa santé et la beauté de ses traits, elle s'est accoutumée à une existence mondaine qui semble effacer ses remords. J'aurais voulu la revoir pour cesser de l'aimer ; car, tant qu'elle m'apparaîtra telle que je l'ai connue, son souvenir sera toujours présent à ma pensée ; j'en nourris toutes

mes méditations ; cependant je ne succomberai point à un vain désir, et je suis résolu à ne jamais quitter la Toscane, partageant mon tems entre Pise et Florence. »

Depuis quelque tems je projetais d'aller à Florence, et je demandai à Gottlieb si son dessein était d'y faire bientôt un voyage. « Quand vous voudrez, me dit-il ; dès demain, si vous voulez. » Nous résolûmes de partir le surlendemain, et de faire la route à pied en deux jours, pour mieux jouir de la beauté des sites et du paysage que l'on découvre à chaque pas. Ce n'était point par économie que nous voyagions ainsi, car il n'en coûtait que dix francs pour faire la route en un jour dans des cabriolets de place assez bons, servis par deux relais, et que les Italiens nomment *calessi*.

Nous arrivâmes à trois heures de l'après-midi à Bedoquio, auberge construite sur la route à moitié chemin. La chaleur du jour nous avait plus fatigués que la marche, et jamais peut-être je ne me suis mis à table avec plus de plaisir. Après dîner nous profitâmes du reste du jour pour aller voir Saminiato al Tedesco, situé presque en face de Bedoquio. Saminiato est le berceau de la famille Bonaparte, qui y tenait un

rang distingué avant de s'établir en Corse. C'est un gros bourg fort élevé, vers lequel nous marchâmes pendant trois quarts-d'heure, presque toujours en montant. Les bâtimens de la grande rue ont un aspect noir et fort ancien. On nous montra la maison jadis occupée par les ancêtres de Napoléon, et je fus frappé de la risible vanité de celui qui l'occupait et se plaisait à en faire les honneurs ; on aurait dit que lui-même avait vaincu deux ou trois fois les souverains d'Allemagne et de Prusse, et qu'il était monté sur le trône de France. Bonaparte, étant alors général en chef de l'armée d'Italie, se rendit à Saminiato et y trouva un de ses oncles, vieux prêtre, qui y vivait fort paisiblement. Cet ecclésiastique est mort en 1803, et fit un testament par lequel il donna aux pauvres toute sa fortune, qui consistait en cinquante mille écus de Florence, ou deux cent soixante-quinze mille francs, déclarant qu'il ne laissait rien à son neveu, attendu que lui et sa famille n'en avaient pas besoin.

Pendant son séjour à Saminiato, Bonaparte fit venir un avocat de Pise, avec lequel il examina scrupuleusement les archives de sa famille qui se trouvaient parmi les papiers de son on-

cle, et l'on nous assura qu'il avait témoigné une grande joie lorsqu'il découvrit qu'un de ses aïeux avait été autrefois premier podesta de Florence.

En revenant à Bedoquio, la route nous parut beaucoup plus courte, car nous n'avions plus qu'à descendre ce que nous avions monté ; ce qui me rappela le mot d'un de mes amis de Paris, employé dans un bureau dont sa demeure est assez éloignée : « Ce n'est pas si loin que vous croyez, me disait-il un jour, il me faut trois quarts-d'heure pour aller, et une demi-heure pour revenir. »

Depuis notre départ de Saminiato nous avions vu les nuages s'amonceler ; le vent les poussait des Apennins dans la plaine ; et quoique nous eussions doublé le pas, nous ne pûmes éviter la pluie. Nous arrivâmes mouillés à Bedoquio. Il n'était que sept heures et demie, et ce contretems nous contraria. Nous rentrâmes promptement à l'auberge, où nous demandâmes au *padrone di casa*, s'il n'avait pas quelques livres à nous prêter. Après avoir cherché dans tous les coins de sa maison, il nous apporta trois volumes dépareillés et en si mauvais état, qu'il nous fut impossible d'en connaître le titre, de

deviner où ils avaient été imprimés, ni de savoir le nom de l'auteur ; trois choses que je ne manque jamais d'examiner. Ces trois volumes étaient en italien, et je lus dans l'un d'eux une aventure tragique qui me parut tout-à-fait en situation, devant le lendemain entrer dans la ville qui en a été le théâtre. La voici :

« Il y avait deux ans que Thérèse Balducci, de Florence, était restée veuve avec deux fils. Déjà sortis de la tutelle, possesseurs d'un riche patrimoine, entraînés par des sociétés dangereuses, et n'ayant plus de frein qui les retînt, ils s'étaient livrés à tous les déréglemens d'une jeunesse inconsidérée. Conseils, prières, larmes même, tout fut employé par leur mère pour les arracher à leur inconduite ; mais ils ne l'écoutèrent point ; l'aîné demeurait à Florence ; le plus jeune s'était mis à parcourir l'Italie.

» Un soir que cette mère affligée était seule à pleurer sur les désordres de ses enfans, ses portes s'étant ouvertes tout-à-coup, elle vit entrer précipitamment un étranger, pâle, hors d'haleine, les yeux égarés, et tenant à sa main une épée ensanglantée. Cette apparition imprévue lui causa le plus grand effroi. Mais l'étranger se précipitant à ses pieds : « Ah ! de grâce, lui dit-il,

prenez pitié d'un malheureux! Arrivé de Rome depuis deux jours, j'avais terminé les affaires qui m'ont conduit ici, et je retournais il n'y a qu'un moment à mon auberge, pour y disposer tout pour mon départ, lorsqu'à quelques pas de cette maison, un homme que je ne connais point me voit, s'approche et me heurte de la manière la plus incivile. Je me plains de son impolitesse; il m'insulte. Je me fâche; il redouble d'injures et pousse l'audace jusqu'à me menacer. Ne pouvant endurer plus long-tems cette insolence extrême, je tire l'épée; il en fait autant : je le frappe; il tombe étendu sur la terre. Le Ciel m'est témoin que j'éprouve les plus vifs regrets de ce crime involontaire! Troublé, hors de moi-même, j'ai pris aussitôt la fuite. Ne sachant de quel côté porter mes pas, j'ai eu la hardiesse de pénétrer dans cette maison, dont un heureux hasard m'a fait trouver la porte ouverte. Permettez qu'elle me serve d'asile pendant quelques heures, jusqu'à ce qu'échappé aux recherches qu'on fera sans doute contre moi, je puisse assurer mon évasion à la faveur des ténèbres. »

» Thérèse Balducci se sentit glacer d'horreur à ce récit : elle ne put se défendre d'un noir pressentiment; mais n'écoutant que la voix de

l'humanité et de la commisération, elle fit entrer l'étranger dans son cabinet et l'y renferma.

» Bientôt un nouveau tumulte se fait entendre; pâle et tremblante elle s'avance et voit apporter un homme baigné dans son sang, et atteint d'une large blessure à la poitrine. C'était son fils; elle le reconnaît et jette un grand cri. Languissant et presque sans vie, ce malheureux jeune homme recueillit le peu de forces qui lui restaient, et se tournant vers sa mère: « Vous voyez en moi, lui dit-il, un exemple de la juste punition du Ciel. Je l'ai méritée. Que ma mort serve au moins de leçon à mon frère! Si l'on arrête celui qui m'a frappé, prenez sa défense, ô ma mère! car il est innocent: c'est moi qui l'ai provoqué. » A ces mots il expire, et sa mère tombe sur lui privée de l'usage de ses sens. Arrachée du cadavre sanglant de son fils, on lui prodigua tous les secours qu'exigeait sa situation. Long-tems on désespéra de sa vie: elle revint enfin avec beaucoup de peine, le cœur oppressé, les yeux chargés de larmes, demandant son fils et voulant le revoir; il fallut avoir recours à la violence pour l'en séparer.

» Quels étaient cependant la douleur et l'ef-

froi du jeune étranger, qui, du cabinet où il était enfermé avait tout entendu, et sentait toute l'horreur de cette scène tragique à laquelle il n'avait eu que trop de part! D'un côté, le regret d'avoir causé le malheur d'une mère respectable lui faisait désirer d'être tombé lui-même sous les coups de sa victime; de l'autre, la crainte d'être surpris à chaque mouvement nouveau, à chaque bruit imprévu, lui glaçait le sang dans les veines. Il resta jusqu'au milieu de la nuit dans cette inquiétude; quand, tout étant tranquille et la douleur de la mère ayant fait place à la réflexion, elle fut elle-même ouvrir le cabinet. Le jeune homme se jetant à ses pieds: « Le Ciel m'est témoin que je donnerais volontiers tout mon sang...... — Levez-vous; vous m'avez rendue la plus malheureuse des mères, mais je connais votre innocence. Mon fils m'a recommandé de prendre votre défense, et je le dois. Une voiture viendra vous prendre dans quelques instans; un de mes domestiques vous conduira jusqu'aux frontières, et vous trouverez dans cette bourse de quoi pourvoir à vos besoins. Puisse le Ciel vous faire jouir d'une tranquillité que vous m'avez ôtée! »

» Tant de générosité pénétra l'ame du jeune Romain de douleur et d'attendrissement. « Ah! jamais, s'écria-t-il, jamais je ne me pardonnerai d'avoir affligé une femme si respectable et si digne d'être adorée! » Il fit mille vœux pour elle, baisa avec respect sa main bienfaisante et partit les larmes aux yeux, résolu de mettre tous ses soins à lui prouver son regret et sa reconnaissance aussitôt que la fortune lui en présenterait les moyens.

» L'occasion ne tarda pas long-tems à s'offrir. Il venait de passer Viterbe, lorsqu'il vit un jeune homme attaqué par deux voleurs, et se défendant avec beaucoup de peine. Il s'élance aussitôt de sa voiture et vole à son secours. Les assaillans prennent la fuite, mais le jeune homme était blessé. L'ayant pris avec lui, il le conduisit à Viterbe; et comme par bonheur sa blessure était légère, il fut bientôt guéri. Le blessé rendit mille actions de grâces à son libérateur. Mais qui peut exprimer le contentement et la joie de celui-ci, quand il apprit qu'il venait de sauver la vie au frère de l'infortuné Florentin qu'il avait tué deux jours auparavant. « Ah! lui dit-il, en l'embrassant tendrement,

béni soit le Ciel de m'avoir offert le moyen de reconnaître en quelque sorte le service important que m'a rendu votre adorable mère ! Je l'aurai gravé éternellement dans mon ame, et je ne pourrai jamais m'acquitter assez envers elle. Hâtez-vous de la rejoindre ; elle a le plus grand besoin de vous, et soupire impatiemment après votre retour. Dites-lui que la personne à qui elle a si généreusement sauvé la vie a déjà eu le bonheur de vous être utile, et qu'elle emploierait volontiers sa fortune et sa vie à vous servir l'un et l'autre. »

» En arrivant à Florence, le jeune Balducci fut surpris bien cruellement quand sa mère lui raconta tout ce qui s'était passé. Reconnaître tout à la fois dans la même personne le meurtrier de son frère et son propre libérateur ! Cette idée excitait dans son ame un combat d'affections qui se contrariaient mutuellement et d'une manière étrange. Mais quand il apprit l'innocence du Romain, l'horreur qu'il avait d'abord conçue pour lui se dissipa bientôt, et le sentiment de la reconnaissance fut le seul qu'il conserva pour un homme auquel il avait l'obligation de la vie. Il pleura la mort de son frère, et néan-

moins il employa tous ses soins pour faire absoudre son meurtrier. Enfin, les deux exemples effrayans qu'il avait devant les yeux firent sur lui la plus profonde impression. Il vit à quels dangers exposent les erreurs d'une jeunesse indiscrète ; il changea entièrement d'habitudes ; et par une sage conduite il parvint heureusement à consoler sa mère de la perte douloureuse qu'elle avait faite. »

Le lendemain de grand matin nous poursuivîmes pédestrement notre route vers Florence, et il est impossible d'imaginer une promenade plus délicieuse ; car si l'Italie est le jardin de l'Europe, les environs de Florence sont le jardin de l'Italie. En cheminant, la conversation tomba naturellement sur l'emploi de notre journée de la veille ; la situation de Thérèse Balducci, devant au même homme la mort de l'un de ses fils et la conservation de l'autre, nous parut digne d'exercer une plume dramatique. Notre visite à Saminiato nous amena à parler de l'homme qui, parvenu au sommet de la puissance, était alors sur le point de contracter une alliance avec la maison d'Autriche. « Pensez-vous, me demanda Gottlieb, que Bonaparte ait

jamais été républicain? — Non, sans doute, lui répondis-je; il a servi la république pour s'élever un jour sur ses débris, sachant aussi bien que tous les hommes doués de quelque raison, qu'on ne peut fonder que de petites républiques, comme étaient celles de la Grèce, comme fut même la république romaine, qui a bien pu s'agrandir, mais qui n'aurait jamais existé, si le territoire romain eût déjà compris toute l'Italie lors de la chute du dernier des Tarquins. Bonaparte possède au suprême degré l'instinct de l'aristocratie, et la conscience du pouvoir absolu; je puis vous en citer deux preuves. D'abord, Mme de Staël, qu'il a si indignement exilée à Copet, possède une lettre de lui, qu'il adressa au commencement de la révolution à son compatriote Fra-Paoli; dans cette lettre, écrite en très-bon italien, il développe le plan d'un gouvernement aristocratique qu'il veut établir en Corse, après avoir soustrait cette île à la domination française.

» Vous savez que lors de son couronnement, on a prétendu que c'était de ce jour-là seulement qu'il se baptisait du nom de Napoléon; c'était à tort; sa lettre à Fra-Paoli qui, je

crois, est de la fin de 1790, est signée *Napoleone di Buonaparte*. En second lieu, lorsqu'il fut premier consul, il conserva pendant quelque tems des relations intimes avec ses anciens amis, qu'il se plaisait à recevoir à la Malmaison. De ce nombre étaient Ducis, Regnault de Saint-Jean d'Angéli, et l'auteur de notre meilleure tragédie contemporaine, Lemercier. Un jour qu'ils étaient tous les trois à la campagne chez Bonaparte, on vit arriver dans les jardins un équipage à quatre chevaux; c'était la première fois que l'on en revoyait en France; Bonaparte admira la riche livrée des laquais. Dans cette voiture était le marquis de Luchesini, né en Toscane, mais employé au service de Prusse, dont le roi, le premier des souverains qui ait reconnu le gouvernement consulaire, l'avait nommé son ambassadeur auprès du premier consul. Celui-ci fut comme ébloui quand il vit l'habit brodé de M. de Luchesini, et les ordres brillans dont il était chamarré. Dès qu'il fut parti, Bonaparte dit à sa société : « Cela impose; il faut de ces choses-là pour le peuple. » Un grand changement s'était opéré en lui, ce qui n'échappa point à Lemercier. Le soir la conversa-

tion roula sur différens objets et s'arrêta sur les grands écrivains. Joséphine, cette femme si bonne, si aimable, si digne de l'adoration de tous les hommes, qu'en ce moment il est sur le point de sacrifier à son ambition, et peut-être à sa fatalité, demanda lequel, parmi les écrivains, devait être considéré comme le plus grand homme. Regnault de Saint-Jean d'Angéli dit que c'était Tacite; Ducis assura que c'était Homère. « Non, interrompit Bonaparte, c'est » Machiavel. » Chacun d'eux chercha à faire triompher le motif de sa prédilection, et Lemercier, qui parla le dernier, leur proposa Corneille. « Voyez, leur dit-il, si Corneille n'est pas souvent aussi grand poète qu'Homère; si ses tableaux d'histoire sont inférieurs à ceux de Tacite, et si surtout il n'est pas aussi profond politique que Machiavel. » Se tournant alors vers le consul, dans l'ame duquel il avait su lire, il ajouta: « N'est-ce pas Corneille qui fait dire à Sertorius par Pompée:

Ah! si je vous pouvais rendre à la république,
Que je croirais lui faire un présent magnifique!

» Depuis ce tems, l'amitié du consul pour

Lemercier se refroidit insensiblement, et dégénéra bientôt en haine; il ne put lui pardonner d'avoir été en cette occasion au moins aussi bon politique que Corneille. »

Tout en causant, le chemin disparaissait sous nos pas; nous traversions les riches campagnes qui bornent l'Arno, et au milieu desquelles s'élèvent une foule d'habitations délicieuses. Nous voyions des forêts d'oliviers et de vignes encloses par des haies parsemées de fleurs de grenades. La ville de Florence nous découvrait à moitié ses tours antiques, ses beaux monumens, ses églises, ses fortifications.

La route était couverte de paysannes et de femmes du peuple qui se rendaient à la ville. Une robe simple, mais qui dessine bien la taille, fait tout leur habillement; et un chapeau de castor noir, surmonté de trois ou quatre plumes de même couleur, ombrage imparfaitement leur visage un peu basané. Les paysans ressemblent aux nôtres. Bientôt nous touchâmes aux portes de la ville qui vit naître Machiavel.

— N° XXXII. —

FLORENCE.

Qui ne connaît ces lieux où l'abondance
A pour jamais établi son séjour;
Où la justice a placé l'innocence;
Où sans remords, sans soins, sans inconstance,
On vit en paix dans les bras de l'Amour.

Le cardinal DE BERNIS.

SI je n'étais Français, et qu'il me fallût choisir un pays pour l'habiter, ce serait sans contredit la Toscane; si surtout le ciel pouvait rendre à cet heureux climat un souverain comme Léopold : mais s'il fallait y voir renaître des Guelphes et des Gibelins, y vivre au milieu des factions, encourir les inimitiés des partis, je préférerais le ciel brumeux de la Calédonie, et même les antres glacés des Lapons, à cet air embaumé, à ce soleil généreux, à ces prodiges

de la nature et de l'art qui font de Florence et de ses environs un séjour enchanté. On a remarqué que les peintres toscans, ayant une nature si belle sous les yeux, n'avaient point excellé dans la peinture du paysage ; cela n'a rien d'étonnant ; quelle imitation auraient-ils osé exposer aux regards des hommes habitués à considérer tant de merveilles, à s'égarer dans les détours de cette riante colline, à se retrouver dans ces maisons de plaisance qui forment une seconde ville, disséminée au milieu des bois, des jardins et des fleurs ! Comme ces campagnes cultivées contrastent agréablement avec l'aspect sérieux de la ville, dont les constructions sévères donnent l'idée d'une ville antique ! Ces tours, ces créneaux, rappellent les anciennes guerres civiles ; et si la vallée Ombrosa invite à l'amour, et dispose l'ame aux plus douces affections, le Monte Aperto semble retentir encore des cris de fureur et de mort, que les échos ont si souvent répétés.

Un grand nombre des édifices de Florence ressemble à des bastions habités ; on y voit l'empreinte des treizième et quatorzième siècles. Les seigneurs et les riches avaient été obligés

de fortifier leurs maisons ; aussi remarque-t-on des palais retranchés, flanqués de tours, bâtis de grosses pierres noires taillées carrément, et qui forment, au milieu de l'élévation, une saillie arrondie d'ordre gothique. La place du Grand Duc, le vieux palais de Médicis, la galerie célèbre qui porte leur nom, et qui consacre leur mémoire ; les statues de bronze enfantées par le génie de Michel-Ange, de Donatelli, de Jean de Boulogne, de Cellini, et de tant d'autres grands statuaires qui n'avaient pas imaginé la dénomination d'artistes, mais qui ont immortalisé la gloire des beaux-arts ; cette fontaine ornée de tant de figures de bronze, de nymphes, de tritons, de chevaux marins qui vomissent une eau pure et limpide dans un large bassin, sous les yeux d'un Neptune de marbre qui semble leur commander : tout concourt à faire de Florence une nouvelle Athènes ; tout justifie ces étrangers qui prétendaient, tant Florence leur parut belle, que les souverains ne devraient la montrer que les jours de fête.

Pourquoi ce feu divin, ce don du ciel que nous nommons le génie, est-il si inégalement réparti entre les cités ? Pourquoi, lorsque Paris

s'enorgueillit d'avoir donné le jour à Molière et à Voltaire, lorsque Rouen présente à l'admiration des siècles le grand Corneille, et Caen ce Malherbe, *qui vint enfin* pour fonder la poésie en France? Pourquoi, lorsque Racine s'élança d'une bourgade de la Beauce au sommet de notre Parnasse, d'autres villes comme Lyon n'ont-elles pas enfanté un homme célèbre? C'est le secret de la volonté divine; mais, que dans cette inégale distribution, Florence a été richement dotée! Que de peintres, que de poètes, que de musiciens, que d'historiens elle a envoyés à la conquête de l'admiration des hommes! Et parmi ceux-là s'élèvent comme des colosses les grands noms du Dante, de Galilée, de Machiavel, de Guicciardini et de Leonardo da Vinci. Lulli aussi est né à Florence, mais il appartient à Paris, puisque son génie s'y développa sous les yeux du monarque qui fut pour la France ce que les Médicis avaient été pour la Toscane.

Florence est située aux pieds des Apennins, dans une plaine fertile, arrosée par l'*Arno*, bordée de côteaux boisés, d'une végétation délicieuse, entourée de maisons de campagne,

distribuées en amphithéâtre, dont le coup-d'œil, des fenêtres même de Florence, est ravissant. L'ami des arts habitera l'intérieur de la ville, celui de la nature occupera *una villa*, ou maison bâtie sur l'une des collines. L'Arioste dit que ces collines sont couvertes de maisons de campagne, si nombreuses qu'elles semblent sortir de terre comme des plantes élevées. Si tous ces palais épars, ajoute-t-il, étaient rassemblés sous un même nom, et dans une même enceinte, deux Romes pourraient à peine leur être comparées.

Quelques historiens assurent que cette ville a été bâtie par les soldats de Sylla, lors des guerres civiles de Rome; que ces fondateurs lui donnèrent d'abord le nom de *Fluentia*, d'où serait venu celui de *Florentia*, de la beauté de sa campagne. D'autres prétendent que cette ville était déjà considérable du tems de Sylla. C'est de ses montagnes que l'on tire ce marbre curieux dont les morceaux sciés, polis et artistement disposés, représentent des buissons, des arbres, des ruines, des paysages, et d'autres images variées qui donnent tant de prix à la pierre de Florence.

L'*Arno* partage la ville, dont les quartiers sont réunis par quatre ponts de pierre. Ses quais sont beaux, mais ils n'offrent pas un coup-d'œil aussi imposant que les quais de Pise, parce qu'ils sont interrompus par des bâtimens inégaux; que d'ailleurs ils ne forment pas le quart de cercle comme le quai méridional de l'Arno à Pise.

Le pavé de la ville est composé, depuis le treizième siècle, de larges dalles, en sorte que la circulation est aussi facile dans les rues et les places, que dans les vestibules français. Sa population est actuellement de quatre-vingt mille habitans. Elle a été beaucoup plus considérable lorsque le gouvernement de Florence était républicain. Florence est au centre de l'Italie; on y descend de Bologne par les Apennins, que le voyageur a d'abord montés pendant une journée. Des brouillards épais descendent des cimes voisines, couvrent la ville dans les mois de décembre et de janvier, en sorte que l'air de Florence est alors si malsain, que les archiducs venaient passer ce tems à Pise, et s'y trouvaient presque toujours au carnaval. Les seigneurs qui ne suivent pas la cour et les riches se retirent dans leurs campagnes.

Florence a six milles de tour ; elle est enveloppée d'une grande muraille, protégée par des tours carrées, et par deux châteaux, l'un à l'ouest, et l'autre à l'est, sur une éminence qui domine les jardins de Boboli.

Il faut voir à Florence la métropole, église que remarqueront encore ceux qui ont vu *Saint-Pierre* de Rome. Cette métropole est un bâtiment vaste, revêtu au dehors d'un marbre noir et blanc ; en dedans, d'un marbre brut grisâtre. L'intérieur de l'église, qui peut avoir en longueur six cents pas, et moitié de largeur, est nu jusqu'à la grille du chœur. On ne voit dans la nef que les murailles sans ornemens, et de gros piliers qui soutiennent la voûte. Cette nef ne contient ni bancs, ni chaises ; il n'y a pas de chapelles dans les collatéraux. On circule dans cette vaste nef comme sur une place publique ; on la parcourt comme si on n'était pas encore arrivé à l'église. Les chapelles ne commencent que sur les côtés du chœur. La grille est dorée et fort ancienne. Les orgues, la chaire, sont voisines du chœur. Cette disposition d'un édifice si grand, si élevé, est imposante. Les dévots et les curieux qui s'agitent dans la nef paraissent si

petits, que leur aspect est un premier hommage à la grandeur divine. Je parcourus toute l'église. Je parvins à la chapelle qui, dans la plupart des églises d'Italie, s'abaisse derrière l'emplacement du chœur, car la voûte en est de moitié plus basse : il semble que l'on arrive dans un souterrain, quoique l'on ne descende point de degrés. Une grande croix nue en marbre blanc, dont un serpent entoure la base, décore seule l'enfoncement pratiqué dans le mur. Cette chapelle est toute mystérieuse. Une lampe isolée brûle aux pieds du crucifix, et les fidèles épars, à genoux sur des chaises ou à terre, y adorent Dieu dans le silence et le recueillement, pendant que des pauvres se traînent autour d'eux, et leur tendent la main dans l'ombre, car un faible jour n'y perce que par une ouverture pratiquée au dessus de la croix. Aucune fenêtre n'éclaire les murs de cette chapelle, où le soleil ne pénètre jamais. Elle paraît l'asile secret du repentir et de la pénitence.

Le baptistère, comme dans toutes les villes de la Toscane, est séparé de l'église, mais y tient immédiatement. Il est octogone, bâti d'un marbre pareil à celui du corps principal. Trois

portes de bronze en ouvrent l'entrée; les bas-reliefs sont estimés. La plus ancienne porte est d'*André Ugolini* de Pise. Elle attire l'attention des connaisseurs. On voit deux colonnes de porphyre à la porte principale, et seize de granit dans l'intérieur. La voûte est revêtue de mosaïques.

Le clocher, autre bâtiment, ou tour carrée, de marbre semblable à celui de ces deux édifices, est élevé de trois cents pieds. Les degrés m'en ont paru trop hauts. La plate-forme du clocher domine entièrement la ville et son territoire. J'ai monté sur la fenêtre : j'ai pu observer les environs, ainsi que le pays de Florence, ses maisons de campagne, et même les villes voisines.

La précieuse et superbe galerie des Médicis mérite surtout l'attention des savans. Le curieux, qui a de vastes connaissances, y trouvera des sujets à étudier pendant au moins une année. L'homme du monde, qui a les premières notions des arts, l'ignorant même, parcourt avec intérêt cette magnifique galerie. C'est un grand carré long, garni de statues, de bustes, de sculptures, peintures, bronzes, médailles, et

de mille autres objets rares. On entre dans des salons latéraux riches en chefs-d'œuvre et en raretés. Celles que produisent la terre et la mer, celles qu'ont produit les siècles passés, s'y trouvent réunies. Des monumens trouvés à *Pompeïa*, à *Herculanum*, dans les villes ruinées, ou couvertes par des éruptions, ou abîmées par des tremblemens de terre, y sont exposés avec ordre. Les productions des trois règnes y sont jointes à toutes celles des arts, même à celles dont on a perdu la composition. On y voit les copies des grands ouvrages que les Français avaient transportés à Paris. C'est en regardant ces copies que l'on peut apprécier combien sont inimitables les originaux. Pour donner la vie au marbre ou à la toile, il faut que le peintre et le sculpteur soient poètes, c'est-à-dire, inspirés. Copier, c'est traduire; et s'il est possible de faire de bonnes traductions, il ne se peut qu'une traduction soit un chef-d'œuvre.

De tous les objets de sculpture, aucun ne m'a plus touché, plus ému que Niobé et ses enfans. Niobé est grande, belle, placée au milieu du salon; ses enfans sont dispersés autour d'elle. Diane tient à la voûte comme à celle du firma-

ment; de là elle lance ses flèches sur les enfans infortunés, tous d'un âge progressif. Niobé vêtue en désordre d'une longue robe, dont une partie cache à moitié sa plus jeune fille, porte une main vers Diane, dont elle veut parer les traits. Toutes ces figures expriment la douleur, la terreur, le désespoir. Cette scène ne peut être décrite; il faut y assister. Ce groupe célèbre est composé de seize figures. Pline en parle. Les savans ne s'accordent pas sur la question de savoir s'il est l'ouvrage de *Scopas* ou de *Praxitèle.*

J'éprouvai encore un sentiment pénible en voyant les quatre caisses fermées par de larges verres attachés à de légers châssis, dans lesquelles sont retracés sur des figures de terre, hautes de cinq à six pouces, le commencement, les progrès, la fin de la peste, et la corruption qui en est la suite. Ces caisses sont de trois pieds de haut sur deux de large. La première représente des personnes attaquées de la peste; la seconde offre des malades dans l'abattement, d'une couleur olive; un sang corrompu sort de leurs plaies; ils sont étendus sur des nattes, sur la paille ou par terre. Dans la troisième, les pestiférés sont morts. Leurs cadavres sont d'un

vert foncé, et couverts des taches livides de la contagion. Le quatrième présente la putréfaction des cadavres, jetés dans un caveau, rongés par des vers et des serpens. La vérité de ces compositions est telle, que j'ai vu des personnes se serrer involontairement le nez à la vue de ces tableaux hideux.

On retrouve dans la galerie Médicis des vases, des armes, des objets curieux de tous les âges, et de tous les peuples de la terre. Les salons d'anatomie sont réellement admirables. Les figures y sont de cire coloriée. On y remarque le commencement et les progrès de la conception; la grosseur du fœtus à différentes époques; enfin l'enfantement. Les accouchemens contre nature opérés d'après les procédés nombreux, aigus et difficiles de la chirurgie, y sont tous imités avec une exactitude effrayante. Leur étude peut en quelque sorte suppléer, du moins par les théoriciens, à la connaissance des modèles.

Toutes les maladies qui affligent l'espèce humaine y sont modelées, on peut dire au vif.

L'enfant qui vient de naître, l'adolescent, et tous les âges jusqu'à la décrépitude, l'écorché,

le squelette, y sont offerts à la curiosité et aux méditations. Rien de plus admirable que la variété des nerfs, des artères, des fibres les plus déliées de l'écorché. Les couleurs sont les mêmes que celles de la nature. Ce travail a exigé la science, l'exactitude et la patience. Les salons sont remplis à certaines heures des dessinateurs qui multiplient les copies de ces précieuses imitations, exécutées sous la direction du professeur *Fontana*, par Clément *Sufini* et autres.

Je m'arrêtai dans la rotonde où était placée la Vénus de Médicis, avant qu'elle ne vînt rejoindre à Paris les dieux de l'Olympe enlevés à Rome et à l'Italie. *Prefulgebat eo ipso quod non videbatur.*

La bibliothèque des Médicis à Saint-Laurent, celles dites la *Marucelliana* et la *Malabachiana* renferment des manuscrits rares. Cette dernière surtout est remarquable par ceux qu'elle conserve, et par ses livres imprimés au XVe siècle.

Je dois faire ici mention de l'école de gravure tenue par le célèbre *Morghen;* de la fabrique d'albâtre des frères *Pisani*, qui travaillent des statues, des vases, des ornemens, que les habitans et les étrangers paient fort cher;

qu'ils exportent dans toute l'Europe et au delà des mers, mais que les acquéreurs emportent ou reçoivent à leurs risques et périls. Cependant, les emballages sont si bien exécutés, qu'il est rare de trouver des objets brisés. Livourne, Pise, Volterra, ont aussi des fabriques d'albâtre ; celle de Volterra, à cinq ou six lieues de Pise, est fort estimée, et je crois que les pièces s'y paient moins cher.

L'école de peinture, dirigée par le célèbre *Pierre Benvenuti*, né à Pise, jouit d'une grande réputation. Ses tableaux sont admirables. J'en ai souvent observé un à Pise placé au bas de la nef du Dôme, à gauche en avant du chœur. Ce tableau représente la prise de l'habit monastique par une princesse belle, dans la fleur de l'âge, modeste, blanche comme un lis, entourée de sa mère, de son père, de son frère et de sa noble famille. On saisit tous les sentimens exprimés sur des physionomies auxquelles le génie a vraiment donné une ame. Rien de plus vénérable que le prêtre qui préside à cette prise d'habit.

Le travail des mosaïques et des pierres dures est réuni à l'école de peinture.

Parmi les églises remarquables de Florence, il faut voir, dans celle des Annonciades, la chapelle de la Vierge, formée par des grilles dorées, d'un grand travail, sur environ dix pieds de longueur et cinq de largeur : l'autel de la Vierge est entièrement couvert de lames d'argent. La fameuse et grosse lampe d'or massif est suspendue à la voûte : elle peut avoir six pieds de circonférence ; elle est entourée de vingt-quatre lampes, et de vingt-quatre vases de fleurs d'argent massif. Les chaînes sont du métal pareil à celui de chacune des lampes et des vases qu'elles retiennent. La Vierge est brillante de diamans, de pierreries, de pierres précieuses, et placée au dessus de l'autel. Les Florentins ont une telle dévotion à leur *madonna*, qu'ils se seraient tous soulevés, si les Français, à leur entrée à Florence, avaient tenté d'enlever le moindre brillant. Ceux-ci ont laissé la chapelle intacte : la précieuse lampe d'or, et son riche entourage, ont été respectés. Des prêtres y disent chaque jour plusieurs messes basses ; aux fêtes de la Vierge, le clergé va officier ; mais il n'y a place dans l'intérieur de la chapelle que pour les célébrans.

Les autres églises et les couvens sont riches de tableaux des grands maîtres, de mosaïques et de sculptures justement vantées.

En s'enfonçant dans la ville, on trouve une petite église dédiée à saint Martin, où une congrégation s'occupe des pauvres honteux. En suivant la partie postérieure de cette chapelle, on entre dans un impasse, au fond duquel, vers la droite, on aperçoit les vestiges d'une de ces tours carrées si nombreuses à Florence. C'est la maison qu'habitait le Dante. La face en est armée de grandes pierres saillantes, au moyen desquelles les voisins, qui étaient du même parti dans le tems des Guelfes et des Gibelins, établissaient des ponts en planches, du haut desquels ils assommaient leurs ennemis à coups de pierre.

L'église du Saint-Esprit, construite sur les dessins de Brunelescho, peut être considérée comme le modèle du style intermédiaire entre celui d'Arnolfo di Lapo, architecte de la cathédrale, et celui du Bramante, qui, un peu plus tard, donna tant de lustre à l'architecture dite *de la renaissance*. Ce beau monument, dont le portail n'est point terminé, forme la croix latine, est surmonté d'un dôme, et bâti en pierre brune.

La nef est divisée en trois parties, dont chacune, des deux côtés, forme un long portique soutenu par des colonnes corinthiennes d'un seul morceau, et unies entre elles par des arceaux en plein cintre. L'entablement figuré sur le chapiteau de chaque colonne peut ne pas être d'un goût bien pur, mais il donne à ces colonnades une rare élégance. Au dessus des corniches règnent de longues galeries, le mur est percé de grandes croisées longues ; la seule disposition gothique dans cet édifice éclaire cette nef dont le plafond est en charpente travaillée comme de la menuiserie soignée. Dans le fond, on découvre les deux grandes archivoltes au milieu desquelles s'élève la coupole. Ce petit dôme est de mauvais goût, et, par la richesse des pierres dont il se compose, rappelle la somptuosité puérile de la Chartreuse de Pavie. L'église de Santo-Spirito, bâtie en pierre obscure, mais pure de style correcte de dessin, est un admirable ouvrage d'architecture ; toutes les chapelles, qui ne sont que de grandes niches adossées aux deux grands murs, sont ornées avec soin ; et dans plusieurs de celles qui sont au fond, on remarque des ouvrages de Giotto et de Brouzino.

A *Santa-Maria-Novella* des Dominicains, on examine d'abord les raretés précieuses en sculptures, en peinture et en mosaïque. Près de Santa-Maria il existe une vieille chapelle dont deux peintres célèbres du treizième siècle, Thadeo Gaddi et le Memmi, ont décoré les murailles de peintures à fresque. Le premier a représenté saint Thomas environné d'anges, de prophètes et des évangélistes. Aux pieds du saint sont des hérétiques dans une posture humiliante. Les vertus et les sciences, représentées sous la figure de femmes, lui servent de cortége. Parmi toutes les autres, on distingue le droit civil avec Justinien, le droit canonique avec un pape, la charité avec saint Augustin, l'espérance avec Jean Damascène, l'arithmétique avec Pythagore, la dialectique avec Aristote. Dans d'autres parties, on voit, de la main du même peintre, la navigation de saint Pierre, la résurrection du Christ, l'ascension, et enfin la descente du Saint-Esprit. Le Memmi se chargea de peindre les deux grandes parois de droite et de gauche. Sur l'une il a représenté l'Eglise militante, sur l'autre l'Eglise triomphante. Cette dernière, assez curieuse sous le rapport de l'art, n'offre rien d'extraordinaire

que des rangées de saints, d'évêques, d'anges, qui sont tous dans un calme parfait. Mais l'autre mérite une attention particulière : les lois de la perspective n'y sont nullement observées, et les figures sont les unes au dessous des autres, formant trois zones principales qui se lient entre elles par les extrémités. Au bas, le peintre a placé sur des siéges les grands dignitaires ecclésiastiques et séculiers. On y voit le pape Benoît XI (*Dominicain*), l'Empereur, des cardinaux et des princes. Derrière eux on aperçoit la cathédrale de Florence telle qu'elle avait été dessinée par Arnolfo di Lapo. Devant le pape est un troupeau d'agneaux dormant que gardent des chiens noirs et blancs, figurant les *Dominicains*, contre la fureur des loups qui figurent les hérétiques. Sur le devant du tableau sont des personnages qui vont sur la droite se joindre avec la deuxième zone supérieure de figures qui forment un groupe des gens de toutes les conditions se livrant aux plaisirs de la promenade, de la table et de la musique.

Là où finit la terre est le tribunal de la pénitence ; les mondains se confessent à un religieux dominicain, et sautent à mesure sur un autre

terrain séparé, où des anges les reçoivent à bras ouverts. La composition remonte jusqu'à la troisième zone qui garnit la voûte où l'on voit, après une foule d'Anges et de Saints, Jésus-Christ et le Père Eternel. Les personnages qui garnissent le devant du tableau, comme faisant partie des gens du monde, ne sont pas la portion la moins intéressante de l'ouvrage. Le Memmi s'y est représenté lui-même. Un certain personnage au visage maigre, à la barbe rousse, et portant sur la tête un capuchon blanc, est la Cimabuë; plus loin on voit Arnolfo di Lapo, architecte de la cathédrale, Pétrarque, avec lequel le peintre était lié d'amitié, et enfin la belle Laure, qu'il a choisie parmi d'autres femmes qui l'entourent pour représenter la volupté; afin qu'on n'en doute pas, il a peint sur sa poitrine une flamme qui vient jusque près du col. Cette église de Santa-Maria-Novella est riche en peintures caractéristiques de cette époque. Dans une des chapelles, on y trouve encore le Paradis et l'Enfer. Ce dernier morceau est de l'Orcagna, architecte de la fameuse loge située sur la place du Grand-Duc.

Ne quittons pas cette église de Santa-Maria

sans parler d'une grande demi-coupole dans laquelle s'avance le maître-autel. Tous les murs en sont peints par Dominico Ghirlandaio, artiste vrai, simple et naturel. D'un côté il a représenté la vie de saint Jean-Baptiste, de l'autre celle de la Vierge. La plupart de ses personnages sont des portraits, genre où il réussissait merveilleusement. On remarque dans la vie de la Vierge une jeune personne de quinze ans dont l'âge est exprimé avec une finesse délicieuse. Dans le tableau qui est auprès, l'œil est attiré par un groupe de quatre personnes qui causent entre elles. Celui qui lève la main est Pélitieu, fameux par son savoir et ses poésies. Après les deux autres qui offrent moins d'intérêt, vient Marsile Ficin, avec son habit de chanoine.

On voit aussi dans cette église de Santa-Maria la chapelle où repose le corps de *saint Antoine*, où gît dans son tombeau *Pic de la Mirandole*; puis on vient au laboratoire où les révérends Pères fabriquent et vendent des parfums exquis sous toutes les formes, de tous les goûts, pour tous les âges, à l'usage des deux sexes, même *de celui des petites-maîtresses*. Ces parfums sont le *nec plus ultrà* de la perfection. La liste comprend tout ce

que le commerce de l'Asie et de l'Europe recherche en ce genre. Ils vendent en même tems des petites fioles d'alkermès délicieux, surtout très-chaud et très-stomachique. Cet alkermès renommé et les parfums assurent aux Pères chimistes et à leur maison un revenu considérable. Chaque fiole, qui contient environ quatre petits verres, se vend vingt-quatre sous de notre monnaie.

Un édifice digne d'être visité par tous les voyageurs, est la chapelle des Médicis, attenant à l'église Saint-Laurent. Elle renferme les tombeaux des archiducs de cette famille. Si cette chapelle, quoiqu'assez ancienne, était achevée, elle formerait un monument de la plus grande magnificence. Elle peut avoir cent pieds de hauteur. Sa forme est sphérique, et d'au moins deux cents pieds de circuit. Les jours sont ouverts latéralement, presque contre la voûte. Ils donnent à cet édifice un ton grave qui convient à la dernière demeure des souverains de la Toscane. Chaque ville de ce gouvernement a sa colonne dans la chapelle Médicis, et toutes ces colonnes sont incrustées de porphyre, d'agate, de pierre d'azur ou de granit orien-

tal, de jaspe, de calcédoine, ou d'autres pierres rares et précieuses. Chaque colonne porte les armes et le nom de la ville qui l'a fournie. Derrière chacune d'elles, et contre le mur revêtu des mêmes pierres précieuses, est le superbe tombeau de l'un des archiducs, surmonté de statues colossales en bronze. Cette chapelle est construite derrière le chœur de l'église Saint-Laurent. Elle est ouverte aux curieux par le sacristain ou le concierge.

La Pergola est le premier théâtre de Florence. La salle est vaste et construite dans des dimensions avantageuses à la voix. Les six rangs de loges sont variés par des rideaux de soie de différentes couleurs drapés au devant. Au cintre de cette salle, et fort au dessus de l'orchestre, on voit par une ouverture apparaître successivement des chiffres romains indiquant l'heure. Une lumière intérieure les montre en transparent. En face, au dessus de la grande loge du souverain, s'élève une croix dorée de deux à trois pieds de haut. L'orchestre est nombreux et brillant. Les spectateurs, hommes et femmes, sont assis au parquet. Les loges sont assez spacieuses pour contenir une société dont la con-

versation s'engage pendant la pièce, et qui ne l'interrompt que pour écouter l'*aria.* Au carnaval, ces loges sont remplies de convives qui mangent, boivent et rient souvent aux éclats; de masques qui courent de loges en loges harceler les dames et leurs chevaliers. La plupart des femmes masquées sont vêtues en *baoute*, c'est-à-dire, d'une grande robe ou domino de soie noire, sans capuchon, accompagné d'un gros bonnet de poil, ou à longues soies noires, placé sur la tête. Ce bonnet, sans plaque ni tresses, est presque aussi gros que ceux de nos grenadiers. Ce travestissement autorise les femmes à courir seules les loges du haut en bas, et le parquet, à se placer à côté des hommes qui leur plaisent, à les agacer; enfin, à nouer ou dénouer des intrigues, à augmenter le nombre des chevaliers servans, ou à les échanger. J'ai trouvé très-déplaisant dans les théâtres d'Italie, et surtout de la Toscane, au carnaval, la fumée et le goût des viandes, des mets, du vin et des liqueurs qui se confondent dans les salles, viennent désagréablement frapper l'odorat des spectateurs du parquet, les seuls sages du spectacle, car ils ne mangent pas sur leurs bancs. Un

autre inconvénient moins grave à mon avis, mais très-fatigant, c'est le caquetage perpétuel des personnes qui sont dans les loges ou assises au parquet, les rires immodérés, les claquemens de mains ou le cliquetis des instrumens dont se servent les masques. C'est un charivari dans les soirées de carnaval, surtout le jeudi et les trois derniers jours gras, qui étourdit tout le monde et qui donne des distractions dans la salle et jusque sur la scène, en sorte que les acteurs ne donnent ces jours-là que des pièces sans intérêt, qu'ils jouent à la hâte, plus attentifs à ce qui se passe dans les loges ou au parquet qu'à leurs rôles. Il arrive souvent qu'ils rient de ce qui se passe hors de la scène; que ceux d'entre eux qui ne chantent pas, conversent avec leurs camarades, ou parlent aux coulisses. J'ai vu un acteur debout contre une des loges d'avant-scène boire et manger par intervalles; une actrice recevoir adroitement des oranges ou des bonbons que des complaisans lui jetaient des secondes loges, et le tout faisait spectacle. Il faut se conformer aux goûts, aux usages des pays que l'on habite. A Pise, j'avais pris le parti de boire, manger, causer, rire au spectacle, de faire cercle dans les loges.

Lorsqu'un grand personnage, quelqu'un de distinction, une dame que l'on considère, ou qui intéresse, arrive dans sa loge, le bon ton est de quitter celle où l'on assiste au spectacle, et d'aller leur faire la cour, ou des complimens.

En ces tems de carnaval, les gens tranquilles qui veulent cependant participer aux actes de folie, attachent un petit morceau de papier blanc sur le devant de leurs chapeaux, et les voilà dispensés, dans toute la Toscane, de saluer leurs connaissances, soit dans les rues, soit en entrant dans les salons. Ils restent couverts dans les salles de spectacles, en présence même de la cour si elle s'y trouve. Le petit bout de papier tient lieu de masque. On ne doit pas reconnaître la personne ainsi déguisée, quoiqu'elle conserve ses vêtemens habituels, et soit à visage découvert. Dans les soirées et les nuits de bal public, le parquet est élevé au niveau de la scène. Des illuminations brillantes éclairent la salle, agrandie de toute la scène. Chacun prend part aux plaisirs plus piquans et plus variés que ceux des bals de l'Opéra à Paris. Le public danse aux bals de Florence.

Le théâtre *del Cocomero*, celui *dello pallo a*

Corda, moins considérables, ne sont pas ouverts tous les soirs. Les *Fantoccini*, hauts de trois pieds, amusent aussi les oisifs, les nourrices et les enfans trois fois par semaine. Ils jouent des comédies de *Goldoni*, et sont dirigés avec assez de naturel.

Au nombre des fêtes qui contribuent aux plaisirs des Florentins, la course dite des *chevaux libres* tient une place importante. Voici la description de celle dont j'ai été témoin :

Le *Prato* et le *Bergo d'Ognissanti* étaient remplis d'une foule immense au milieu de laquelle marchaient en sens contraire deux files de calèches et de voitures élégantes. Toutes les fenêtres étaient décorées de pièces d'étoffes brillantes, de couleurs variées, et garnies de curieux. Nous ne nous doutons pas à Paris de la richesse des équipages. Pour moi, je ne pouvais me lasser de voir ces jolies calèches, d'une coupe tout-à-fait gracieuse, remplies de femmes élégantes et souvent très-belles, traînées par des chevaux fringans, et garnies derrière de domestiques, tantôt en livrées brillantes, d'autres fois habillés en chasseurs chargés de plumes ou même portant un habit oriental et montrant

une figure africaine. En jetant les yeux sur cette rue remplie de piétons, parmi lesquels dominaient les chapeaux à plumes noires des femmes du peuple, on distinguait ces deux lignes de calèches, où brillaient sans interruption les couleurs éclatantes et délicates des plumes, des vêtemens et même des livrées.

Peu à peu le nombre des voitures diminua, et l'on prépara la course. Un bruit sourd, qui s'éleva du fond de l'arène, annonça que les chevaux allaient, en remontant vers le point de départ, être exposés d'abord à la curiosité des assistans. On fit en effet passer sous les yeux de la foule assemblée trois de ces animaux chargés de quelques ornemens de plume, et numérotés. Ils allaient à pas lents à cause de l'empressement que l'on mettait à les voir et à les approcher, chacun voulant communiquer à son voisin ses conjectures sur le vainqueur. Enfin, ils vont être lâchés. Près d'eux la voie est libre; mais, à mesure qu'on en est plus loin, la foule des curieux se presse et forme un angle prêt à s'ouvrir pour laisser passer les coureurs. Il se fait un silence profond, tous les yeux sont attachés vers le haut du Prato. Les chevaux

sont partis..... un nuage de poussière l'annonce; ils passent ; ils ont passé comme l'éclair, c'est le numéro qui est devant; la foule se referme sur eux, s'ouvre toujours devant, et forme jusqu'au bout de la carrière un cercle flottant qui court aussi vite que le vainqueur. Alors la confusion et la rumeur devinrent universelles.

Quand la vanité et la curiosité furent satisfaites, les dames en calèche, et celles qui portent les chapeaux à plumes noires passèrent indifféremment devant le coursier n° 2. Je voulus le voir de près et savoir quels étaient les honneurs qu'on lui rendait. Il était tenu par son maître, entouré d'artisans à figures noires, et précédé par une troupe d'enfans presque nus, qui portaient un grand drapeau jaune devant lui. L'animal, qui ne voulait rien perdre de son triomphe, couvert d'écume et frappant la terre, paraissait prendre sa gloire au sérieux. La nuit vint, et je me trouvai entraîné par un fleuve de monde au milieu duquel les marchands de biscuits et de limonade redoublèrent leurs cris dans l'espoir de débiter le reste de leurs provisions. Tout était pêle-mêle; on rencontrait des gens de toutes classes, de toutes conditions; des

femmes, des enfans, des militaires, des capucins, des paysans, des dames élégantes, force chapeaux à plumes noires, et ce ne fut que près du pont *della Caraia*, où l'embranchement des rues permet à chacun de se diriger vers son quartier, que je pus prendre l'air et respirer.

Ce luxe dans les voitures, dans l'habillement des classes les moins élevées, ce calme qu'on prendrait pour de l'insouciance, cet amour effréné pour le plaisir, l'air insignifiant de presque toutes les physionomies que j'avais rencontrées, cet amalgame bizarre de gens de toute condition, de toute robe, s'arrangeaient difficilement dans mon esprit avec l'aspect sévère et souvent terrible des monumens auprès desquels j'avais vu tout cela. Ce Palazzo-Vecchio et sa tour menaçante me fatiguait toujours comme un point de comparaison trop éloigné de l'autre, et mon œil, en parcourant machinalement ses créneaux, entre lesquels sont peints les écussons de toutes les familles qui ont successivement influé sur le sort de Florence, me faisait comprendre vaguement combien cette ville a été si grande, si tumultueuse, et comme elle est aujourd'hui si calme et si douce. Je me remis en marche; je

longeai les murs du *vieux palais* et m'arrêtai quelques instans près du David de Michel-Ange, que la lune éclairait en face; j'aperçus à ma droite le *lion* de Donatello, l'un des plus anciens sculpteurs de Florence. Cette statue est d'un style encore un peu gothique, et ce pauvre lion de bronze, le premier emblême de la ville de Florence, a l'air triste et rechigné; il semble voir que son tems n'est plus.



— N° XXXIII. —

BOBOLI ET LES CASCINE.

—

Fu il vincer sempre mai laudabile cosa,
Vincasi o per fortuna o per ingegno.
ARIOSTO, *canto XV.*

Vaincre a toujours été une chose digne d'éloges, que l'on doive la victoire à la fortune ou à son mérite.

Les personnes qui ont voyagé étant déjà initiées dans la connaissance de la langue du pays qu'elles parcouraient, ont sans doute éprouvé combien on apprécie mieux sur les lieux mêmes les auteurs étrangers. Jamais je n'ai mieux senti qu'en Toscane tout le prix de l'énergique poésie du Dante et des divins récits de l'Arioste, que beaucoup d'Italiens ont préféré au Tasse lui-même. Rien n'est plus délicieux que d'entendre réciter les stances de l'Arioste à une belle Italienne; leur manière d'accentuer la poésie est presque une

musique qui lui donne un charme dont nous nous faisons à peine une idée. Je me rappelle que les vers de l'Arioste, cités au haut de cette page, furent un jour, chez la belle Mme Tomasi, l'objet d'une controverse, et c'est pour cela que je les ai choisis pour épigraphe. Presque tout le monde était d'accord pour condamner l'Arioste, et voulait que l'on refusât la louange à ceux qui ne devaient leur triomphe qu'à la fortune. Elle mit tout le monde d'accord en décidant que si l'Arioste avait tort relativement à la triste gloire des armes, au moins il avait raison pour les triomphes plus doux de l'amour. On convint de s'en rapporter à sa décision. Alors il n'était bruit dans Florence que de la belle lectrice de la princesse Elisa, qui venait d'épouser le receveur général du département de l'Arno. Il serait difficile, en effet, de trouver une femme dont la beauté et la grâce fussent plus accomplies; elle recevait beaucoup de monde chez elle et faisait aux Français l'accueil le plus agréable. En général les Français se voyaient beaucoup entre eux; cependant, comme les principales familles de la Toscane avaient fourni à Elisa des chambellans, des écuyers et des dames d'hon-

neur, toutes ces personnes se mêlaient aux plaisirs et aux fêtes qu'offraient continuellement la maison du receveur général et celle des autorités supérieures. Je m'abstiens de citer ici aucun nom propre, car depuis la cour du régent il n'en a peut-être pas existé où les mœurs fussent aussi dissolues que la petite cour de Florence. Loin que la sœur de Bonaparte y fût en puissance de mari, c'est bien le pauvre prince de Lucques et de Piombino qui était en puissance de femme. C'était pitié de le voir aux ordres de la princesse. Lorsque les dépêches arrivaient de Paris, Elisa avait grand soin, pour se donner plus d'importance, de se les faire remettre pendant un bal ou une réunion ; elle décachetait les lettres, tandis que l'autorité de son mari se bornait à rompre les bandes qui enveloppaient les journaux. On en riait et l'on s'en moquait, dans toute la ville, mais comme au fond Bacciochi était un homme excellent, on l'aimait beaucoup mieux que sa femme.

On ne saurait se faire idée du nombre d'hommes aimables que j'ai rencontrés dans les sociétés de Florence; presque tout le monde y aime et y cultive les arts. C'est avec une vive satis-

faction que j'entendis les Florentins les plus recommandables faire l'éloge d'un de mes anciens amis, M. de Reuilly, le premier préfet français qu'ait eu Florence. Il y était mort d'une maladie de langueur, suite tardive d'une blessure reçue en duel au bois de Vincennes par l'un de nos plus habiles généraux. Une jolie actrice de la Comédie-Française, célèbre par ses bons mots, qui ne sont pas d'un très-bon ton, avait été, sinon la cause, au moins l'objet d'une dispute qui eut des suites si funestes, et si l'on s'en rapporte aux bruits du tems, l'honneur en appartint au vaincu, car on prétendit que le triomphe fut du nombre de ceux qu'on doit à la fortune. Reuilly était un des hommes les meilleurs et les plus aimables que j'aie connus de ma vie, et ce souvenir, au bout de près de quinze ans, ne peut rien avoir de suspect. Je rencontrai à Florence un jeune homme qu'il y avait amené, et qui s'y était établi. J'éprouvai un vrai plaisir à en parler avec lui, et il me donna quelques renseignemens que je désirais avoir sur le gouvernement du général Menou, qui s'était fait musulman en Egypte sous le nom d'Abdhalla. La destinée de ce général a été réellement singulière, et son

nom se rattache à des choses qui seront longtems inexplicables dans l'histoire de cette époque. Jamais personne n'a plus aimé le faste et la dépense, et jamais homme au monde n'a eu plus de répugnance à payer ses créanciers. A son retour d'Egypte, M. de Menou avait eu, après le général Jourdan, le gouvernement du Piémont. L'Egyptienne qu'il avait épousée habitait Turin avec le jeune Soliman, le fils qu'il en avait eu, mais il ne les emmena point à Florence. C'est lui qui à Turin donna un bal dont on parlait encore quand je passai dans cette ville. Les invitations étaient faites pour le dimanche gras, et le bal dura sans interruption jusqu'au mercredi matin. Pendant tout ce tems on servit à souper, à déjeûner et à dîner pour tout le monde; les buffets et les rafraîchissemens furent en permanence; les musiciens, quand ils étaient fatigués, étaient relevés par d'autres; les dames et les danseurs s'échappaient à tour de rôle pour prendre un peu de repos et rafraîchir leur toilette, mais le bal ne fut jamais complètement abandonné, et finit d'une manière aussi brillante qu'il avait commencé. Dans tout cela son Egyptienne ne paraissait jamais, et il est permis de

croire que le général Menou, si aimable dans le monde, ne l'était guère avec sa femme. Un jour qu'elle assistait à une représentation donnée par la troupe de comédiens français dont Mlle Raucourt avait la direction en Italie, comme on jouait *le Tyran domestique*, elle dit bien naïvement aux personnes qui étaient dans sa loge : « C'est comme le général quand il est de bonne humeur ! » Monrose et Perrier, alors fort jeunes, faisaient partie de la troupe de Mlle Raucourt.

« A Florence, me dit l'ami de Reuilly, le général Menou occupait le premier étage du palais Pitti. Ayant été présenté chez lui, j'en reçus le lendemain une invitation à dîner pour le dimanche suivant. J'y accompagnais le préfet, auquel je dois tant de reconnaissance. Après avoir traversé une longue file d'antichambres, de chambres et de vastes salons, tous richement décorés, nous parvînmes enfin dans une salle où le gouverneur n'était pas encore, mais où des convives assez nombreux l'attendaient. Il était occupé ou censé occupé dans son cabinet. Il ne parut que vers sept heures, et le dîner fut immédiatement servi : c'est l'heure à laquelle les villageois de la Toscane prennent leur der-

nier repas. Les règles de l'étiquette étaient scrupuleusement observées, et les places désignées nominativement par une carte placée sur les serviettes. Le général me parut fort aimable, et mit tout le monde à son aise. Le dîner fini, il rentra sur-le-champ dans son cabinet, chacun retourna dans le salon, et s'en fut au bout d'une demi-heure : on l'aimait beaucoup à Florence. »

Il faut que le général Menou ait rendu de grands services à Napoléon, car il recevait annuellement un traitement de 300,000 fr. qui lui furent assurés pour toute sa vie, alors même qu'il eut quitté Florence pour se rendre à Venise, où il n'avait qu'un simulacre d'emploi. Malgré cette faveur, le titre de comte et le grand aigle de la Légion-d'Honneur, qu'il reçut en même tems, il ne put obtenir la permission de venir à Paris. A Venise, étant alors âgé de soixante-douze ans, le général Menou devint amoureux comme un fou de la première cantatrice du théâtre de la Fenice ; ils vécurent ensemble pendant quelque tems, mais celle-ci de son côté devint éprise d'un jeune homme qui s'enfuit avec elle. Le général les poursuivit jusqu'à Padoue, où il les rejoignit. S'étant logé

auprès de sa belle, il fit toutes les instances imaginables pour l'engager à revenir avec lui, mais ce fut en vain ; l'amour l'emporta sur l'intérêt, et le pauvre général, après une aussi longue vie, qui n'avait pas toujours été sans gloire, mit fin à cette aventure et à son existence par une déplorable catastrophe.

A la mort du général Menou, les scellés furent mis sur ses papiers, qui la plupart étaient restés à Turin ; Napoléon envoya un commissaire de Paris pour assister à leur dépouillement, conjointement avec le secrétaire du prince Borghèse, et un officier précédemment attaché au général. Leurs instructions consistaient à se surveiller mutuellement, pour qu'aucun d'eux ne lût les pièces écrites ou signées de la main du général en chef, et à les brûler sans en avoir pris connaissance. Il s'y trouvait au moins soixante ordres du jour et des lettres adressées à Kléber, qui probablement avaient été interceptées. Mais ils eurent lieu de reconnaître ce que peut le travail d'une longue vie. Parmi les papiers du général Menou se trouvaient des plans du cours du Nil, levés sur les lieux, et ils trouvèrent la plus scrupuleuse coïncidence avec les cartes tracées

par Danville. Cet illustre savant, qui avait si exactement exploré le monde pendant une vie de quatre-vingts ans, n'avait cependant fait d'autre voyage que celui de Paris à Soissons. Il n'est donc pas toujours nécessaire de voir les choses pour les bien connaître.

Ces souvenirs, qui n'appartiennent pas tous à Florence, m'ont un peu éloigné de mon texte, et l'on demande peut-être ce que c'est que *Boboli*. Nous y voici. Boboli est un jardin, mais un jardin réellement enchanté, même pour ceux qui connaissent les plus beaux de l'Europe, ceux du roi de Bavière à Nymphenbourg, le parc Saint-James, Kinsington-Garden, Versailles, et nos imposantes Tuileries, car aujourd'hui on ferait fi des jardins d'Alcinoüs, tels qu'ils sont décrits dans Homère. Boboli n'est pas un jardin à la française, et la végétation de l'Angleterre ne peut soutenir la comparaison avec les beaux arbres qui l'ombragent. Les gazons les plus frais y sont coupés par des allées qui conduisent à des bosquets, à des grottes, à des labyrinthes. Il est dominé par un belvédère surmonté d'une tour d'où l'on découvre au loin des collines, des plaines, et les villes de Prato et de Pistoja.

Cette dernière ville, comme l'on sait, ne s'est pas moins acquis de droits à la reconnaissance de l'humanité que notre Baïonne, car si l'une s'honore d'avoir donné aux hommes la baïonnette, l'autre revendique la gloire d'avoir enrichi le monde du pistolet; voilà ce qui s'appelle d'utiles découvertes. Nous en faisions la réflexion avec mon jeune Allemand, sur le sommet du belvédère où nous étions montés. Plusieurs soirées consacrées à la promenade ne nous suffirent pas pour visiter toutes les voûtes de verdure, les allées, les berceaux et les sentiers secrets de Boboli, et ce beau jardin est si vaste, que nous ne mîmes guère moins d'une heure et demie à en faire le tour. D'ailleurs on ne saurait s'y promener sans s'arrêter fréquemment, tant les sites et les points de vue sont heureusement ménagés sur la ville et sur les campagnes. Il conduit, par une avenue toute bordée de fleurs odorantes, à la porte Romaine, et de ce côté le paysage est si varié, que l'on s'aperçoit à peine que l'on ait quitté le jardin.

Les Florentins regardent leur palais grand ducal comme l'un des plus beaux monumens de l'Italie. Ils le nomment le palais Pitti, du

nom d'un gentilhomme florentin qui le fit bâtir. Cosme Ier en fit l'acquisition et y résida.

Ce monument, construit en 1555, sur les dessins d'Andrea Orgagna, appartient tout-à-fait au tems et aux usages de la république. Là on conférait les premières dignités, on accordait les différends, on promulguait les lois, on confiait le commandement aux généraux, on haranguait le peuple. Cet édifice, aussi remarquable par sa première destination que par la beauté de ses proportions, n'est plus aujourd'hui qu'une retraite pendant la chaleur. Les porte-faix de Florence dorment étendus sur les gradins qui étaient autrefois réservés aux premiers hommes de l'Etat. On appelle ce lieu la Loggia dell' Orgagna, du nom de son auteur.

En tournant près de cet édifice, entre lui et le Palazzo-Vecchio, est une longue rue formée par deux portiques, dont l'extrémité, du côté de l'Arno, est jointe par un autre portique moins large, mais qui ne laisse point d'interruption pour la promenade : c'est le portique dit des *Offices*. Ce monument fut commencé par Cosme Ier, en 1561, sur les dessins de Georges Vasari. Au moment où

je visitai ces colonnades, elles étaient remplies de monde. Je me mêlai à la foule, et j'eus l'occasion d'observer le choix de la bourgeoisie de Florence. Il y a une élégance dans la mise et les manières des habitans de ce pays, que je n'ai rencontrée nulle part encore en Italie. Quelques hommes ont de fort belles figures, mais ordinairement ceux qui ont cette qualité extérieure manquent d'une certaine virilité dans les traits. C'est parmi les dames, et surtout les jeunes personnes de quinze à vingt ans, que j'ai remarqué un genre de beauté mieux caractérisé. Leur taille est svelte et gracieuse, et leur démarche assurée. Peu grasses en général, elles ont les bras fort beaux. Leur physionomie est fine, et leur regard ferme, quoique doux, n'a ni cette hardiesse qui repousse, ni cette langueur qui ennuie.

Le palais Pitti, bâti de grosses pierres dures et carrées, noircies par le tems, ressemble à une forteresse. Il est élevé sur une longueur de deux cent cinquante brasses, et coupé aux deux tiers de sa hauteur par une saillie arrondie en bosse. On y parvient en montant sensiblement du bas de la place jusqu'à la porte principale.

L'intérieur est extrêmement riche et précieux. On arrive d'abord sous une haute galerie qui entoure une cour carrée que la hauteur des murailles rend sombre. On voit au milieu de cette cour une statue d'Hercule que l'on attribue à Lysippe, sculpteur qui vivait au tems d'Alexandre et exécuta plusieurs ouvrages que lui avait demandés ce conquérant. On y voit aussi la statue de David, armé de la fronde, que Michel-Ange Buonarotti fit à l'âge de dix-neuf ans; à l'angle, un Neptune au milieu d'une fontaine en marbre, dont l'enceinte est garnie de figures de bronze, et plus loin, dans la place, la statue équestre de Cosme Ier, ouvrage de Jean de Bologne. Près du vieux palais, un monument singulier, dont les proportions générales tiennent au système des anciens, mais dont les ornemens sont gothiques, piqua vivement ma curiosité. C'est une grande tribune ou loge ayant trois grandes arcades; dans l'intérieur règnent, le long des murs, des gradins en pierre. On monte à cette tribune par quelques marches qui entourent la base de l'édifice. Six statues de marbre garnissent le fond. Sous l'arcade de droite est

l'Enlèvement des Sabines, de Jean de Bologne, ouvrage beaucoup trop vanté; à droite, le Persée de Benvenuto Cellini, statue pleine de vigueur et de talent. Enfin, sous l'arcade latérale, la Judith tuant Holopherne, du Donatello.

Il faudrait des volumes pour détailler toutes les richesses que l'art, mais non pas toujours le goût, ont accumulées dans ce palais. On y distingue surtout sept grandes salles, remarquables par les sculptures, les peintures, les mosaïques. Ces salles portent les noms de Vénus, d'Apollon, de Mars, de Jupiter, d'Hercule, de la Sybille et du Bain. Là, l'admiration se partage entre les ouvrages des Salvador Rosa, Borgognone, Veronèse, Rubens, Pierre de Cortone, Andrea del Sarto, Le Titien, Michel-Ange, Wandick, Guido-Reni, Cigoli, Guercino, Annibale Carracio, Pietro Perugino, Tintoretto, Fra-Bartolomeo, Leonardo da Vinci, enfin du grand Raphaël et de beaucoup d'autres peintres et sculpteurs renommés.

Un pavillon du palais Pitti donne sur Boboli. Ce pavillon, construit et décoré à la française, est moderne et d'une rare élégance; c'était le

lieu des récréations, des cercles et des fêtes de la cour. La grande duchesse Elisa l'habitait souvent pendant les beaux jours. A la recommandation d'un de ses chambellans, je fus introduit un jour dans son cabinet de travail, attenant à un joli boudoir. Je ne dissimulerai point la surprise que j'éprouvai; au lieu d'ornemens de toilette, d'étoffes élégantes, d'objets de mode, de ces chiffons qui plus d'une fois ont influé sur la destinée des empires, je trouvai de grandes cartes topographiques étalées sur des bureaux, des instrumens de physique, des livres de science; enfin, je me crus plutôt dans le cabinet d'un savant ou d'un homme d'état que dans celui d'une femme qui, à la vérité, n'était pas jolie. Le fameux livre de M. Azaïs venait de paraître, et j'aurais été assez curieux de voir l'intérieur de l'appartement de Bacciochi, pour juger jusqu'où pouvaient s'étendre les compensations.

Cosme II avait déjà considérablement agrandi la demeure magnifique des grands ducs de Toscane; Léopold y ajouta encore beaucoup, moins par faste que par humanité, car il savait que la meilleure aumône que les souverains puissent

faire aux pauvres, c'est de leur donner du travail. C'est ainsi qu'un amphithéâtre et un fort beau théâtre furent construits dans le jardin de Boboli, de sorte que l'on pouvait goûter tous les plaisirs sans sortir de ce lieu de délices.

L'ensemble des jardins Boboli a la forme d'un clavecin, dont la plus grande dimension court parallèlement au palais. Une grande allée qui coupe l'arène monte ensuite vers le sommet d'une colline, sur la gauche de laquelle est un pavillon, et au delà des murs un petit fort. En tournant sur la droite, on saisit d'un seul coup d'œil toute la longueur du jardin, sur laquelle est tracée une immense allée toute garnie de statues en marbre blanc, et interrompue à plusieurs endroits par des vasques de la même matière, faites pour recevoir les jets de l'eau. De deux côtés de cette allée sont des bosquets, coupés de promenades régulières, et dont l'épaisseur va en diminuant vers l'extrémité du jardin. Lucca Pitti, riche citoyen de Florence, qui avait conçu le projet de faire bâtir ce palais, en 1440, en avait fait faire les dessins au Brunellesco. L'ouvrage ne fut avancé que sous un

de ses descendans; et, depuis Cosme I[er], qui, comme je l'ai déjà dit, en fit l'acquisition et l'embellit, ce lieu n'a pas cessé d'être la résidence des ducs de Toscane, qui tous ont contribué à le rendre plus beau et à y amasser les chefs-d'œuvre les plus précieux des arts. Le palais Pitti et les jardins Boboli sont évidemment le type qui a servi de modèle pour bâtir Versailles et dessiner son parc.

La nature, il est vrai, a fait pour les jardins Boboli ce qu'elle a refusé à ceux de Versailles. Les environs de ce dernier château sont tristes pour l'œil; ceux qui entourent le palais Pitti, plus variés, soit par la pente des terrains, soit par les côteaux charmans qui en sont près, soit enfin par le voisinage de Florence et du val d'Arno, au fond duquel elles reposent, contrastent délicieusement, par leur irrégularité, avec ces murs de verdure sur lesquels brillent des statues.

Les grands ducs de Toscane possèdent encore une charmante maison de campagne nommée *le Cascine dell' Isola*. On y nourrit des vaches superbes, et l'on y a établi une grande

laiterie où l'on va par le bois *delle Cascine*, bois qui n'est pas sans quelque analogie avec ce qu'était le bois de Boulogne avant que les Cosaques et les soldats du duc de Wellington nous eussent fait l'honneur d'en couper les arbres. Le jour de l'Ascension, un concours immense de Florentins anime ce joli bois, dont l'Arno arrose la lisière méridionale. Il est entrecoupé de prairies, de terres cultivées, divisé par des chemins qu'ombragent des arbres élevés. Une grande route traverse le bois et conduit à la maison de campagne des grands ducs dont la construction ne remonte qu'à l'année 1787. Chaque soir, vers six ou sept heures, les voitures se dirigent de ce côté. Les Cascine ont cela de charmant pour les promeneurs, qu'on peut y trouver à volonté ce qu'une grande ville offre de plus attrayant, ou la solitude et les plaisirs champêtres. Après avoir circulé entre les voitures qui stationnent devant le palais des Cascine, après avoir remarqué la recherche gracieuse des dames de Florence, on traverse la prairie, et l'on rentre dans la ville en suivant la route qui longe l'Arno. Ce fleuve est un peu sec dans cette sai-

son, cependant ses bords sont fort agréables. Les Cascine qui le bordent de l'autre côté sont gracieuses, et le couvent et l'église de Saint-Miniato, qui les couronnent, sont un point de vue charmant, surtout à la chute du jour.

Au retour de cette promenade, on peut visiter l'église d'Ognissanti, qui n'a rien de bien remarquable, mais auprès de laquelle est un couvent de Franciscains, dont le cloître est orné de peintures à fresque de Lagozzi, qui sont pleines de force dans le coloris. Il y a surtout des portraits des principaux personnages de l'ordre qui ne le cèdent en rien pour la vigueur à des tableaux à l'huile, et qui ont une légèreté que cet autre genre ne permet pas d'atteindre. En face est le palais Martellini, dont la forme antique et singulière reporte les idées sur les troubles du moyen âge; plus loin est l'hôpital de *Saint-Jean-de-Dieu*, d'une architecture peu sévère, mais dont la disposition générale plaît à l'œil et satisfait l'âme par le soin qu'on y a mis à tout sacrifier pour le bien-être des malades. L'entrée sur la rue est simple : on traverse un large corridor au fond duquel est un escalier à

double rampe circulaire. Au milieu est un groupe en marbre représentant l'archange saint Michel avec saint Jean-de-Dieu, ayant un pauvre à ses pieds. Derrière ce groupe, et au sommet des deux escaliers qui mènent dans le grand dortoir, est un autel au pied duquel je trouvai, la première fois que j'y vins, de jeunes prêtres, des infirmiers et des convalescens récitant des litanies, tandis que les malades alités suivaient la prière de loin.

Tout près de là est le Palazzo-Vespucci, sur les murs duquel les ecclésiastiques qui desservent l'église de Saint-Jean-de-Dieu ont placé, en 1719, une inscription qui consacre la mémoire d'Américo Vespucci, qui a donné son nom au Nouveau-Monde. On ne saurait guère s'ennuyer en parcourant les rues de Florence; à chaque pas on y trouve quelque chose qui occupe et qui intéresse. Il y a encore une église remarquable, c'est celle de la Trinité, d'une origine fort ancienne; elle a été successivement embellie, et renferme dans son ensemble des parties traitées dans des styles d'architecture tous différens. Elle existait en 800; elle fut réédifiée en 1250. La

façade en a été refaite en 1593, et elle a toujours été ornée depuis dans son intérieur. Les amateurs des arts trouvent dans une des vieilles chapelles des peintures magnifiques de Dominico Ghirlandaio. On retrouve sur la droite le vieux palais *Ceroni*, et l'on n'est pas fâché, le soir en rentrant des Cascine, d'y trouver *un café* établi au lieu de soldats prêts à vous assommer, comme en 1300. On prend des glaces à l'abri de ces vieux murs, de ces antiques créneaux devenus inutiles, et on assiste par la pensée aux histoires terribles et curieuses des tems d'autrefois, en profitant du bien-être dont on jouit aujourd'hui.

Le jour où je dirigeai ma promenade du côté des Cascine, la gouvernante Elisa s'y promenait avec toute sa cour, et je vis quelques jeunes gens tomber de cheval pour avoir cherché à se faire remarquer sur leurs rapides coursiers; pour obtenir un coup d'œil, ils risquaient de se rompre les os! En vérité, ils auraient bien mérité d'être enfermés à Saint-Boniface.

Saint-Boniface est l'hôpital des fous; il fut fondé au quatorzième siècle par un noble Par-

mesan, nommé Bonifacio Lupi, qui fut podesta de Florence. Dans beaucoup de villes d'Italie, on est frappé d'un singulier contraste avec ce que l'on voit d'ordinaire en France ; chez nous les hommes qui arrivent au pouvoir y font leur fortune ; chez les Italiens, il n'est pas rare de voir ceux qui en ont déjà acquis une considérable la consacrer à d'utiles fondations, ou à des établissemens qui perpétuent leur mémoire. En 1789, les aliénés furent placés dans une aile de cet édifice ; les autres ailes renferment de pauvres vieillards, des infirmes des deux sexes, des estropiés, des individus attaqués de maladies chroniques ou incurables, enfin des jeunes filles sous l'invocation de Sainte-Catherine. Sur la porte d'entrée, et sous une galerie à colonnes, fermée par une grille de fer, on voit le buste du grand duc Léopold.

Les grands ducs avaient encore d'autres palais que le Cascine dell' Isola, et plusieurs maisons de plaisance dans les environs de la capitale. La plus remarquable est *le Poggio imperiale*, construit par l'archiduchesse Maria-Maddalena, agrandi par la grande duchesse Vittoria, et em-

belli par Léopold. Les peintres et les sculpteurs les plus habiles l'ont orné de tableaux et de statues d'un grand prix. Le mobilier en est très-précieux. Le Poggio est élevé au milieu d'une riante prairie, entouré d'une balustrade surmontée de statues. La magnificence des arts et la richesse naturelle du sol font de cette campagne un palais d'Armide, et les nombreuses pommes d'or qui jaunissent de toutes parts permettent de se croire dans le jardin des Hespérides. Un mille avant d'y arriver, on aperçoit quatre statues qui ne rappellent point de sanglans exploits, ce sont celles d'Homère, de Virgile, du Dante et de Pétrarque.

Les académies, les conservatoires de musique et les écoles de la Toscane tiennent un rang distingué parmi les nombreux établissemens de ce genre que compte l'Italie. L'académie della Crusca est la plus célèbre de toutes; c'est à elle que l'on doit le grand dictionnaire de la langue italienne, dont elle place le berceau en Toscane. On connaît cette définition de l'italien le plus parfait : *Lingua toscana in bocca romana.* En effet, si la langue écrite s'est conservée plus

parfaite chez les Toscans, les Romains leur sont supérieurs pour la pureté de la prononciation. Les Romains articulent distinctement et accentuent les longues et les brèves de manière à conserver à cette belle langue toute son harmonieuse douceur, qui n'exclut point l'énergie. Les Florentins, au contraire, aspirent des consonnes telles que le C et le G, de manière à leur donner un son guttural comme celui du J espagnol; ainsi, par exemple, ils prononcent *havalli* et *houattro*, en aspirant l'H, au lieu de *cavalli* et *quattro*. Cette prononciation, quand elle est affectée, ressemble à celle de Polichinelle, paysan florentin, personnage que les Italiens ont admis sur leurs théâtres. *Stentarello* est aussi originaire de Toscane; c'est un niais d'une espèce particulière, et dont ceux de nos petits théâtres ne donnent point idée. Stentarello est un niais très-malin, qui, sous une apparence stupide, dit les vérités les plus mordantes. Aujourd'hui la censure ne le permettrait pas, et serait peut-être jalouse de l'apparence.

— N° XXXIV. —

LIVOURNE.

—

..... *Festo die si quid prodigeris,*
Pro festo egere liceat, nisi peperceris.
PLAUTE.

Si vous prodiguez en un jour de fête, vous chaumerez ensuite, à moins que vous n'ayez fait des épargnes.

J'étais prêt à partir, j'avais fait mes adieux,
Et me voilà pourtant encore dans ces lieux.

Je me disposais à quitter Florence, lorsque j'appris, dans un café où j'avais pris l'habitude d'entrer tous les soirs, ainsi que cela est d'usage pour la bonne compagnie, et même pour les dames, que le chevalier Angiolini venait d'arriver de Paris. Il a déjà été question, dans le premier volume, du chevalier Angiolini, dernier envoyé de Toscane en France. Je ne voulus point quitter Florence sans le voir. C'était un grand homme sec, d'environ 60 ans, n'ayant qu'une fortune

très-bornée, mais bon et obligeant. Je n'ai point vu de contraste plus frappant que celui de sa vivacité naturelle avec cet air composé auquel on reconnaît, au premier coup d'œil, tout le peuple diplomatique de l'Europe. Il avait avec lui une très-jeune et très-jolie petite personne, qu'il cachait soigneusement à tous les regards et faisait passer pour sa nièce; dès qu'on arrivait chez lui, il la renvoyait promptement dans sa chambre, et plus d'une fois il me rappela le *Florentin* de La Fontaine. Il logeait rue des Gibelins, à côté de la maison Buonarotti, qui fut jadis celle de Michel-Ange. J'ai connu peu d'hommes plus instruits que le chevalier Angiolini dans l'histoire de son pays, et plus porté à admirer tout ce qui tenait à sa patrie, dont il regrettait l'ancienne destinée, quoiqu'il ait probablement été pour quelque chose dans les transactions dont le gouvernement français voulut couvrir son usurpation. Je sortis avec lui, et nous allâmes voir le vieux palais, que j'avais déjà vu rapidement, mais qu'il tenait beaucoup à me montrer lui-même. Nous nous promenâmes long-tems dans la grande salle, où la république tenait autrefois ses assemblées : elle a 162 pieds de large, sur 174 de long, et

ses murailles, peintes à fresque par Vassari, représentent les principaux traits de l'histoire de la république. Parmi les curiosités qu'il me fit remarquer, je ne dois point oublier le manuscrit en deux volumes *in-folio*, écrit sur peau de vélin, des pandectes de Justinien, connu sous le nom de *Pandectes florentines :* ce précieux manuscrit est conservé dans une cassette, non loin de la boîte d'or qui renferme le décret du concile de Florence, tenu sous le pape Eugène IV, pour la réunion de l'église grecque avec l'église latine. Les Florentins assurent que c'est l'original même qui a appartenu à Justinien; du moins paraît-il certain qu'il est du tems où cet empereur fit rédiger ses ordonnances et les décisions des jurisconsultes. La bibliothèque Saint-Laurent possède un manuscrit de Virgile qui date du règne de Théodose.

Le chevalier Angiolini jouissait de l'admiration que je prodiguais à tant de trésors d'un si grand prix : « *Deus nobis hœc otia fecit*, me disait-il, et ce dieu, c'est la liberté. La liberté, comme Neptune, frappe la terre et en fait sortir le commerce, père de toutes les prospérités. Si vous allez en Sicile, vous verrez le sol le plus

bienfaisant, le climat le plus généreux, et partout la langueur et la misère; traversez la Suisse, vous concevrez à peine que l'on daigne cultiver une terre ingrate sous un ciel refroidi par des glaces éternelles, mais partout vous sourira l'aspect de l'aisance et du bonheur. Pourquoi cette différence? Les Suisses sont libres; les Siciliens ne le sont pas : ceux-ci semblent dire, avec le plus ingénu de vos auteurs :

A quoi bon charger notre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour nous?

Et comment l'incurie ne s'emparerait-elle pas des hommes qui n'ont pas de lendemain? Toutes les républiques d'Italie ont dû leur prospérité au commerce; l'*arte della lana* fut la principale source de notre puissance, et la maison de Médicis fut celle qui se distingua le plus dans ce commerce. Cosme-le-Grand, fils de Jean de Médicis, joignit aux vertus de ses pères les talens les plus rares; possesseur d'une fortune immense, il imposa à ses concitoyens le joug de ses bienfaits. Ce fut une chose rare, sans doute, que de voir le même homme tenir d'une main les rênes du gouvernement, et de l'autre la balance de

son commerce, entretenir des facteurs et des correspondans dans toutes les parties du monde, et recevoir dignement les ambassadeurs de l'Europe; résister au pape, faire la paix et la guerre, cultiver les lettres, donner des spectacles au peuple et accueillir tous les savans grecs que la barbarie des Turcs forçait de s'éloigner de Constantinople. Les Médicis régnèrent pendant plus de deux siècles, et, malgré le souvenir de notre liberté éclipsée, ils vivent dans notre mémoire, et seraient l'objet de nos éternels regrets si, dans ma jeunesse, je n'avais connu le bon, l'excellent Léopold. Comme il aimait son peuple! tous les impôts indispensables, il les supprima; ces gardes fastueuses dont les souverains se plaisent à s'entourer, il les licencia. « Ma cour, disait-il, me cache mon peuple », et il n'eut plus de cour. Il établit des manufactures, fonda des hôpitaux, où il déploya, selon l'heureuse expression d'un auteur, tout le luxe de la miséricorde : aussi, si le bonheur consiste à être aimé, jamais homme ne fut plus heureux. Pour lui être présenté, il ne fallait pas avoir 400 ans de noblesse. Ses enfans n'étaient point élevés dans un palais, mais dans une maison : « Ils sont nés princes, disait-

il; il faut que je tâche d'en faire des hommes. » Ne croyez pas, cependant, que tous les hommes fussent égaux à ses yeux : il les divisait en deux classes : les bons et les méchans. »

Le chevalier Angiolini m'invita à dîner pour le lendemain, et je m'y rendis exactement, mais sa jolie recluse, que j'avais aperçue une seule fois, quand il demeurait à Paris, rue Neuve-des-Petits-Champs, ne parut point.

Mon fidèle Gottlieb, à l'aspect de tant de beautés que nous avions vues ensemble, demeurait toujours rêveur et mélancolique; un matin, il entre de bonne heure dans ma chambre, et me montre un portrait de femme : « La voilà, me dit-il; elle est d'une ressemblance parfaite, et son image ne me quittera jamais. » J'appris qu'ayant trouvé, dans une fresque du Corrège, une figure qui lui rappelait celle d'Amélie, il en avait fait faire une copie en miniature. Il me demanda si je ne voulais point revenir à Pise par Arezzo; cela me convenait parfaitement : j'avais laissé à Pise une partie de mon modique bagage, et d'ailleurs je voulais voir Livourne. J'avais toujours remis le voyage, ou plutôt la promenade de cette ville, puisque Livourne n'est

éloignée de Pise que de quatre lieues : on n'est jamais pressé de faire ce que l'on fera quand on voudra. Nous quittâmes donc Florence après un séjour d'un mois, et cependant nous y étions venus avec l'intention de n'y passer que quelques jours.

Nous voyageâmes par un tems superbe, mais le conducteur de la voiture que nous avions louée nous fit mettre quinze grandes heures à faire 18 lieues : quand on voyage pour voir, et non pour arriver, cette lenteur n'a rien de bien fâcheux. Arezzo était une des douze principales villes de l'Etrurie ; son origine se perd dans la nuit des tems, puisque l'on assure que son nom vient d'Aretia, surnom de Vesta, femme de Janus. C'est la patrie de Mécène. Vers le commencement du onzième siècle, elle donna le jour au moine bénédictin Gui d'Arezzo, qui substitua les six tons dont se composa long-tems la musique aux six lettres de l'alphabet romain. Voici les trois premiers vers saphiques de l'hymne à saint Jean, d'après lesquels Gui d'Arezzo marqua les tons :

UT queant laxis RΕsonare fibris
MIra gestorum FAmuli tuorum
SOLve pollutis LAbiis reatum.

Cependant, les caractères appelés *notes* ne furent inventés qu'en 1330, par un Parisien nommé Demœurs, et ce ne fut qu'en 1684 qu'un nommé Lemaire ajouta le *si* aux premières notes, c'est-à-dire à une époque où Lulli avait déjà composé la plupart de ses opéras. Arezzo est aussi la patrie du trop fameux Pietro Aretino, connu sous le nom de l'Aretin. Jamais homme ne poussa plus loin la violence de la satire et la prostitution du style. On regrette que Jules Romain ait déshonoré ses pinceaux en traçant d'infâmes figures pour les infâmes sonnets de l'Aretin. La vie de ce dégoûtant cynique est un tissu de honte et de bassesse; car, s'il prodiguait les plus grossières injures à plusieurs souverains, il en flagornait d'autres avec non moins de lâcheté pour en obtenir des dons, sous le prétexte de donner une dot à sa fille aînée, qu'il idolâtrait, et que son mari rendit aussi malheureuse que le père aurait mérité de l'être. Sa mort, si elle est fidèlement rapportée par les historiens, est assez remarquable, puisque, comme l'on dit vulgairement, il fut puni par où il avait péché: on raconte qu'étant un jour dans un lieu de débauche, il entendit des propos tellement licencieux qu'il en

fut lui-même étonné. Le sourire lui prit avec tant de force qu'il renversa sa chaise et fit sur la tête une chute si violente qu'il en mourut peu d'heures après. La ville d'Arezzo n'offre rien de remarquable. A quelque distance, près de la route de Rome, est la ville de Cortone, bâtie sur une haute montagne : on y voit les ruines d'un temple de Bacchus. Nous passâmes dans les Apennins sur un pont d'une telle hardiesse, que les gens du pays assurent qu'il a été construit par le diable; comme il le fut par les Romains, l'erreur nous semble pardonnable. Ce pont est jeté, d'une seule arche, au dessus d'un large torrent; il est appuyé d'un côté sur une montagne taillée à pic, et de l'autre sur un pilastre énorme, semblable à une tour.

Nous nous retrouvâmes à Pise avec plaisir, et le soir de notre arrivée nous allâmes à l'opéra, où les demoiselles Menbelli étaient venues de Florence donner quelques représentations. Rien de plus gracieux et de plus aimable que le chant de ces cantatrices, qui jouaient toutes les deux dans les *Cantatrici Villane;* malheureusement, elles n'étaient que médiocrement secondées par les acteurs, dont j'ai oublié le nom.

Je m'embarquai sur un bateau qui descendait l'Arno jusqu'à Livourne, et je vis la ville et le port, qui l'un et l'autre sont modernes. Cosme Ier doit en être regardé comme le véritable fondateur.

Livourne, dans le seizième siècle, n'était qu'un petit bourg, malsain par sa position au sein de marais infects, habité seulement par des pêcheurs. Il avait appartenu d'abord aux Pisans, puis aux Génois, qui le proposèrent à Cosme Ier, en échange de Sarzanne, petite ville du littoral. Les Génois crurent faire un marché avantageux avec le grand duc; mais celui-ci, sachant apprécier l'utilité dont pouvait être ce port, se hâta de consommer l'échange : c'est lui qui fit tracer l'enceinte de la ville et bâtir un double môle. La ville nouvelle a été construite régulièrement; ses rues sont droites et alignées; le pavé est de dalles, comme tous ceux de la Toscane; les maisons sont fort élevées, et leurs façades peintes de couleurs diverses. La grande place est très-spacieuse; c'est un grand carré long : en y venant par la porte de Pise, on voit, au centre de l'extrémité du côté gauche, l'église principale, qui n'offre rien de remarquable, quoique proportionnée à la population de la ville, qui renferme

plus de cinquante mille habitans. Le commerce de Livourne fait toute sa richesse ; il y a très-peu d'objets d'arts en peinture et en sculpture à observer, sinon la statue gigantesque en marbre du grand duc Ferdinand Ier, entouré de quatre esclaves de taille colossale, représentant un Européen, un Asiatique, un Africain noir et un Américain, dans des attitudes différentes, enchaînés aux pieds de leur conquérant supposé. Le travail de ce groupe est digne de l'attention des connaisseurs.

Le théâtre neuf est vaste et fort beau ; la grande rue est large, formée par des maisons et des hôtels fort élevés. Les cafés n'y sont pas brillans : en été, une large tente en toile garantit, au dehors, les amateurs de café, de glaces, de limonades, des ardeurs du soleil. Il fait plus chaud à Livourne qu'à Pise ; les logemens y sont quatre fois plus chers que dans cette dernière ville ; le bois à brûler se vend à proportion ; l'eau douce y est rare, et n'arrive à Livourne que par le moyen d'un aqueduc de la longueur de douze milles, ou quatre lieues : la source de ces eaux est dans les montagnes de *Colognole*.

Les juifs, qui sont au nombre de 10,000, ont une des plus belles synagogues de l'Europe, et les Grecs, une église que les étrangers visitent. Il faut aussi voir le *Campo Santo*, ou cimetière des Anglais. Le quartier appelé *la Nouvelle-Venise* est coupé par des canaux qui portent les marchandises à la porte des magasins.

Livourne est une des meilleures places maritimes de l'Europe, et l'un des ports les plus fréquentés de la Méditerranée : il m'a paru, cependant, moins grand que celui de Gênes, à peu près comme celui de Naples. Il est sûr, protégé par une citadelle et de bonnes fortifications. La lanterne est à une distance de deux milles en mer. Ce port n'a pas plus de vingt brasses de profondeur, et se comblerait aisément si l'on n'avait le plus grand soin de le nettoyer. Les vaisseaux de guerre ne peuvent y entrer.

Les Latins modernes appellent Livourne *Ligurium*, les Italiens *Livorno*, et les Anglais *Leghoru*. Le port est fréquenté par des Grecs et des Africains ; les négocians du Levant y conduisent aussi leurs marchandises.

La ville n'a que deux milles de circonférence,

c'est-à-dire le tiers de celle de Pise, et sa population est de deux tiers plus forte; elle reconnaît la juridiction spirituelle de l'archevêque de Pise. La gouvernante Elisa a conservé l'évêque de Livourne, quoiqu'il ne dût y avoir qu'un évêque ou archevêque par département; mais elle lui a fait payer, par l'archevêque de Pise, conservé pour le département de la Méditerranée, un traitement de 40,000 francs, sur les 200,000 dont jouissait alors celui-ci. Livourne était fort riche sous l'administration de ses grands ducs; les commerçans étrangers y répandaient l'or et l'argent avec profusion : un porte-faix gagnait, sur le port, trente ou quarante francs par jour. Le dimanche, les mariniers dépensaient, en parties de plaisir à Pise, à Lucques et dans les environs, ce qu'ils auraient dû consacrer, pendant la semaine, à l'entretien de leur ménage : ils prenaient des voitures, des carrosses, de bonnes calèches, couraient les guinguettes des environs et les fêtes champêtres. Je trouvai Livourne sans commerce, les habitans malheureux, les porte-faix et les mariniers sans pain : la crainte des militaires français et de la gendarmerie

les retenait dans la soumission, mais ils murmuraient et paraissaient toujours disposés à la révolte.

Livourne compte encore quelques fabriques de corail et d'albâtre : un grand et beau bâtiment est consacré aux ouvriers qui travaillent le corail, que l'on tire en partie de Sardaigne et de Corse : autrefois, il en venait des environs de Bizerta, en Afrique, près Tunis. Dans le magasin public de l'huile d'olive, on en conserve toujours 24,000 barils ; il porte le nom de *Bottini.*

Trois lazarets sont destinés, assez loin en mer, aux quarantaines; le plus considérable est celui de *Saint-Léopold.*

L'usage des Livournois, au carnaval, est de se promener, masqués, en voitures, en carrosses, et de se jeter, d'un carrosse à l'autre, des poignées de bonbons ou dragées composées de plâtre et de sucre ; on nomme ces bonbons des *confetti,* et nous retrouverons cet usage à Rome. C'est à qui couvrira la figure des personnes, même non masquées, dont les voitures croisent les leurs dans les rues qu'elles parcourent. La femme du consul

de France à Livourne m'a dit avoir ainsi lancé, dans une soirée, plus de 180 livres de bonbons à ceux qui croisaient son carrosse, et qui lui en tiraient une quantité encore plus grande. Ces dragées se brisent sur la figure et la marquent de points blancs; on n'en jette qu'aux personnes de considération; c'est une marque d'égards que l'on n'accorde pas aux petites gens.

En ce tems, la servante du receveur général a été assassinée pendant l'absence de ses maîtres. On raconte que cette fille avait pour amant un Suisse du régiment alors en garnison à Livourne; que cette fille profita de l'absence du receveur, de sa fille et des commis, régala ce Suisse, qui vint avec un camarade. On supposa que ces deux soldats, après le goûter, assassinèrent à coups de sabre la servante, afin de voler la caisse; qu'ils ne purent forcer les serrures, qu'ils se bornèrent à s'emparer de quelque argent et des bijoux trouvés dans un secrétaire; qu'un des commis revint, frappa, se porta à la fenêtre qui donnait sur la rue, pour appeler; que personne ne répondit; qu'il courut avertir, revint avec un commissaire de police et des témoins;

que la porte fut ouverte par un serrurier; que l'on vit le cadavre ensanglanté, étendu par terre, à côté de la table, sur laquelle on remarqua les trois couverts et les débris du repas; que procès-verbal fut dressé du bris des serrures, de l'état des lieux, ainsi que de celui du cadavre. Mais j'ai su que, malgré les recherches les plus exactes, les coupables n'ont pas été trouvés. Les officiers du régiment ont fait la revue de leurs soldats; ils ont assuré qu'aucun ne manquait; qu'ils pouvaient affirmer, après avoir fouillé leurs hommes et les casernes, après avoir examiné leurs armes, qu'aucun d'eux n'a pu être l'un des coupables, ce qui est tout aussi vraisemblable que l'histoire faite dans le public du goûter de la servante avec des Suisses et des suites du repas. Des assassins étrangers à cette brave et loyale nation auront commis le crime.

Il y avait, avant le gouvernement français, des galériens à Livourne, qui, comme à Pise, étaient employés à nettoyer les rues, et, de plus, aux travaux du port et des galères.

On a construit, assez près de Livourne, sur le chemin qui côtoie la Méditerranée et conduit

à Montenero, des bains de mer : la gouvernante Elisa en prenait tous les ans.

Les collines qui environnent, au midi et au nord, la ville de Livourne, sont couvertes d'oliviers.

Parmi les fêtes des villages voisins, on distingue celle de Notre-Dame de Montenero. Cette église tient au couvent des moines *Vallombrosains*, qui la desservent. Cette Vierge, selon la chronique du pays, a été trouvée par un berger dans les bois, et portée à cette maison religieuse; elle fait des miracles. Ses chapelles, la sacristie, des pièces antiques, sont ornées d'*ex voto* nombreux, suspendus aux murs, aux voûtes, au dessus des autels, autour des portes par les blessés et les malades, ou par ceux qui ont échappé à de grands dangers; des tableaux expliquent, avec la description latine ou italienne, le miracle fait en faveur de celui qui a fait son offrande. La Vierge, suivant ces tableaux, a soutenu plusieurs fois dans les airs, jusqu'à ce qu'ils fussent secourus, des fidèles qui tombaient soit d'un clocher, soit d'un toit ou d'un rocher élevé au dessus d'un précipice; elle a guéri des gens

renversés par des chevaux et tombés sous les voitures ; elle a sauvé d'autres infortunés dont les bâtimens faisaient naufrage, ou qui se noyaient dans la mer. Une foule d'autres miracles sont attestés par une multitude de témoignages et d'oblations en pierreries, en émeraudes, en diamans, par des crosses suspendues aux murailles. On arrive de Livourne à Montenero par une montagne fort élevée, que l'on monte par un long circuit pendant plus d'une heure. Les voitures n'en peuvent franchir que la moitié ; celles des dévots s'arrêtent à une auberge. La fête de septembre attire un concours prodigieux, qui s'y rend de Livourne, de Pise, de Lucques et des pays voisins. L'église est incrustée de marbres superbes ; le sanctuaire, surtout, est remarquable par la variété et la finesse des marbres : une partie du clergé de Livourne s'y rend en procession. La promenade est champêtre, pittoresque ; la vue du haut de la montagne est magnifique : elle domine la mer, Livourne, son port et les villes voisines.

Livourne est la patrie du célèbre mathématicien Donoto Rosetti, né dans le dix-septième

siècle. Si les Toscans ont excellé dans les arts, les sciences leur doivent aussi de grandes découvertes, puisque Galilée, en marchant à la mort, répétait, avec certitude : *Appure si muove*, et que l'on attribue l'invention de l'algèbre à Léonard de Pise.



— N° XXXV. —

SIENNE.

Varcate il fiume, salite il monte,
Avrete Siena in fronte.
UN PAYSAN SIENNOIS.

Traversez la rivière, gravissez la montagne, vous aurez Sienne devant vous.

IL bel parlare des Siennois est devenu proverbe parmi les Toscans, et il est certain qu'il n'est point de pays où le langage du peuple diffère aussi peu qu'à Sienne du langage des gens bien élevés. Leur prononciation a une certaine douceur molle, une *morbidezza* que je ne puis exprimer que par ce mot italien. Si la Volupté descendait sur la terre, elle apprendrait d'une belle Siennoise un idiome plein de tendresse et d'harmonie. Dans cette ville, il est permis de ne point regarder comme fabuleuse l'histoire de cette marchande d'herbes d'Athènes qui reprenait un

grammairien sur l'impropriété d'un terme. On raconte qu'un jour, et les habitans de Sienne citent ce fait avec complaisance, un voyageur égaré dans la campagne ayant demandé son chemin à un homme qui travaillait dans les champs, celui-ci quitta son travail, accompagna le voyageur jusqu'au bord d'une rivière, et lui dit pompeusement : « *Signor!*

Varcate il fiume, salite il monte,
Avrete Siena in fronte. »

Certes, cette réponse est au moins poétique, et semble justifier la prétention des Siennois lorsqu'ils assurent que leurs paysans parlent l'italien selon les lois du dictionnaire de la Crusca.

J'avais fait mes adieux au bon Gottlieb, mais je n'avais point perdu au change en prenant pour quelque tems un autre compagnon de voyage : c'était le procureur impérial, que le lecteur connaît déjà; il était appelé pour quelque tems à Grosseto, dans les marais de la Toscane. Il nous fallut passer de nouveau par Florence, et jamais obligation ne me parut plus douce. A deux lieues de cette ville, nous vîmes les ruines de l'ancienne Fiesole, l'une des douze villes étrusques. Polybe,

Pline et divers auteurs grecs et romains attestent son ancienne célébrité. Les augures et les devins toscans y faisaient leur séjour; c'est de là qu'ils communiquèrent leurs superstitions aux Romains. Dans le quatrième siècle, Stilicon, l'un des lieutenans du grand Théodose, s'étant uni aux habitans de Fiesole, y défit Radagaise, roi des Goths, et, dans ce combat, 100,000 hommes restèrent sur le champ de bataille. Les Florentins détruisirent cette ville, dont la population était considérable, afin que Florence n'eût pas de rivale et qu'elle fût toujours *Firenze la Bella.*

Dix lieues environ séparent Sienne de Florence; la route, montueuse et pittoresque, offre continuellement aux regards des voyageurs des vallées fleuries, des chutes d'eau, des collines couvertes de pampre et d'oliviers. Vers Poggibonsi, gros bourg bien peuplé, on trouve la source de l'Etsa. Quand on creuse dans les terres environnantes, on découvre un grand nombre de dents et d'ossemens de cétacées, et principalement des lamies. Plus loin, sur la route de Volterra, on aperçoit cette ancienne ville étrusque dont les murs sont construits en pierres formées de morceaux de testacées fossiles. On y exploite

des carrières d'albâtre, que l'on fabrique à Volterra même.

Sienne est bâtie sur le penchant d'une montagne dans laquelle on a creusé des souterrains qui sont fort curieux : ces habitations sont encore occupées par quelques-uns des descendans de ceux qui les ont probablement creusées au tems des guerres civiles. Plusieurs maisons environnées de jardins sont adossées à la montagne et en rendent l'aspect agréable.

La population de Sienne est à peu près la même que celle de Pise, c'est-à-dire d'environ 16,000 habitans. La ville, qui a à peu près cinq milles de circuit, est de la forme d'une étoile ; elle est plus animée que Pise, mais ne présente rien de comparable au quai de l'Arno. Construite sur un point élevé, l'air pur que l'on y respire en rend le séjour très-salubre. Sienne a pour fondateurs les Gaulois Senonnois, qui commencèrent à la bâtir en l'an 364, après la prise de Rome, sous la conduite de Brennus ; devenue ensuite colonie romaine, elle reçut le nom de Sena. Lors de la décadence de l'empire, au cinquième siècle, Sienne éprouva, sous le règne d'Honorius, de grandes révolutions ; alternati-

vement soumise à divers conquérans, elle parvint enfin à s'ériger en république, mais cette république, comme presque toutes celles de l'Italie, fut bientôt déchirée par des factions. Il arriva ce qui arrive toujours, tôt ou tard, aux peuples désunis, leurs voisins s'en mêlèrent, et les Florentins ayant surpris la ville, s'en emparèrent; leur chef, Petruccio, la gouverna avec le plus effroyable despotisme. Heureux les peuples quand la tyrannie est poussée à l'extrême! ils touchent à la liberté. A la mort de Petruccio, Sienne en fit l'expérience : les Siennois chassèrent ses enfans, et se gouvernèrent eux-mêmes encore pendant quelque tems; mais l'union n'étant pas revenue parmi les habitans, elle tomba au pouvoir des Espagnols, et Philippe II la vendit, pour son bonheur, au grand duc Cosme Ier. Depuis ce tems, son sort a été lié à celui de la Toscane, dont elle n'a plus cessé de faire partie.

Les rues de Sienne sont inégales et tortueuses; il faut souvent monter ou descendre; ses palais et ses maisons ont un extérieur antique et presque uniforme. La ville est bâtie en coquille, dont la profondeur est le milieu de la grande place, à laquelle aboutissent presque toutes les

rues principales ; une belle fontaine s'élève au centre, et c'est sur la place que les promeneurs circulent et qu'ont lieu les courses de chevaux, célèbres à Sienne par l'émulation qu'elles excitent parmi les propriétaires, car les chevaux courent sans être montés. L'hôtel-de-ville est au bas de la place ; une chapelle sans façade, à la droite de la porte de l'hôtel-de-ville, est continuellement ouverte aux prières du public ; tous les jours, de très-grand matin, un prêtre y dit la messe, particulièrement pour les petits marchands, qui l'entendent de leur siége ou de leur échoppe.

Le plus beau monument de Sienne, ou, pour mieux dire, le seul qui, dans cette ville, soit digne de la magnificence italienne, c'est la cathédrale : elle est d'ordre gothique et citée, avec raison, comme un chef-d'œuvre. Toute la façade, du haut en bas, est recouverte de figures de saints d'une coudée de hauteur. En dedans, et même à l'extérieur, cette église est recouverte de marbre blanc et noir ; la coupole est soutenue par des colonnes de marbre ; le pavé est en mosaïque représentant des traits de l'ancien et du nouveau Testament. En entrant dans l'église, on

voit, autour de la nef, sur une espèce de galerie, des têtes de papes et d'anti-papes coloriées; elles sont au nombre de soixante-dix, et présentent le coup d'œil le plus singulier : ces têtes, penchées en avant, semblent sortir d'autant d'ouvertures et représentent des gens immobiles, comme placés à des fenêtres. Au dessous règne un long cordon de figures plus petites; ce sont celles des empereurs d'Occident. La chaire à prêcher est aussi fort remarquable : le point central du dessous est supporté par un lion, et elle est, en outre, appuyée sur quatre figures d'animaux sculptés; la voûte, peinte en bleu d'azur et parsemée d'étoiles d'or, offre le symbole du firmament. Mais ce qui surtout mérite l'admiration, c'est la chapelle Chigi et le tombeau du légat de ce nom, qui joua un si grand rôle dans les négociations de Munster qui précédèrent le traité de Westphalie. La chapelle Chigi est incrustée en grande partie de lapis lazuli et décorée d'ornemens en bronze dorés, exécutés sur les dessins du Bernin. Dans la bibliothèque, on voit un groupe représentant les trois Grâces, dont la beauté est plus que douteuse, mais qui n'en est pas moins curieux si, comme on l'as-

sure, c'est l'ouvrage de Sophronioque, père de Socrate. La sacristie est une pièce fort longue et assez étroite, mais dont les murs sont entièrement recouverts de grands tableaux peints par Raphaël. Ce grand artiste s'est peint lui-même à tous les âges; on le voit enfant, adolescent et homme fait; ces tableaux appartiennent à sa seconde manière, c'est-à-dire à l'époque de sa vie qui suivit son voyage à Florence, où il avait étudié les tableaux de Léonard de Vinci. Quelle singulière ressemblance de destinée entre la sienne et celle de Virgile! tous deux meurent jeunes, tous deux comme ils mettaient la dernière main à leur chef-d'œuvre. Je pardonnerais aux peintres de voir dans le vendredi un jour funeste, car, si Raphaël naquit à Urbino le vendredi saint de l'année 1483, il mourut à Rome le vendredi saint de l'année 1520.

Avant que Sienne fût réunie à l'empire français, on y comptait un nombre considérable de couvens et d'églises fort riches. Mon compagnon de voyage et moi nous allâmes voir la citadelle, genre d'établissement auquel Napoléon était plus dévot qu'aux églises; elle nous parut très-forte. Le commandement en était confié à un lieute-

nant-colonel belge, à jambe de bois, qui nous montra toutes les fortifications avec une complaisance que l'on trouvait rarement chez les officiers supérieurs. Deux jours auparavant, un malheureux artilleur français avait été écrasé sous un énorme affût de canon qu'il remuait avec plusieurs de ses camarades; tous semblaient le regretter, mais il n'en est peut-être pas un qui n'ait dit en lui-même : Mieux vaut que cela lui soit arrivé qu'à moi!

Le palais du grand duc, qu'Elisa venait habiter tous les ans pendant une quinzaine de jours, n'a rien de remarquable; il est beaucoup moins agréable que celui de Pise, et ressemble à une grosse maison de campagne. Le théâtre de Sienne est assez vaste, et nous y vîmes un sauteur vraiment prodigieux : il franchissait un carrosse attelé de six chevaux placé dans le parquet. Cet Italien s'élançait de dessus la scène, tournait sur lui-même en l'air et retombait au devant des chevaux; il franchissait avec la même légèreté d'énormes charriots chargés de foin. Mais nous eûmes à Sienne ce que l'on peut réellement appeler une bonne fortune : Mme Haëtzer, l'une des plus étonnantes cantatrices que j'aie jamais

entendues, et donna quelques représentations avant d'aller à Rome, où elle se rendait pour la prochaine saison. Elle ne jouait que dans l'opera seria les rôles de soprano ; nous l'entendîmes dans *Elsbett regina d'Inghilterra*, opéra de Pavesi, dans lequel elle remplissait le rôle de Leicester.

Il y a à Sienne une fort belle promenade à la porte de la citadelle ; on pourrait la comparer au plus grand carré des Champs-Elysées ; le terrain, entouré de belles et hautes allées, est aussi large et plus long. Cette promenade conduit à une autre, de plusieurs rangées d'arbres, dont le feuillage épais donne aux promeneurs une ombre dont on a si grand besoin en Italie pendant les chaleurs. Voyez la bizarrerie de la mode ! ces magnifiques allées restent solitaires ; le beau monde et le peuple circulent dans le cours latéral du grand carré, où les jongleurs, les pierrots, les polichinelles et les stentarelles font leurs tours et débitent leurs niaiseries. Plusieurs petits spectacles forains y donnent des représentations auxquelles on assiste pour la modique rétribution d'un demi-paule, monnaie qui vaut à peu près cinq sous.

Non-seulement les Siennois aiment et cultivent les belles-lettres, mais on peut dire qu'ils en ont la manie ; aussi la ville de Sienne compte-t-elle à elle seule plus d'académies que tel grand état de l'Europe, et ces académies ont presque toutes des noms assez bizarres : *academia degli intronati*, des foudroyés ; *academia degli rossi*, des grossiers ; celle-ci s'occupe spécialement de poésie dramatique ; *academia degli innominati*, des anonymes, et l'académie des sciences, dont les mémoires sont fort estimés. Autrefois la ville de Sienne était célèbre par ses improvisateurs ; j'entendis raconter que, vingt ans antérieurement, on en voyait encore qui parcouraient les rues comme des démoniaques, se défiant entre eux et invitant toutes les personnes qu'ils rencontraient à leur donner des sujets, qu'ils exploitaient sur-le-champ, en gesticulant de la façon la plus grotesque. Celui qui s'acquit le plus de réputation dans ce genre de poésie impromptu fut le chevalier Bernardin Perfetti ; non-seulement il obtint les suffrages de ses compatriotes, qui lui érigèrent un monument dans leur cathédrale, mais, en 1725, il eut, comme le Tasse, l'honneur d'être couronné au Capitole. Les Ita-

liens, et surtout les Toscans, aiment passionnément ce genre d'escrime.

Sienne ne borne point sa gloire à avoir donné le jour à des improvisateurs; sept de ses citoyens sont montés sur le trône pontifical; parmi ceux-ci, on cite Grégoire VII et Alexandre III; elle est la patrie du bienheureux Jean Colombin, fondateur des jésuites, dont Dieu veuille avoir l'ame, s'ils en ont une. Celle de toutes les saintes du paradis dont la juridiction dans ce monde est la plus scabreuse, sainte Catherine, patrone des jeunes filles, naquit à Sienne, en 1347; elle était fille d'un teinturier et embrassa de bonne heure l'institut des sœurs de la pénitence de saint Dominique. Sa rare piété ne lui acquit pas seule des droits à l'estime des hommes, car elle rendit de grands services à sa patrie en réconciliant les Florentins avec le gouvernement de Rome; son influence agit si efficacement auprès du saint siége, que ce fut elle qui détermina le pape Grégoire XI à quitter Avignon pour établir sa résidence à Rome. Elle mourut dans cette ville, en 1380, âgée seulement de 33 ans. Je ne manquai point de rechercher la maison qu'elle habitait à Sienne, mais on en a fait depuis long-tems une

chapelle. La plus grande pièce est remplie de grands tableaux où l'on voit les principales circonstances de sa vie et ses miracles les plus signalés. A côté est une petite chambre où l'on dit que Jésus-Christ lui apparaissait, et par derrière, un cabinet où elle couchait étendue sur la terre. Dans un oratoire tout près de là, on conserve le tableau du crucifix qui imprima les stigmates à sainte Catherine. Je ne pus le voir, parce qu'on le tenait sous clé et qu'il aurait fallu solliciter une permission expresse: quelques personnes prétendaient même que ce tableau avait été enlevé par un général français.

On peut croire que la ville de Sienne est bâtie sur un cratère; quelques naturalistes ont même pensé que la montagne de Sienne renfermait une espèce de volcan dont le foyer est à une si grande distance souterraine que les matières ne peuvent s'élever jusqu'à la surface du sol, mais causent de violentes commotions et de fréquens tremblemens de terre: ce qui vient à l'appui de cette opinion, c'est que Sienne en a éprouvé de terribles, notamment en 1798. Cependant, le territoire de Sienne n'est pas généralement bon,

et l'on sait combien sont productives les terres qui avoisinent le Vésuve et l'Etna.

Je vis avec regret arriver le moment où mon compagnon de voyage devait me quitter pour se rendre à Grosseto, aux bains d'eau soufrée de Petricolo, et à Scanzano, pays peu connus et d'autant plus curieux à connaître que les voyageurs s'en éloignent tant qu'ils peuvent : on ne les visite guère que quand on ne peut faire autrement, et les relations suivantes, tout en satisfaisant la curiosité, n'engageront probablement pas à faire le voyage de ces contrées pestilentielles. Je me déterminai donc à continuer ma route vers Rome, où nous nous donnâmes rendez-vous. Il me promit de m'y envoyer, et j'y reçus effectivement, les deux relations qui suivent. Je l'embarquai dans une voiture avec sa femme, qui était venue le rejoindre, et un conseiller de la cour impériale de Florence, qui semblait faire le voyage à contre-cœur, et moi, je pris, peu de jours après, la route de *monte Pulstane*, petite ville peu éloignée de Sienne et très-renommée par ses bons vins.

— N° XXXVI. —

LE CONSEILLER PRUDENT.

Quand on a la peur du mal, on a déjà le mal de la peur.

BEAUMARCHAIS.

« Vous avez vu comment nous partîmes pour Grosseto, capitale de la Toscane-Inférieure. Je fis le voyage avec un conseiller de la cour d'appel de Florence, avec mon épouse et un secrétaire du conseiller. Ce magistrat était une espèce d'original, bon et honnête, mais lent, minutieux, formaliste, et peureux à l'excès; obligé de remplir une mission à Grosseto, il n'y marchait qu'avec une véritable frayeur, et se tenait pour mort avant d'avoir quitté Florence, dont il avait consulté les plus habiles médecins sur les moyens de se préserver de l'infection des *Ma-*

femmes. La cour d'appel avait choisi celui de ses magistrats qui redoutait peut-être le plus cette contagion, aussi, ses plaintes, ses réflexions, ses précautions nous divertirent-elles pendant toute la route : il n'aurait pas mis la tête à la portière ; il ne voulait pas qu'elle fût ouverte ; ce n'était qu'à regret qu'il voyait descendre de voiture ou monter un de ses compagnons de voyage.

» Nous prîmes, au couchant, la route parallèle à celle de Rome. Nous remarquâmes des villages souterrains, c'est-à-dire des entrées pratiquées sous les montagnes qui conduisaient aux demeures des anciens habitans du pays, où ceux-ci ne couraient d'autres risques que de disputer, parfois, leurs lits à des ours, dont ils avaient adopté les habitations. Ces cavernes étaient quelquefois composées de plusieurs pièces contiguës, dans lesquelles le froid et la chaleur pénétraient rarement. Ces demeures économiques et commodes conservaient mieux la chaleur que tous les poëles de la Russie, et la fraîcheur que toutes les galeries de l'Espagne ; elles n'offrent de point de comparaison avec les belles villes de Rome et de Naples qu'au moyen des jardins

que les unes et les autres peuvent avoir sur leurs toits. Les inconvéniens de nos villes supérieures ne sont pas connus dans celles des montagnes de Sienne : les contagions, les épidémies, le feu n'y peuvent exercer leurs funestes ravages; on s'y mettrait facilement à l'abri des inondations en fermant sa porte et en ouvrant un conduit d'air à la voûte; les curieux ne pourraient écouter aux fenêtres ni savoir ce que font leurs voisins. A l'exception du coup d'œil, tout vaudrait mieux là-bas, par le mauvais tems surtout, que dans nos superbes capitales.

» Ces réflexions ne tentèrent pas notre conseiller, qui ne pouvait regarder sans suffoquer les excavations offertes à nos yeux; aussi ne voulut-il en visiter aucune, dans la crainte d'y rencontrer des locataires nuisibles, venimeux ou voraces.

» Nous traversâmes des forêts peuplées de grands arbres que je pris pour des chênes, car ils en diffèrent peu par le feuillage et ils produisent aussi des glands : ce sont des liéges. Je ne les ai distingués qu'à l'écorce, dont j'ai enlevé quelques parties, et, chemin faisant, nous avons disserté sur la qualité de ces arbres, tou-

jours verts. On les écorce pour la première fois quand ils ont quinze ans ; on répète sept à huit ans après, et on continue à faire cette récolte pendant cent cinquante ans. Loin que ce dépouillement leur porte aucun préjudice, l'écorce des vieux arbres est, au contraire, la plus estimée : on prétend même que leurs glands donnent aux hommes une nourriture assez douce : elle conviendrait parfaitement aux habitans des souterrains dont j'ai parlé, car leur culture ne coûte rien, leur manipulation est facile et n'exige aucun déboursé.

» Mais notre conseiller aurait voulu trouver une plante qui préservât du mauvais air ; il s'étonnait de ce que la nature, qui, disait-il, a toujours placé le remède à côté du mal, n'eût pas encore permis à l'homme de découvrir celui que possèdent sans doute les pays que nous parcourions. Il en concluait que la connaissance des plantes n'était point aussi avancée que le prétendent les botanistes, et il soupirait. « Eh ! lui dis-je, n'avez-vous pas ces remèdes en poche ? le vinaigre des Quatre-Voleurs, le camphre, le tabac même ? Allons, mon cher magistrat, pre-

nez une prise... » et le magistrat ne voulait pas rire.

» Il descendit sérieusement à l'auberge où nous devions passer la nuit. Je dis *passer la nuit*, et non pas dormir, car on avait assuré à notre bon conseiller que le mauvais air est bien plus actif sur une personne endormie que sur celle qui veille. Aussi, le conseiller franchit-il rapidement le seuil de la porte, la première chambre, un escalier; se précipita-t-il dans une salle haute, dont il ferma les portes et les fenêtres, ordonnant aux garçons d'apporter bien vite des brassées de bois et d'allumer un grand feu, qui bientôt embrasa sa cheminée. Cependant, le magistrat tenait sans cesse un mouchoir au devant de sa bouche et un flacon sous son nez. Nous devions arriver à Grosseto le lendemain, après midi; il prétendait remplir sa mission le surlendemain, et retourner aussitôt à Florence. Il voulait prononcer un discours au tribunal, et il me pria d'en esquisser les principaux traits. Je n'omis pas de faire sentir le courage qu'il mettait à braver le méphitisme du siége judiciaire des marais toscans; son mépris des dan-

gers que courait un magistrat habitant de lieux sains accourant à ses collègues des contrées infectées. A cette lecture, le conseiller retira tout à coup son mouchoir, déposa son flacon, et se jeta à mon cou : « Bravo! cher ami, cher collègue! Vous avez de la sensibilité. Bien! très-bien! je n'aurais pas fait mieux. » Il m'embrassa, reprit son mouchoir, son flacon, en disant : « Dieu! je crois avoir respiré! » et il se jeta dans un fauteuil, sans qu'il fût possible d'obtenir un mot de lui. Nous le laissâmes bientôt seul. J'allai parcourir le village et ses alentours, en attendant le souper.

» Nous étions à *Doccio*, auberge isolée, au bas des montagnes à gauche, et dominant, à droite, des prairies plus basses encore, que nous jugeâmes assez fertiles. Les habitans du pays allaient et venaient sans crainte du mauvais air; malgré mon penchant à me débarrasser, comme eux, de précautions gênantes, je crus cependant devoir fumer du tabac. Avec cette garantie, je courus jusqu'au souper.

» A notre retour, nous nous glissâmes dans notre salle à manger, où le conseiller, obligé de nous recevoir, à défaut d'une autre pièce

convenable, était assis au devant du feu, essuyant à diverses reprises la sueur de son front, restant muet, toujours la bouche appuyée sur son mouchoir et le nez sur son flacon. Le souper servi, le magistrat fit signe qu'il ne se mettrait pas à table; que l'air pesant des Maremmes lui ôtait l'appétit. Il s'était emparé d'une description imprimée des marais de la Toscane, sous ce titre : *Ode parico Toscano*, par le nommé *Capitano Mariti* pour la botanique, et par *Mechalli* pour les monumens, avec gravures; ces descriptions, auxquelles les auteurs ont joint celles des causes et de l'influence du mauvais air, le fortifiaient toujours plus dans la résolution de ne respirer qu'un air purifié par le feu, par les odeurs, et d'en aspirer la moindre quantité possible. Le souper fini, nous parlâmes de nous coucher; notre conseiller nous fit signe qu'il voulait passer la nuit dans son fauteuil, au devant de son foyer ardent, donnant à entendre que l'air se corrompt encore plus dans le lit, à raison de la transpiration plus abondante du corps sous des toiles et des couvertures, qui en rassemblent et conservent les miasmes pestilentiels. Ce raisonnement lui parut sans réplique,

surtout lorsque je lui avouai que la nuit aggravait toutes les espèces de maux. Nous le laissâmes en garde contre les atteintes du fluide malin et subtil alors en mouvement autour de son corps, et nous allâmes coucher.

» Le lendemain matin, au soleil levé, nous partîmes tous sains, à l'exception du conseiller, qui avait un grand mal de tête. Son médecin de Florence lui avait dit de ne voyager qu'entre deux soleils, parce que les rayons de l'astre du jour purifient l'air, et nous suivions exactement l'ordonnance. Il nous avait recommandé de l'éveiller si le mouvement de la voiture venait à l'endormir; mais la crainte lui causait une telle insomnie, que sa recommandation fut inutile : il avait même soin de nous faire signe que le sommeil n'avait aucune prise sur lui. Plus nous avancions vers les marais de la Toscane, moins l'aspect du pays était riant; les bois, les plantes nous parurent dégénérés, informes, les terres, chargées de ronces, peu cultivées; la population diminuait sensiblement.

» A trois ou quatre milles de Grosseto, près des bains de *Rosella*, nous vîmes venir à notre rencontre un carrosse à deux chevaux.

*

» Rosella, ville autrefois remarquable de l'Etrurie, a été détruite par Barberousse, dans le seizième siècle. On n'en voit plus que les bains d'eau minérale, dont la chaleur est tempérée. Les bassins, à moitié ruinés, sont ouverts au premier venu. A gauche, sur la cime d'une montagne distante d'un mille environ, on aperçoit les restes d'une tour qui dominait la ville : c'est ainsi qu'à quinze, vingt et trente milles de Grosseto on remarque les vestiges des villes de l'ancienne Etrurie, tels que ceux d'*Ancedonia*, *Saturnia*, *Popolonia* et autres, sur lesquelles planent et croassent une immense quantité de grands oiseaux de proie.

» Le carrosse qui nous croisait s'arrêta près du nôtre; le président du tribunal de Grosseto en descendit aussitôt, avec deux de ses collègues. Ils venaient au devant de nous; les portières étaient fermées, et le conseiller, toujours plus inquiet, parce qu'il avançait toujours plus dans les Maremmes, n'en avait pas encore autorisé l'ouverture. Cependant, le président avait fait faire halte à notre cocher; il se présentait à la portière et demandait à parler. Je fus forcé de trancher la question et d'ouvrir à la députa-

tion. Après les premiers complimens, auxquels nous répondîmes, le conseiller, par un signe de tête approbatif, et moi, par des remerciemens et des félicitations, le président fit observer que le mal de tête de M. le conseiller se dissiperait en changeant de voiture, et il invita celui-ci à prendre place dans la sienne, qui, ajouta-t-il, appartient à M. l'évêque de Grosseto, est douce, commode et ferme mieux. Mais le magistrat florentin pria d'excuser, se retrancha bien vite dans son coin, en saluant les députés, qui remontèrent dans leur carrosse, laissèrent rouler le nôtre devant eux, et nous suivirent à Grosseto. Ils ne permirent pas à notre conducteur de chercher une auberge, parce que, dirent-ils, les cabarets les ont rendues inutiles, et que les voyageurs distingués logent tous chez des amis. En effet, ils dirigèrent le cortége à la maison d'un bon propriétaire, chez lequel nous logeâmes tous. Notre conseiller refusait d'habiter une pièce sur la rue, encore moins sur la campagne; il choisit une petite chambre qui donnait sur une cour étroite, dans laquelle il fit brûler du genièvre et des herbes fortes pendant tout le tems de son séjour. Il ajouta ce feu, devenu sacré

par égard pour le député d'une grande cour, à celui de sa cheminée, qu'il refusa de quitter aux heures de repas.

» Le bruit de ses alarmes et de ses précautions eut la rapidité qui répand les nouvelles dans les petites villes. Dès lors, les fonctionnaires à visites se présentèrent chez lui la pipe à la bouche, ou l'éventail musqué, ou la cassolette à la main, en sorte que la petite chambre fut aussitôt obscurcie par la fumée d'anis et de tabac, remplie d'odeurs et de parfums. Le conseiller sourit, en fermant ses portes, retira son mouchoir et son flacon, puis ouvrit la bouche pour répondre aux congratulations générales; bientôt après, il consentit à manger, car je lui avais enfin persuadé qu'un estomac vide est plus sujet aux impressions du mauvais air, qui agit moins activement lorsque des alimens absorbent sa malignité. Il prenait confiance à quelques-unes de mes réflexions, et me disait souvent que j'avais manqué ma vocation, parce que je devais être médecin, même dans les Maremmes, où l'on ne reçoit que des docteurs : il me décochait peut-être une épigramme.

» Le lendemain, avant de se rendre au tri-

bunal, il fut arrêté que le conseiller irait en voiture bien close, qu'il s'arrêterait d'abord à l'église, où la messe du Saint-Esprit serait chantée. En effet, mes observations le déterminèrent à s'y rendre : je lui fis remarquer un grand concours d'auditeurs, et que la contagion serait alors très-affaiblie, parce que l'air aspiré par un grand nombre de poitrines, qui se partagent le méphitisme, l'atténuent, l'absorbent; en sorte qu'il y avait tout lieu de croire qu'il échapperait aux influences malfaisantes s'il prenait la précaution de n'aspirer que l'air strictement nécessaire à la vie, et surtout de ne pas chanter.

» Nous voilà donc tous à la messe de midi, quand le soleil, à son zénith, purifie l'air. Nous trouvâmes l'église plus pleine de fumée que de fidèles; notre conseiller n'en fut pas fâché, car il me dit : « Nous n'avons pas beaucoup de poitrines; tant mieux, il y en aura moins de malsaines, et l'encens est toujours pur. » Le fauteuil de notre conseiller fut placé, avec distinction, au milieu du chœur, où les choristes réunis finirent par envelopper notre magistrat dans un tourbillon de fumée tellement épaisse, qu'il dis-

parut et que l'on aperçut à peine son fauteuil et la couleur éclatante de sa longue robe rouge.

» Je fus obligé de le prévenir que le cortége l'attendait pour reprendre la marche. Il imagina d'appeler l'un des choristes, le fit monter avec sa cassolette, fournie d'encens, dans son carrosse, qu'il ferma de toutes parts, et partit.

» Nous arrivons à l'audience. On remarquait, à l'extrémité supérieure de la salle, une espèce de chaise à porteur placée sur des gradins couverts de feuillages, de plantes et d'arbres aromatiques. Le magistrat de la cour supérieure ne se fit pas prier; il s'y jeta, fit fermer les portières vitrées, et la cérémonie commença. Le conseiller ouvrit la principale glace de sa chaise, placée entre deux grands recors, porteurs de deux longs éventails qu'ils agitèrent sans cesse, pour rafraîchir et surtout épurer l'air au devant de la chaise curule. Le magistrat exposa brièvement l'objet de sa mission pénible; on répondit; on fit des discours. J'avais communiqué au président du tribunal celui que nous avions tracé en route et que devait réciter le conseiller; j'en connaissais les traits principaux, en sorte que les harangues furent en harmonie. Pendant ce

tems, des pots de parfums brûlaient aux quatre coins de la salle, et le conseiller eut soin, lorsque son discours abrégé fut prononcé, de se clorre dans sa chaise : peu lui importait d'entendre les belles périodes dont les orateurs agitaient cet air qui le faisait trembler. Il lui restait à entendre les tributs oratoires du bâtonnier des avocats, du doyen des avoués, quand tout à coup le conseiller s'élance de sa chaise, court à son carrosse, et disparaît; l'assemblée, en robe, se trousse, court après; mais il n'était plus tems, le conseiller était parti; d'après ses ordres secrets, des chevaux de poste, attachés rapidement à sa voiture, l'emportaient, avec son secrétaire, à Florence. Nous fûmes obligés de faire, sans lui, honneur au repas de corps que nous lui destinions. On peut juger quel fut le sujet de notre conversation depuis le commencement jusqu'à la fin du repas.

» Je vous dirai actuellement quelques mots de Grosseto. Cette petite ville est à deux lieues de la mer, dans une vaste plaine, entourée de montagnes au levant; elle touche au marais occidental de Castiglione. Sa population est d'environ 4,000 habitans, en hiver, la plupart mar-

chands de grains et cultivateurs. Cette ville est un des greniers de la Toscane. L'évêque, des chanoines à petites rentes et les fonctionnaires publics composent toute la bonne société de Grosseto. On n'y parle pas de nobles, car on prétend que la majeure partie de ses habitans descend de gens exilés et bannis de la belle Toscane par des jugemens du prince ou de ses juges criminels.

» Cette ville est triste, sale; ses rues sont irrégulières, à l'exception de la rue principale, dont les arcades, à droite et à gauche, sont à peu près alignées et menacent ruine. Il y a beaucoup de maisons en bois. Tous ses bâtimens sont vieux, construits grossièrement et sans symétrie; les carreaux des fenêtres sont la plupart en papier huilé.

» Grosseto a été fortifiée; ses remparts et ses bastions sont couverts de ronces élevées de trois à quatre pieds. Les habitans en détachent des escargots gros comme une fève dépouillée, qui entourent ces ronces de la tige à la cime; les indigènes les font bouillir, les écument, en font de la soupe, ou les mangent cuits avec des racines; des gens aisés prétendent leur trouver

une saveur qui flatte leur goût, et ils en mangent. Ce gibier est tellement abondant, qu'il y en a pour tout le monde, et comme la mortalité ne semble pas atteindre ces petits escargots, que le mauvais air multiplie sans doute et nourrit, la capitale des Maremmes ne périra jamais par la famine. Je ne connais qu'un Français qui ait pu se décider à manger, un matin, huit cents petits escargots fricassés : le lieutenant de la gendarmerie de Grosseto fut le héros de cette vaste et courageuse entreprise.

» L'eau à boire se tire des puits; mais elle est rare, et le voisinage des marais l'infecte au point qu'au mois de juillet elle cause des maladies mortelles, la fièvre, l'enflure et la mort.

» Je logeais et je mangeais chez M. Ceudi, loyal cultivateur et marchand de grains, d'une fortune aisée. Je ne buvais que du vin blanc des montagnes voisines; son épouse nous régalait en soupes de tortue : ce potage est gras et me parut excellent; la tortue qui le produit n'est plus mangeable. Le gibier, la volaille, le poisson d'eau douce et de mer couvraient notre table. On nous servait aussi des soupes faites avec du pain, une fine huile d'olive, des raisins secs,

du sucre, du jus de citron et des clous de girofle. Les Français se récrient à la vue de ces soupes ; cependant, je les trouvai fort bonnes, parce que j'en mangeai sans prévention.

» Les églises et le dôme de Grosseto n'ont rien de remarquable ; le siége à bras de l'évêque est pratiqué dans la boiserie du chœur, à droite, et sculpté sans art.

» L'évêque de cette ville, suffragant de celui de Sienne, avait autrefois le titre de comte palatin, et disait la messe, botté, éperonné, avec deux pistolets déposés sur l'autel. On me dit que l'évêque actuel, homme de mérite, affable, reçoit la société tous les soirs et traite les fonctionnaires publics, même français. Je n'eus pas le tems de le voir : il était absent lorsque j'arrivai à Grosseto, et ne revint que quand j'eus terminé ma mission. Aux premiers jours de juin, je dus me préparer à déménager pour me rendre, avec mes collègues et tout le barreau, dans un petit bourg appelé *Scanzano*, au sein des montagnes, à six lieues environ de Grosseto. Les chaleurs augmentaient, le marais de Castiglione, qui a trente à quarante milles, c'est-à-dire dix à douze lieues de circonférence,

commençait à se dessécher : il n'est qu'à deux milles de la mer. Déjà l'odeur des herbes, des poissons pourris, des insectes corrompus se répandait sur la ville ; déjà les moineaux asphyxiés tombaient morts, en plein midi, du fronton du dôme ; déjà les habitans abandonnaient Grosseto, se retiraient à Sienne ou dans les montagnes ; la population s'écoulait et faisait place à des milliers de moissonneurs arrivés de la Lombardie ou des Apennins, afin d'y gagner leurs moissons, où ils trouvaient les uns la mort, les autres des infirmités qu'ils emportent avec la fièvre et l'enflure lorsqu'ils retournent dans leurs foyers. Il est reconnu que les habitans des Maremmes ne vivent guère au delà de quarante ans ; à cet âge, leur figure est d'un jaune-verdâtre, leur sang est dissous, et s'ils ne réussissent pas à le renouveler, ils périssent. Un petit nombre parvient à la vieillesse. Les bains de *Petriolo*, à trente milles de Grosseto et à vingt milles de Sienne, dont on sent l'odeur à plus d'une lieue à la ronde, ont la vertu de ranimer leur sang et de prolonger leur existence. L'eau de ces bains est verte, remplie de soufre et brûlante ; les œufs y cuisent. Ces bains sont si-

tués dans une gorge profonde, au sein d'une forêt et des montagnes. A une demi-lieue dans le vallon, après avoir traversé le bois, on découvre une source d'eau minérale, et plus loin encore, une source d'eau purgative. Les baigneurs n'ont pas besoin d'apothicaire; il n'y a d'autre médecin qu'un meûnier, qui, de son moulin voisin, gouverne les bains. Ceux d'eau soufrée sont en ruine, les autres sont encore dans l'état de nature, c'est-à-dire que les sources jaillissent dans des trous sphériques de la largeur d'une cuve qui contiendrait douze tonneaux environ, sous des berceaux formés par les arbres environnans, au milieu des ronces, des orties et des épines; les paysans des Maremmes accourent y purifier leur sang. Le meûnier, au moyen de plusieurs lancettes attachées à un petit instrument en forme de trompette d'Allemagne, dont il fait mouvoir les lames aiguës, leur fait des scarifications nombreuses sur le dos et les reins, qu'il couvre de petites bouteilles embrasées par des étoupes; il leur tire ainsi beaucoup de sang noirâtre, qui coule de toutes parts, puis les fait entrer, garnis de ces ventouses, dans le bain d'eau soufrée. Après

ces opérations, multipliées selon l'exigence, les malades vont achever leurs cures aux eaux purgatives, qui agissent presque immédiatement et sans sortir du bois. Quelques-uns d'eux s'en retournent avec un gain de survie, et reviennent, les années suivantes, se soumettre aux mêmes opérations, tant l'amour de l'existence est actif, même dans les Maremmes.

» Les bains d'eau soufrée de Petriolo ont été construits, anciennement, avec soin. On y voit encore trois bassins ; ils sont isolés, dans autant de petits bâtimens voûtés, à murs mitoyens et en ruine. Les eaux sortent abondamment de ces bassins par quatre larges conduits correspondans, et se jettent avec bruit dans une petite rivière dite la *Farma*, qui vient du côté de Sienne. A côté de ces cascades, on voit un réservoir qui contient une assez grande quantité d'eaux soufrées. Leur activité est telle, que le meûnier m'a certifié qu'elles guérissent en trois bains, de trois quarts-d'heure chacun, la gale la plus invétérée et la plus maligne. Le meûnier prépare, la veille au soir, le bain des personnes en état de lui donner dix à douze sous : il laisse emplir le bassin en le fermant, de sorte que l'eau n'en sort plus ; une fois plein, il intercepte

la source. La trop grande chaleur s'évapore pendant la nuit ; le lendemain matin, il est chaud et bon à prendre : on trouve alors l'eau du bassin couverte d'un écaille verte que le corps du baigneur rompt facilement. Le meûnier directeur assure que les plus forts baigneurs ne peuvent y rester plus de trois quarts-d'heure ; cependant, une heure de ces bains ne m'a pas fait éprouver trop de faiblesse ; ma femme, quoiqu'assez délicate, supporta quinze bains d'une heure et demie chacun, pour dissiper des feux qu'elle avait au visage et détruire une âcreté du sang que d'habiles médecins de Paris avaient déclarée incurable. La force de ces eaux fit, au dixième bain, ouvrir successivement quatre plaies sur les bras, ce qui n'engagea point à suspendre le cours des quinze bains. J'ai pris dix de ces bains, sans aucune maladie, sans besoin, pour tenir compagnie à ma femme ; car dans ce désert elle n'avait d'autres gardiens que moi et notre voiturier. Le meûnier ne nous était nécessaire que pour préparer le bain, et ne paraissait que rarement. Des brigands, des voleurs auraient eu trop d'avantage dans cette solitude, éloignée de deux à trois lieues des pays habités. Nous arrivions de *Pari*, où nous logions chez le

maire, à vingt-cinq milles environ de Grosseto; nous emportions un déjeûner, très-nécessaire à la suite du bain, car nous partions à six heures du matin; nous parcourions, en voiture, environ deux milles de descentes au bas des montagnes. L'air nous apportait une odeur désagréable de soufre pourri. Nous suivions, depuis la moitié de la montagne, une partie de bois qui borde la route des deux côtés, et que nous traversions encore pendant un demi-mille; puis nous arrivions à un pont de bois, au devant duquel des pierres supérieures portent, à droite, une inscription indicative des limites de la province inférieure et de celle de Sienne, à gauche, une autre inscription, annonçant les distances de Sienne et de Grosseto, ainsi que je les ai marquées. A l'extrémité du pont, qui n'a guère que la moitié du pont des Arts à Paris, nous tournions à gauche; là, une espèce de monument en pierre de taille présente deux inscriptions entièrement effacées. L'une attestait qu'un duc d'Urbain était jadis venu prendre des bains à Petriolo; la date est illisible, mais elle est antérieure à la réunion du duché d'Urbain aux états du saint Père, effectuée dans le commencement du dix-septième siècle, par le pape et

poète Urbain VIII. Nous arrivions aussitôt à une vieille chapelle précédée d'une petite galerie, dont le mur extérieur, à droite et à hauteur d'homme, contient l'inscription suivante :

PIUS P. P. II. CREATUS. ANNO. M. CCCC. LVIII. DIE 19. ~~~ * AUGUSTI. HIC. STETIT. DE. MSE. MAI. PONTI. SUI. ANNO. P. ˜E. MSE. OCTOBRIS. PONTI. SUI. ANNO. V°.

A gauche, j'ai lu l'inscription suivante, placée à six pieds de hauteur, sur un mur bâti au devant du pont de bois, près de la galerie :

PIO II SOMMO PONT. SI PORTO ALLI BAGNI DI PETRIOLO LA PINA VOLTA L'ANNO 1462 E VI DIURORO 20 GIORNI SERVENDO-SI DI QUELL'ACQUE DUE VOLTE IL GIORNO. NELLA SECOND. VOLTA VI RITORNO NEL MSE DI 7bre L'AN°. 1463.

Ce pape succéda, comme on sait, à Caliste III, en 1458; avant d'être pontife, il écrivit contre le pape Eugène IV. L'empereur Frédéric III l'avait fait poète lauréat, mais il fut encore plus célèbre par la haine qu'il portait aux Turcs, contre lesquels il a tenté plusieurs fois, et toujours infructueusement, de liguer la chrétienté. Il mourut à Ancône, en 1464, lorsqu'il était

* Il y a ici une rature dans l'inscription.

sur le point de s'embarquer pour conduire lui-même ses troupes contre les mahométans : les bains de Petriolo n'ont pu guérir l'âcreté de son humeur contre les Ottomans.

» Nous arrivions, à trente pas de la chapelle, au bassin dont nous avions fait choix. L'enceinte de ces bains, dans laquelle nous courions le risque de heurter des couleuvres et autres animaux malfaisans, pourrait contenir une cinquantaine d'habitations, mais il faudrait en rendre l'air salubre avant de les bâtir; elle est entourée d'une muraille assez haute et sans proportion. On remarque encore une ancienne tour ruinée, à l'angle gauche de cette muraille. La grande route de Grosseto à Sienne traverse l'enceinte, d'où les voitures et les voyageurs sortent par une grande porte ouverte au nord-est; cette porte est placée à deux cents pas environ de celle qui a été fermée et que l'on voit à l'est. Au couchant, une petite porte parallèle au réservoir d'eau soufrée ouvre la muraille et conduit de l'enceinte au moulin à eau bâti sur la Farma, et dont la maison est construite sur le pied de la montagne voisine. L'intérieur de ce local n'offre que des ruines, des pans de murs

écroulés, des puits comblés, des arbres, des broussailles, des épines, des ronces, des orties, des monceaux de pierres, de bois pourri, un terrain inégal, en sorte que la promenade n'offre aucun attrait à qui ne se baigne pas; cependant, je visitai toutes les parties de l'enceinte, armé d'un long bâton, afin d'écarter les reptiles que je pourrais éveiller.

» Aucune plante remarquable ne s'offrit à mes regards; je distinguai plusieurs pierres que l'on me dit être une espèce d'amiante : j'en conserve un morceau gris-blanc, à filets assez grossiers. Toutefois, cette pierre, quoi qu'en disent certains habitans de Pari, ne me paraît point être de la nature des mines d'amiante.

» Je découvris aussi, presqu'à fleur de terre, à gauche et à droite de la route qui conduit de Grosseto à Sienne, des mines de soufre non exploitées.

» Je visitai les décombres de trois anciens bassins qui avaient été construits pour les baigneurs contre la muraille, au levant, séparés de ceux qui subsistent encore, par la route dont j'ai parlé, à une distance de trois cents pas environ.

» Le maire de Pari, chez lequel je logeais,

m'a dit avoir acheté l'enceinte, le bois, le moulin et le territoire de Petriolo; il se propose de réparer les bassins, de construire des salles de bains commodes, de tirer un parti avantageux d'eaux aussi actives, aussi salutaires, aussi précieuses. Certes, si elles étaient dans le voisinage de Paris la fortune du propriétaire serait bientôt immense; mais le sol où elles coulent est malsain. L'air, dans ces gorges, est infect; respiré plusieurs jours consécutifs, il causerait, sinon la mort, au moins des maladies plus dangereuses peut-être que celles dont on vient chercher la guérison: les nuits surtout y sont très-dangereuses. Notre séjour dans ces bains n'était que de deux heures par jour. M. le maire de Pari pourrait fort bien suppléer au défaut de logement, que l'on ne trouve pas même au moulin: faire des bains commodes, et cependant ne recevoir que des passagers, que la frayeur de la contagion chassera dès qu'ils auront pris leur bain. Je suis toutefois persuadé qu'il n'aura décidément songé qu'à faire tourner son moulin. »

— N° XXXVII. —

SCANZANO.

—

Ubique Gallia.

On retrouve partout la France.

« Comme le mois de juin approchait, tous les habitans de Grosseto en sortirent. Le curé, seul sexagénaire, qui a surmonté les atteintes du mauvais air, a l'usage d'y rester ; il ne veut pas abandonner son bercail, quoique les brebis soient éloignées. Une douzaine de celles-ci garda les foyers communs : c'étaient des serviteurs dont les corps semblent façonnés à la contagion ; ils sont chargés de conserver les propriétés de leurs maîtres. Le curé dit la messe ; mais dans les mois de l'émigration, il se trouve quelquefois à peine un répondant.

» La place de Grosseto est assez étendue : c'est un grand carré entouré exactement d'ar-

cades, en sorte qu'elle ressemble à un cloître de deux cents pas environ de largeur sur trois cents de longueur. Les courses de chevaux, si fréquentes en Toscane, ont lieu sur cette place; les chevaux, ornés des rubans et des cordons aux couleurs de leurs maîtres, en font plusieurs fois le tour, sans guides et sans entraves, au galop; les propriétaires, au milieu de la place, armés de longs fouets, les dirigent et les stimulent. Celui des chevaux qui atteint le but avant ses rivaux a gagné le prix. Les croisées sont garnies de spectateurs dont les *bravo* ou les huées signalent l'ardeur ou la faiblesse des coursiers. Ces jeux s'exécutent dans les mois d'avril et de mai.

» Enfin nous arrivons à *Scanzano*. Je descendis chez le maire logé hors de la porte du bourg, dans un faubourg qui vaut mieux que l'intérieur.

» Je ne connais pas d'auteurs qui se soient occupés de Scanzano, dont la population peut monter à cinq ou six cents habitans. Il est situé au bas des montagnes, dans un vallon assez boisé. Il y a quelques prairies, notamment un lieu très-spacieux que l'on nomme *les Prati*, à un quart de lieue du bourg, qui s'étend jusqu'à

la mer. Ce site est remarquable ; il domine la Méditerranée. Les promeneurs y vont respirer un bon air, et observer les montagnes de la Corse, de la Sardaigne, de l'île d'Elbe, et d'autres petites îles voisines, telles que celles *del Giglio*, de *Monte Christo* et *delle Formiche*. On aperçoit aussi le *Talamone*, *Arbitello*, *il Montargentaro*, *San Stephano*, et autres places situées sur les bords de la Méditerranée. Cette promenade, très-souvent solitaire, me plaisait infiniment. J'aimais à y jouir des grands aspects qu'offrent le continent et la mer qui vient se briser par un mouvement continuel, fréquent et régulier, contre ses bords escarpés ou sur ses sables unis. Les Prati sont couverts de pâturages qui présentent aux regards une pelouse presque toujours verte. Les habitans de ces montagnes ont des troupeaux de chèvres que les bergers conduisent dans la partie dont l'herbe est la plus haute, et qui touche au rivage de la mer. Ces animaux sont parqués, passent les jours et les nuits à brouter, à dormir, et fournissent le pays de lait et de fromage; on y fait très-peu de beurre, dont l'huile d'olive tient lieu. Les promeneurs de Scanzano vont, au déclin du jour,

goûter à peu de frais au milieu des chèvres dont les bergers traient le lait sous leurs yeux. J'y suis allé seul et en société. J'y suivais souvent des yeux les bâtimens éloignés que je voyais cingler en haute mer ou côtoyer nos terres. Que de réflexions viennent en foule à celui qui, de nos grandes villes sales et bruyantes, de Paris ou de Milan, de Rome ou de Naples, vient s'asseoir paisiblement sur le gazon qui fleurit ces côteaux! Ce cours des Prati est alternativement montueux et uni; on le descend, on le monte par intervalles, en sorte que le spectacle des lieux voisins et celui de la mer y varie à chaque pas. Ce bel aspect me rendait insupportable celui du bourg. Je ne pouvais alors rentrer chez moi que pour travailler et dormir.

» Je me plaisais aussi à la promenade d'un bois élevé qui ombrage les flancs de la montagne sur laquelle Scanzano est bâti. Un chemin tortueux me descendait, sous des rangées d'arbres sans symétrie, mais pressés, à une chapelle que rafraîchit une fontaine qui coule du haut de la roche dans un bassin, puis me faisait monter à une autre chapelle en ruine bâtie anciennement sur le côteau; enfin me conduisait

encore plus haut à un antique hermitage construit sur le sommet, d'où je découvrais un paysage étendu et les montagnes des états romains au midi. Il n'y a plus qu'un hermite dans ce couvent qui dispute sa nourriture aux vipères, car il nous en montra plusieurs qu'il avait tuées dans son réfectoire.

» Scanzano est de toutes parts environné de bois; leur verdure en amphithéâtre orne la colline sur laquelle sont quelques bâtimens grisâtres couverts de larges laves. Les rues de ce bourg sont étroites, tortueuses, sombres et fraîches en été. Les restes d'un pavé aigu y percent les chaussures, et blessent les pieds délicats qui se trouvent égarés dans ces tristes habitations.

» Jadis cette bourgade reconnut un roi de France pour souverain; et je ne vous dirai point avec quelle satisfaction je découvris un globe orné de trois fleurs de lis sur la porte qui communiquait à mon faubourg.

» Les appartemens vacans y étaient si rares que la moitié des fonctionnaires et des employés n'ont pu trouver à se loger. Ceux-ci ont été forcés d'habiter des greniers. Le gouvernement, quoiqu'instruit de l'insuffisance de cette bour-

gade, ne l'a pas moins désignée pour être la résidence définitive des autorités, afin d'épargner au trésor public les frais de leurs déménagemens annuels qui se montaient à environ 600 fr. pour le greffe, les archives et le mince mobilier du tribunal. J'ignore la dépense que nécessitait le déménagement de la sous-préfecture et de la gendarmerie, mais elle ne s'élevait pas au double.

» Le maire, chez lequel je logeais, était un petit septuagénaire un peu courbé, mais encore vif. Son administration occupait tous ses momens, quoiqu'il ne fît que signer l'ouvrage du secrétaire. Il avait toujours cédé le gouvernement de sa maison à une grosse, grande et jadis belle femme qui, à cinquante ans, courait fort bien à cheval, mangeait, buvait largement, et se vantait d'avoir été courtisée par le grand Léopold; d'avoir à ses frais, au moyen d'un gobelet d'argent par petit chrétien, tenu sur les fonts de baptême les nouveaux nés du bourg. Elle ne songeait qu'à devenir la commère de tous les habitans. Les orfèvres de Scanzano travaillaient continuellement pour elle; aussi se mettait-elle souvent à sa fenêtre, et criait aux

passans : *He! caro compare volete bere?* Les compères montaient, buvaient et riaient tout le jour avec la dame, qui connaissait par ce moyen et racontait ensuite toute la chronique bourgeoise.

» Le soir venu, une espèce de *rentarello*, du nom de *Rossignuolo*, sellait trois chevaux, les conduisait au devant de la porte, tenait l'étrier du gris-blanc que la dame montait encore lestement. Sa grande femme de chambre, aux traits réguliers, assez jeune, nommée *Rosaria*, s'élançait sur le cheval de devant; le Jocrisse se guindait sur celui de derrière, et tous trois galopaient jusqu'à la maison de campagne, distante d'environ une lieue, puis revenaient à la nuit. La dame allait visiter ses volailles qu'elle trouvait presque toujours mortes ou mourantes. Elle avait recueilli dans cette métairie des domestiques infirmes, chargés, les uns de soigner les poules, les autres les canards, les autres les oies, etc.; et ces lourds Toscans des Maremmes oubliaient de leur donner à manger, notamment aux poussins du jour ou de la veille. Le Jocrisse, chargé de l'inspection des poulaillers, faisait sa ronde, mais ne disait mot, ne rendait aucun compte,

ne réparait aucun oubli ; et le balourd, ou le domestique invalide, que l'on gourmandait à la vue de tant de poussins morts sous les corbeilles ou dans les chambres à four, soutenait qu'il n'avait pas été chargé de pourvoir à leur nourriture. Je reprochais vivement à l'un de ces lourdauds la perte d'une quantité de cannetons, après lui avoir prouvé qu'il entrait plusieurs fois par jour dans la serre où ils étaient enfermés, et qu'il devait remarquer l'abandon où ils étaient. « Oui, j'ai vu qu'ils n'avaient rien à manger, répondait l'imbécille, mais je n'étais pas chargé de leur en porter. — Eh ! qui donc ? — C'est *Jeannette*, qui *depuis huit jours* est malade. » La maîtresse de la maison se consolait de tout, en vidant cinq à six grands verres pour rafraîchir son teint, et retournait encore plus vite qu'elle n'était venue.

» Elle aimait beaucoup la comédie. Une troupe de mendians était venue réciter sur des tréteaux établis au four banal du lieu. La toile ne se levait qu'à sept heures et demie du soir, quand tout le pain était cuit. La signora s'y rendait, et ne s'en allait qu'à une heure après minuit. Après s'être rafraîchie par de nouvelles liba-

tions, elle entrait dans sa chambre à coucher, où, sur deux lits et des matelas étendus à terre, reposaient déjà son mari, la femme de chambre, son petit neveu, la cuisinière nommée *Lucrezia*, Rossignuolo, le petit-fils de madame, et le roquet, le tout enfermé dans dix à douze pieds carrés. C'était sa manie de rassembler, la nuit, tout son monde autour d'elle.

» Nous mangions à la même table, et la *sieura Franza* n'avait jamais d'appétit; on pouvait la comparer aux ivrognes qui n'ont jamais soif. Tout ce que l'on servait lui causait du dégoût; elle rejetait tout, et cependant nous pressait de manger ce qu'elle avait jugé si mauvais. Sa principale occupation était de charger son assiette, de la porter à son nez, et de la rendre au niais qui nous servait.

» La table nous offrait ce que Scanzano produit de meilleur. Des coqs, des poules, des chapons, des pigeons, tous étiques, et nageant dans une sauce abondante ; un morceau de vieille vache, de l'eau nauséabonde et du vin blanc acidulé. Les melons seuls étaient excellens ; jamais je n'en ai goûté d'aussi bons en France ; ce sont de forts cantalous d'un parfum exquis. Les me-

lons des marais de la Toscane sont, à mon avis, supérieurs à tous ceux du reste de l'Italie.

» Le mets qui plaisait à la dame Franza était un plat d'escargots. Un jour, après une forte pluie, sa gouvernante en avait recueilli deux cents des plus gros, trouvés sur les haies, les murs et les roches. On les faisait cuire sans trop les purifier. Une fois servie, elle en offrait aux convives qui refusaient tous, à la vue de l'humeur visqueuse qui en découlait. Alors la grosse dame ajoutait : *Non ne volete, dunque le mangiero je*. Et cette conclusion si juste lui causait une indigestion qu'il fallait combattre toute la nuit par des infusions de plantes aromatiques et de vin blanc.

» Le petit mari riait sous cape, et savait que le tempérament de sa femme était à l'épreuve d'une centaine d'escargots. Il n'était occupé que de son petit-fils, espiègle de trois à quatre ans qui criait du matin au soir. Son principal soin était de l'engager, par toutes les locutions les plus douces de la langue italienne, à calmer ses cris et sa colère. L'époux débonnaire, quoique fin, ne fermait la porte à aucun compère; aussi le ménage n'était-il jamais troublé par aucune

dispute, à l'exception de celles qui s'élevaient journellement quand la Franza exigeait que son mari renonçât à sa place, qui, disait-elle, le tuerait dans l'année sans qu'elle lui rapporte les frais d'enterrement. M. le maire secouait la tête, et allait, selon sa coutume, signer les arrêtés de la mairie.

» La dame Franza était sujette aux vapeurs; elle éprouvait des attaques de nerfs, mais les secours ne lui manquaient pas, car le jour elle était entourée de compères, et la nuit de toute sa maison rassemblée dans sa chambre; en sorte qu'elle comptait beaucoup plus sur le zèle de tant d'amis et de domestiques, même sur celui de son mari, qui s'empressait de faire agir tous les gens de bonne volonté.

» Je causais fort peu avec cette femme, qui conservait, à plus de cinquante ans, une partie de l'étourderie qui l'égarait à vingt, et dégénérée de mon tems en folle originalité; elle prétendit me donner des conseils durant une incommodité que j'éprouvais dans l'air des Maremmes, que les montagnes ne purifient qu'à demi; mais je fus si rebelle à ses avis, je les reçus tellement à contre-cœur, qu'ayant trouvé plusieurs fois

ma porte fermée, elle m'abandonna à la fièvre, qui dès lors se dissipa. Elle aimait beaucoup ma femme, qu'elle trouvait fort douce; mais elle m'accusait d'indocilité; aussi nous nous quittâmes sans regrets.

» Je conversais cependant avec le maire, son mari, qui ne manquait ni de finesse ni d'instruction. Parmi les détails qu'il me donna sur le pays, j'ai conservé le souvenir du trait de férocité de l'un des seigneurs feudataires de *Pitigliano* et de *Sorano*. Ce seigneur, marié à Pitigliano, faisait de fréquentes visites à une jolie Toscane de Sorano, distant de deux lieues. Sa femme, jalouse, se rendit un soir sur la route, et vit bientôt son mari revenir de Sorano; ils se rencontrèrent sur le pont. Le seigneur crie de loin à sa femme : « Eh! bien, que fait-on à Pitigliano? — Ce que l'on fait à Sorano, répond l'épouse railleuse. » Le mari, qui avait encore la mémoire toute fraîche de ses actions à Sorano, descend furieux de cheval, se jette sur sa femme, et la précipite aussitôt du haut du pont dans la rivière, qui emporta pour toujours la malheureuse indiscrète. Depuis ce tems, l'usage du pays est de dire que ce qui se fait à Sorano a lieu à Piti-

rien de nouveau; ceux qui n'en ont qu'une idée imparfaite peuvent puiser avec plus de fruit des notions dans les ouvrages sur cette matière.

» Le plus grand bâtiment de Scanzano, à l'extrémité orientale, est l'église, construite en pierres, et proportionnée à la population du pays. Un petit orgue joué, je crois, par le sacristain, y fait entendre des sons à peu près semblables à ceux d'un orgue d'Allemagne.

» Comme je m'informais de quelques usages du pays, j'appris que les écoliers, le jour de la Saint-Nicolas, ont le droit de tuer toutes les poules, les poulets, les coqs et les chapons qu'ils trouvent dans les rues. Aussi les habitans les renferment-ils exactement ce jour-là. Cet usage me rappelle celui des étudians de Pise. Le même jour ils arrêtent les juifs qu'ils rencontrent dans les rues, les constituent prisonniers jusqu'à ce que ceux-ci aient livré, pour se racheter, autant de livres de confitures qu'ils pèsent dans l'état où ils ont été saisis.

» Vous avez dû remarquer combien les juifs sont plus nombreux en Italie qu'en France. Leurs quartiers sont séparés des autres, toujours plus étroits, dans des lieux plus bas, en sorte qu'ils

sont aussi les plus sales. Les lois en Italie ne les traitent pas aussi favorablement qu'en France ; sans doute le commerce ou les mœurs italiennes procurent plus de ressources à leur industrie.

» Malgré les trois fleurs-de-lis placées au dessus de la plus grande porte de Scanzano, les habitans n'en paraissent pas plus attachés aux Français. Un brigadier de gendarmerie agonisant pouvait éprouver un grand soulagement d'une drogue ordonnée par le médecin ; il ne put l'obtenir ; et je fus instruit, le lendemain de sa mort, que l'apothicaire avait refusé cette drogue parce qu'on était venu la lui demander à crédit.

» Après avoir terminé l'objet de ma mission, je quittai Scanzano, le lendemain de la fête de Napoléon, que l'on signala par un feu d'artifice composé de quelques fusées et pétards, et l'enlèvement d'un petit ballon perdu. Le tribunal était présidé par un jurisconsulte assez instruit, nommé *Alberti*, âgé de cinquante-huit ans, mais attaché singulièrement à l'étiquette ; il en portait la manie jusque dans la salle de la comédie. A défaut de loges, il avait fait placer devant les longs et modestes bancs du parquet un vieux

fauteuil en tapisserie, qui étendait de grands bras, au milieu de quatre chaises de paille. Il n'arrivait que quand un violon commençait à crier sous l'archet. Des dames occupaient les chaises. On avait soin de laisser le fauteuil libre. Le président saluait pesamment à droite et à gauche, s'asseyait gravement, prenait seul une prise de tabac, et faisait lever la toile. Si l'une des dames s'était inconsidérément emparée du fauteuil, le président, galanterie à part, la priait de le lui rendre, et il s'inquiétait fort peu du siége qui suppléerait le sien. Les comédiens avaient ordre de ne jouer que quand le président se serait mouché. Le sous-préfet de Grosseto ne résidait pas à Scanzano; il établissait ses bureaux dans sa maison de campagne, située au sein des montagnes, à quelque distance de notre bourg.

» Je repassai à Grosseto, dont le soleil brûlait encore les murs. Ses vastes plaines produisent beaucoup de grains, quoique les terres soient si mauvaises, qu'à *Marsigliana*, le prince Corsini, de Florence, retient à bail, par ses facteurs, 400 *moggi* de terre moyennant 44 écus ou *francesconi*, tandis qu'un seul *moggio* de bonne

terre est loué 100 écus même monnaie. Le *moggio* équivaut à 24 décalitres, et l'écu de Florence vaut 5 francs 60 centimes.

» Nous reprîmes le chemin de Sienne par *Batigliano* et *Paganico*, dont l'air, à dater de juin jusqu'à la fin d'octobre, est si pernicieux. Grosseto et ces deux villages sont les demeures les plus dangereuses de toutes les Maremmes : l'air de Grosseto est contagieux, celui de Batigliano empesté, et celui de Paganico mortel, tellement que ce dernier lieu est surnommé le tombeau. Batigliano est un joli village, situé à mi-côte, de laquelle une fontaine répand ses eaux limpides sur des prairies entrecoupées de jolis ruisseaux qui en conservent la fraîcheur. Ce village était abandonné, à l'exception de l'hôtellerie, où nous trouvâmes, pour nous servir, les deux domestiques des maîtres, alors absens. La situation de ce lieu est vraiment romantique, mais on ne peut y vivre que six mois de l'année : il n'y reste que quelques serviteurs à l'épreuve de la contagion, qui gardent les maisons délaissées. On me raconta que le père, la mère, les enfans, frères et sœurs, avec leurs domestiques, sont morts en deux ans pour s'être obstinés à rester dans une belle maison neuve, bâtie au

milieu de la colline, maison que j'indiquais à mon interlocuteur. Il ne reste plus qu'un fils, qui faisait ses études à Sienne : ce jeune homme est le seul héritier du tombeau de sa famille.

» Nous séjournâmes environ une heure et demie à Batigliano ; de là, nous traversâmes l'affreux Paganico, qui renferme des maisons sombres, grisâtres, et des bâtimens en ruine. Ce village fut jadis une ville, car l'air de ces contrées n'a pas toujours été aussi malsain ; depuis, les habitans ont émigré ou sont morts, et les édifices écroulés : les portes de l'ancienne ville sont encore debout. Il n'y avait personne dans le pays à notre passage ; nous étions plongés dans le silence des sépulcres. Tout était fermé ; nous respirions le vinaigre de nos flacons, et nous n'aperçûmes hors des portes qu'un paysan qui faisait paître un troupeau de porcs, dont le grognement seul interrompait le silence morne de cette solitude. Je dois convenir que la situation de Paganico est intéressante, moins, sans doute, que celle de Batigliano ; cependant, je la préférerais à celle de Grosseto : des prairies, des ruisseaux, une petite rivière même, entourent le village. On m'a assuré que le climat en est généralement fort doux en hiver, comme

dans tous les marais de la Toscane. Tout y abonde alors en poissons, en gibier, en volailles, qui sont au plus bas prix. Sans les émanations infectes de Castiglione, les Maremmes seraient un paradis. L'aspect de Grosseto, arrosé par l'Ombrone et la Bruna, rivières parallèles, s'agrandit par celui de la Méditerranée, dont on voit les flots se balancer à environ six milles de distance; mais la plaine n'offre pas la vue pittoresque qui plaît tant à Batigliano, d'où l'on entrevoit aussi la mer.

» Grosseto peut être considéré comme la Sibérie de l'Italie, mais plus dangereuse que la Sibérie russe, car le froid et la privation des douceurs de la vie n'excluent pas la santé, tandis que l'air empesté qui circule dans la Sibérie italienne cause des fièvres, et donne presque toujours la mort.

» M. Desfougères, ingénieur distingué, inspecteur divisionnaire des ponts et chaussées de tous les départemens réunis du Piémont, du pays de Gênes, de la Toscane, des états romains et des îles d'Elbe et de Corse, m'a assuré qu'il serait facile de purifier l'air des Maremmes, d'en faire un pays sain et excellent, de le peupler et de le fertiliser, en desséchant le marais de Cas-

tiglione. Un canal compléterait l'écoulement des eaux de l'Ombrone et de la Bruna, dont une partie croupit dans les terres; l'autre canal conduirait dans la mer voisine les eaux du marais. Conçoit-on que le gouvernement ne fasse pas cette dépense, qui ne s'éleverait pas à plus d'un million ou 1,500,000 francs.

» C'est à Sienne que j'écris les dernières lignes de la relation que vous avez désirée. Dans trois jours, je pars aussi pour Rome, où je ne tarderai pas, par conséquent, à vous rejoindre. »



FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE.

		Pages.
N° XXI.	Arrivée à Pise.	1
XXII.	Pise.	20
XXIII.	La Prophétesse.	38
XXIV.	Retour à Pise.	52
XXV.	Lanucci.	70
XXVI.	Les Français à Pise.	84
XXVII.	Bizarreries.	110
XXVIII.	Les Fêtes de la Toscane.	129
XXIX.	Les Pisans.	146
XXX.	Les deux Princes.	169
XXXI.	De Pise à Florence.	185
XXXII.	Florence.	202
XXXIII.	Boboli et les Cascine.	233

Pages.
XXXIV. Livourne 257
XXXV. Sienne. 276
XXXVI. Le Conseiller prudent 290
XXXVII. Scanzano. 316

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME.

